



www.comptoirlitteraire.com

présente

'' 仮面の告白 ''

"Kamen no kokuhaku"

(1949)

''Confession d'un masque''

(1971)

roman de 240 pages de Yukio MISHIMA

(Japon)

pour lequel on trouve un résumé
puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 13)

l'intérêt littéraire (page 18)

l'intérêt documentaire (page 27)

l'intérêt psychologique (page 37)

l'intérêt philosophique (page 53)

la destinée de l'œuvre (page 55)

Bonne lecture !

Le narrateur, un Japonais dont on apprendra qu'il s'appelle Kochan, prétend avoir le souvenir de sa naissance, le 4 janvier 1925, dans «*une vieille maison de Tokyo*», dans une famille qui, après la démission de son grand-père à la suite d'un scandale, «*commença à glisser sur la pente*». «*Quarante-neuf jours*» après sa naissance, sa grand-mère «*l'arracha des bras de [sa] mère*» pour placer son lit dans sa propre chambre, «*toujours fermée, où régnaient d'étouffantes odeurs de maladie et de vieillesse*». «*À l'âge d'un an environ*», il fit une chute. À l'âge de quatre ans, il «*vom[ut] une matière couleur de café*», et le médecin «*déclara n'être pas certain qu'[il] puisse guérir*». Il survécut, mais «*cette maladie - une auto-intoxication - devint chronique*». De cette époque, il avait le souvenir, «*indiscutable celui-ci*», d'«*un collecteur d'excréments*», en face duquel il eut «*le pressentiment qu'il existe en ce monde une sorte de désir pareil à une douleur aiguë*» ; il fut «*concentré sur [...] son cuissard [...] qui dessinait avec précision la partie inférieure de son corps*» ; et il voulut devenir vidangeur, ce métier lui donnant «*un certain sentiment de "renoncement à soi-même"*». Mais, bientôt, son ambition se porta sur les conducteurs de tramways ou les poinçonneurs du métro qui «*lui suggéraient aisément des associations d'idées avec des "choses tragiques"*». Il garde aussi le souvenir d'«*un livre d'images*» dont lui plaisait particulièrement l'une qui «*représentait un chevalier monté sur un cheval blanc, l'épée levée*». Or sa garde-malade lui apprit qu'il s'agissait d'une femme, Jeanne d'Arc. Cela lui donna un choc, et il indique : «*Aujourd'hui même j'éprouve une répugnance [...] à l'égard des femmes en costume masculin*». Il n'eut plus que du dégoût pour le livre d'images.

Un autre souvenir est celui de «*l'odeur de sueur*» qui émanait d'une troupe de soldats qui passaient devant la maison, odeur qu'il compare à celle de «*la brise marine*», et qui provoquait en lui «*un violent désir sensuel*».

Il était sensible aux «*nouvelles qu'[il] apprenait par les adultes*», aux événements familiaux (comme «*les crises de [sa] grand-mère*») et aux «*événements imaginaires du monde des contes de fées*» qui lui inspiraient des rêves. Il fut impressionné aussi par une magicienne, Shokiokusai Tenkatsu, et, voulant devenir comme elle, il s'empara d'un des «*kimonos*» de sa mère, et se poudra, pour se précipiter ainsi «*dans le petit salon de [sa] grand-mère*». Mais, en voyant sa mère baisser les yeux, il ressentit pour la première fois ce «*remords comme prélude au péché*» qui allait le poursuivre ensuite, et apprit aussi son «*incapacité à accepter l'amour*». Sa «*passion pour de tels accoutrements*» fut excitée par le cinéma, par «*la version filmée de l'opérette "Fra Diavolo"*», par «*"Cléopâtre"*», en laquelle aussi il se déguisa.

Dans les contes de fées, il n'avait d'intérêt que pour les princes ; ainsi, «*le beau jeune homme*» de «*"L'Elfe à la Rose"*» d'Andersen, «*le cadavre du jeune pêcheur dans "Le Pêcheur et son âme"*» de Wilde. Comme il avait un penchant «*vers la Mort, la Nuit et le Sang*», il fallait que ces princes, «*aux culottes collantes qui révélaient les formes*», connaissent une «*mort cruelle*». Il résume un conte racontant l'aventure terrible d'un prince qui, «*afin de sauver sa soeur et aussi pour épouser une belle princesse [...] subissait l'épreuve de la mort [...] par sept fois*», et il cachait dans le texte la phrase : «*Il n'y avait pas sur son corps la moindre égratignure*».

D'autre part, il imaginait «*des situations dans lesquelles [il était] lui-même tué sur le champ de bataille ou assassiné*», craignait qu'une servante qu'il avait rudoyée ne l'empoisonne. Comme sa grand-mère lui «*avait interdit de jouer avec les garçons du voisinage*», ne lui permettant de le faire qu'avec des fillettes, il préférait «*de beaucoup rester seul à lire un livre, à [s']amuser avec [ses] jeux de construction, à [se] repaître des fantaisies de [son] imagination ou à dessiner*». Quand il allait chez ses cousines, il était «*considéré comme un garçon, un mâle*», et cherchait à «*leur donner du fil à retordre*». Chez l'une, appelée Sugiko, il faisait des expériences nouvelles, et jouissait «*d'une liberté infiniment plus grande*».

Il comprit, à l'âge de sept ans, que «*ce que les gens considéraient comme une attitude de [sa] part était en réalité l'expression de [son] besoin d'affirmer [sa] vraie nature et [que] c'était précisément ce que les gens considéraient comme [son] moi véritable qui était un déguisement*».

Une scène lui fit sentir qu'il lui fallait dire adieu à son enfance. Dans la rue, en face de la maison, passa le défilé de «*la Fête de l'Été*», plaisir qu'il avait attendu avec angoisse plutôt qu'avec joie, ce qu'il allait continuer à faire au point de préférer prendre la fuite. «*Le prêtre [...] avait le visage recouvert d'un masque de renard*» dont il lui sembla que les yeux voulaient l'«*ensorceler*». Il était

suiwi de pompiers portant une châsse, qui n'avaient que des «*kimonos d'été [...] révélant presque entièrement leur corps*». Or ils vinrent saccager le jardin. Mais il fut frappé par l'expression de leur visage, «*l'expression de l'ivresse la plus obscène et la plus manifeste qui fût au monde.*»

II

À l'âge de douze ans, Kochan découvrit «*le jouet*» qu'était son pénis, qui «*prenait l'initiative de vouloir jouer avec [lui]*», qui était «*insubordonné*», qui avait des «*désirs*», «*possédait déjà des goûts bien définis et évidents [...] son propre mécanisme*», s'animant «*à des choses telles que les corps nus de quelques jeunes gens vus un été au bord de la mer, les équipes de nageurs du lac Meiji, le jeune homme basané qu'avait épousé une de [ses] cousines, et aussi les vaillants héros de plus d'un roman d'aventures.*» Il «*levait également la tête vers la mort, les mares de sang [...] les scènes de duel [...] les images de jeunes samourais s'ouvrant le ventre ou de soldats frappés par des balles [...] les photographies de lutteurs de "sumo"*». Il se mit «*à rechercher le plaisir physique sciemment*», prit «*de mauvaises habitudes*».

La famille s'était scindée, les grands-parents et lui occupant une maison, ses parents, son frère et sa soeur, une autre. Mais, au retour d'une «*mission officielle*» en Europe, son père exigea qu'il vînt vivre avec eux.

Un jour, dans un livre, il admira des «*héliogravures de sculptures grecques*» mais fut impressionné surtout par «*une reproduction du "Saint Sébastien" de Guido Reni*». Pour lui, «*cette image de la mort d'un saint chrétien dégageait une forte odeur de paganisme [...] le corps du jeune homme [faisant éclater] le printemps de la jeunesse, rien que lumière, beauté et plaisir*». «*Tout [son] être se mit à trembler d'une joie païenne*». Il eut ainsi sa «*première éjaculation*». Un long développement est consacré à saint Sébastien, «*jeune capitaine de la garde prétorienne*», et est cité un «*poème en prose*» que Kochan composa plus tard et où il le rapprocha d'Antinoüs, l'amant de l'empereur Hadrien, d'Endymion, l'amant d'Artémis.

Pendant sa «*dernière année à l'école secondaire*», il aurait pu faire «*connaissance avec la vie de dortoir*», mais ses parents l'en firent dispenser en alléguant sa «*santé médiocre*», en fait pour qu'il ne puisse apprendre de «*vilaines choses*». Arriva à l'école un nouveau, nommé Omi, qui fut chassé du dortoir «*en raison de son comportement scandaleux*». Il était marqué «*du signe indiscutable de ce qu'on appelle la "culpabilité"*» ; on disait de lui qu'«*il avait déjà eu des tas de filles*», qu'«*il arrivait chaque matin de chez une femme*». Adolescent «*bien plus avancé*», il avait «*une attitude innée et hautaine de mépris gratuit*». Il se distinguait en portant «*un cache-nez blanc et des chaussettes à dessins agressifs*», «*osait braver les tabous, faisait preuve d'une étrange habileté pour décorer sa perversité du beau nom de révolte*». Comme on disait que «*son tu-sais-bien-quoi était énorme*», on proposa à Kochan de s'en assurer en profitant d'un jeu appelé «*le dégoûtant*» où on pouvait toucher le pénis d'un participant. Mais il n'osa pas le faire, restant à distance, «*les yeux collés sur Omi*».

Un jour où de la neige était tombée, il remarqua, depuis une fenêtre de la classe, «*des traces de terre noire toute fraîche*» vers lesquelles il se jeta, animé d'«*un sentiment mêlé de désir et de vengeance envers la personne qui était venue là avant [lui]*». Il découvrit que c'était bien Omi, et, même s'il craignit de lui déplaire, il fut «*poussé par une passion indescriptible*». L'autre l'«*accueillit avec son sourire inimitable, à la fois amical et rude*» alors qu'il l'«*avait toujours traité comme un morveux, indigne même de mépris*». Mais, soudain, Kochan se sentit «*paralysé par la timidité*», envahi par «*un brutal sentiment charnel*». «*Dès ce moment*», il fut «*amoureux d'Omi. [...] C'était le premier amour de [sa] vie [et] un amour étroitement lié aux désirs de la chair.*» Il pensait que l'été lui «*fournirait une occasion de voir son corps nu*», et, surtout, «*sa fameuse "grosse affaire"*».

Il avait des «*traits rudes*», et «*une sorte de secret sentiment de supériorité flottait toujours sur son visage*». Il faisait des «*gestes rudes*». Sa «*carrure*» remplissait bien l'uniforme de l'école, donnant «*une impression de poids, de solidité et d'une sorte de sexualité*». Kochan créa de lui «*une image illusoire, parfaite*», car il donnait l'impression d'avoir «*une âme indomptable*». Il était pour lui un modèle de beauté quasi animale. Aussi ne se soucia-t-il pas de savoir s'il avait «*une vie intérieure*». À cause de lui, il se mit «*à aimer la force, une impression de sang surabondant, l'ignorance, les propos inconsidérés, et cette sauvage mélancolie propre à la chair où l'intellect n'a aucune part*». Il en vint

même à détester «*les gens qui portent des lunettes*» pour préférer «*jeunes bandits, marins, soldats, pêcheurs*».

Lors de «*la Journée de l'Empire*», Omi, qui portait «*les gants blancs des jours de fête*», parvenait, malgré ses adversaires et grâce à «*la force de ses hanches souples*», à rester sur une bascule située dans la cour. Mais ces «*mouvements périlleux*» firent éprouver à Kochan «*un malaise atroce, inexplicable*», «*une complète désintégration de [son] équilibre intérieur*» le conduisant même à «*la tentation du suicide*». Comme Omi appelait d'autres attaquants qu'il traitait de «*lâches*», Kochan, cédant à son «*désir*», et ayant l'impression d'accomplir «*un acte voulu par le destin*», se lança. Il reçut un coup, éprouvant la «*sensation violente*» «*de ses doigts étroitement serrés dans les gants blancs*». Et il eut l'impression qu'Omi «*avait deviné*» qu'il était «*amoureux de lui*». D'ailleurs, comme il était tombé, il le releva et «*s'éloigna avec*» lui, qui leva «*les yeux vers lui, comme pour lui reprocher cet étalage d'intimité*». Alors que ce spectacle n'était pas, pour les autres, «*digne d'une attention particulière*», Kochan éprouva «*un bonheur suprême à marcher appuyé sur son bras*».

Cette «*adoration aveugle pour Omi était dépourvue de tout élément de critique consciente*». Il le regardait avec un «*regard primitif*». Mais, s'il s'efforça de «*protéger la pureté de [ses] quatorze ans contre le processus d'érosion*», il ne put empêcher cet amour de subir «*une dégradation pire que celle de n'importe quel amour normal*», la «*décadence*» de «*la pureté*» étant «*la plus redoutable*». Pourtant, «*dans ce premier amour*», ses «*désirs animaux*» étaient «*vraiment innocents*». En classe, il ne pouvait «*détacher ses yeux du profil d'Omi*». À cause d'un rhume, il manqua un examen médical de toute la classe où il aurait pu satisfaire «*son désir perpétuel, farouche, de voir le corps nu d'Omi*». Il le passa avec un petit groupe, étant alors soulagé que l'autre n'ait pas été présent pour constater sa grande maigreur.

Il pressentait «*la fin de [son] premier amour*», mais ce «*malaise*» «*formait l'essentiel de [son] plaisir*». Ayant obtenu la permission «*d'assister aux exercices de gymnastique sans être obligé d'y prendre part*» à cause de son «*tempérament maladif*», il vit Omi s'exercer à la barre fixe. Son «*coeur lança une clameur dans [sa] poitrine*» en découvrant «*l'étonnante blancheur de sa peau*», «*les contours hardis de sa poitrine, avec les deux mamelons*» et, surtout, «*l'abondante toison de poils*» qu'il avait «*sous les aisselles*», qui provoqua chez lui une érection, et dont il allait faire «*un fétiche*». Omi, «*avec cette nonchalance hautaine si souvent manifestée par les possesseurs d'un beau physique*», fit «*saillir fortement les muscles de ses bras*», et montra «*une extravagante abondance de force vitale*». Kochan «*ressentit une émotion qui était tout le contraire de la joie*» : «*la jalousie*», qui lui fit se dire que «*désormais, il n'était plus amoureux d'Omi*». Mais il avait aussi décidé «*d'adopter une ligne de conduite spartiate en matière d'autodiscipline*», et il indique que «*le fait d'écrire ce livre est déjà un exemple de [ses] efforts constants en ce sens*». Cependant, il n'était «*pas encore troublé par le sentiment d'être différent des autres*». D'ailleurs, il consacrait [ses] «*rêveries les plus délicieuses à des pensées d'amour entre garçons et filles et au mariage*». Mais, «*au fond de [lui], un instinct exigeait qu'[il] recherche la solitude*». Alors que, «*pendant [son] enfance, il était écrasé par un sentiment de malaise à la pensée de devenir adulte, et que l'idée qu'[il] grandissait continuait de s'accompagner d'une étrange et déchirante inquiétude*» ; qu'«*un ami*», faisant «*allusion à [sa] faible constitution*», lui «*avait dit*» : «*Tu mourras sûrement avant l'âge de vingt ans*» ; qu'il constatait que «*rien n'était encore visible sous [ses] aisselles*», il se donna la devise : «*Sois fort !*», et s'y efforça «*en regardant fixement, d'un air menaçant*» une personne prise au hasard, considérant «*comme un triomphe*» quand elle «*détournait la tête*». Toutefois subsistait en lui «*une sorte de conviction masochiste [...]* qui l'amenait à se dire : «*Jamais en ce monde tu ne pourras ressembler à Omi.*» Et il dut bien admettre que sa jalousie «*était plus que jamais de l'amour.*»

Comme il avait «*contracté une légère attaque de tuberculose dans [sa] petite enfance*», et qu'on lui avait «*défendu de [s'] exposer à de forts rayons ultra-violet*», alors que la mer exerçait sur lui une «*fascination persistante*», «*un pouvoir d'une extrême violence*», il passa l'été à la plage, avec sa mère. Un jour, il fut «*laissé seul sur un rocher*». Alors, «*à [son] impression de solitude se mêlèrent des souvenirs d'Omi*», car il lui semblait que sa vie était remplie de solitude, qu'il était ainsi sa «*doublure*», que. «*consciemment, il pouvait déborder joyeusement de cette même solitude qui n'était sans doute qu'inconsciente chez lui.*» Comme, toujours «*obsédé par l'image de saint Sébastien*», même s'il avait «*un corps frêle*» et pas sa «*beauté luxuriante*», il prenait la même pose que lui, «*ses*

yeux se portèrent sur [ses] aisselles. *Un mystérieux désir sexuel bouillonna en [lui]*», et, *«pour la première fois de [sa] vie»*, il *«se laissa aller à [ses] "mauvaises habitudes" en plein air»*, et une vague entraîna avec elle sa *«dépravation»*.

À l'automne, au retour à l'école, il constata qu'Omi avait été expulsé sans qu'on sache exactement pourquoi. Mais il pensait que, chez son ami, *«l'attraction vers le mal qu'un démon suscitait en lui donnait à sa vie un sens et constituait son destin»* ; il imaginait qu'il avait été entraîné dans une *«société secrète organisée de façon compliquée et dont les machinations souterraines minutieusement conçues étaient sûrement en faveur d'un dieu interdit.»* Et, *«convaincu de son étroite affinité avec saint Sébastien»*, il l'imaginait *«dépouillé de ses vêtements»*, *«attaché à un arbre»*, *«la première flèche pénétrant dans sa poitrine, la seconde dans son aisselle»*.

«Pendant sa quatrième année à l'école secondaire», Kochan fut *«atteint d'anémie»*. Le médecin, consulté par ses parents, recourut à un livre qui en indiquait les causes, mais il sauta la mention de l'*«onanisme»*. Pour Kochan, il y avait un *«bizarre rapport entre [son] manque de sang et [son] appétit de sang»*. En effet, il faisait des rêves *«d'effusion de sang»*, *«la description du Colisée dans "Quo vadis?"* l'ayant incité *«à imaginer une sorte de théâtre du meurtre»*. Toujours en rêve, il conçut *«un instrument d'exécution»* par lequel *«d'innombrables victimes, les mains liées derrière le dos, étaient conduites au Colisée»*. Il imagina un *«repas de funérailles»* se déroulant *«dans une cave»*, où il fit supplicier par les cuisiniers *«l'un de [ses] camarades de classe, nageur habile, remarquablement bien bâti»*, vêtu d'*«un pantalon de marin et d'une chemise polo bleu sombre qui lui laissait la poitrine nue»*, avant qu'on ne le mette *«tout nu»* ; comme *«il gisait»*, il posa *«sur ses lèvres un baiser prolongé»* ; puis le corps fut placé sur un plat avec *«un couteau à découper et une fourchette de dimensions insolites»*, qu'il *«planta tout droit en plein coeur»* ; *«un jet de sang [le] frappa au visage»*, et il se mit *«à découper la chair de la poitrine, doucement, d'abord par tranches minces.»*

«Même quand [il fut] guéri de [son] anémie, [ses] mauvaises habitudes ne firent qu'empirer.» Ainsi, ayant été séduit par un jeune professeur de géométrie, dont il *«avait entendu dire qu'il était autrefois moniteur de natation»*, qui, à ses yeux, *«prit petit à petit l'aspect d'une statue d'Hercule nu»*, il s'y livra *«au beau milieu de la classe»*.

Pendant une récréation, comme il indiqua au *«garçon dont [il était] alors amoureux»* que la mère d'un camarade qui venait de mourir lui avait, lors des funérailles, demandé de l'inviter à venir la voir, cet ami lui envoya *«par surprise»*, *«un coup de poing à la poitrine»* qui, *«bien qu'asséné de toutes ses forces, était cependant chargé d'amitié»*. Il en comprit la raison quand, *«atterré par le laid spectacle de [sa] naïveté»*, il se rendit compte que cette veuve était *«jeune encore, avec une charmante silhouette mince»*. Il se demandait : *«Pourquoi est-ce mal pour moi de demeurer exactement tel que je suis maintenant?»*. Cependant, *«dégoûté de [lui-même]»*, il éprouvait le besoin de se *«tourner désormais vers la "véritable vie"»*, même si elle ne devait être qu'*«une simple mascarade»*. Il pensait que, pour cela, il lui fallait *«prendre le départ et [s'] avancer en traînant lourdement [ses] pas.»*

III

Kochan était obsédé par l'idée que *«la vie est une scène de théâtre»*, et qu'il aurait *«un rôle à jouer sur cette scène, sans jamais révéler [son] véritable moi»*, c'est-à-dire *«la véritable nature de [ses] désirs sensuels»*.

Un jour, dans une discussion portant *«sur ce qu'on pouvait trouver de séduisant chez une conductrice d'autobus»*, il déclara : *«C'est leur uniforme ! Parce qu'il leur moule étroitement le corps.»* Et, ainsi, lui qui n'avait jamais *«éprouvé le moindre attrait sensuel»* pour ces femmes, qui ne connaissait pas à leur égard *«cette timidité qui est naturelle chez les autres garçons»*, passa-t-il pour avoir, avec elles, *«fait un tas de trucs qu'il ne faudrait pas»*.

Il se croyait *«plus mûr que les autres garçons de son âge»* parce qu'il était *«plus enclin à l'introspection et à l'analyse de soi»*. Mais *«ils pouvaient être naturels alors qu'[il lui fallait] jouer un rôle, ce qui exigeait un discernement et une attention considérables.»* Il trouve une explication à son *«sentiment de malaise»*, à son *«incertitude»*, à sa *«gêne»*, dans *«l'instabilité inhérente à toute l'humanité»* dont parla Stephan Zweig. Alors que, d'une part, son *«sentiment de supériorité devint en*

partie de la vanité», d'autre part il se dit : «*Je suis un être humain comme eux, à tous points de vue.*» Dans chaque cas, il fut victime d'une «*autohypnose irrationnelle*» qu'il savait «*nettement être fausse*». «*Pour qu'on ne [l'] accuse pas de prêter à l'être qu'il était à cette époque un jugement qu'il ne possédait pas*», il cite «*un passage d'un texte qu'il écrivit à l'âge de quinze ans*» où un personnage appelé Ryotaro est soumis à «*une puissante machine de mensonge [qui] se met en marche avec force*» ; est victime de cette «*erreur commune dans l'enfance : croire que si l'on fait un héros d'un démon, le démon sera satisfait.*»

Il juge que, pour son «*voyage*» dans la vie, il était nanti d'une «*somme de connaissances*» qui «*se composait presque uniquement de nombreux romans [...], d'une encyclopédie des questions sexuelles à l'usage des familles, de la pornographie qui circulait de main en main parmi les élèves, et d'une foule de naïves plaisanteries obscènes.*» Il était animé d'une «*curiosité brûlante*» et de «*la détermination d'être une "machine de mensonge"*». Il ne connaissait pas «*la psychologie de [ses] camarades*» parce qu'il était «*extrêmement timide*», était «*coupé de la vie de dortoir*», ne prenait «*aucune part aux sports*», ne trouvait à l'école que «*de petits snobs*» ne s'intéressant pas aux «*questions vulgaires*» alors qu'ils étaient devenus des «*adeptes enthousiastes*» de la masturbation, «*point sur lequel [il était] tout à fait pareil à eux*». Mais ils «*semblaient trouver un sujet d'excitation extraordinaire dans le simple mot "femme"*» et, «*quand ils voyaient l'image d'une femme nue, ils avaient aussitôt une érection*». Comme il était le «*seul à demeurer insensible en la circonstance*», ils le considéraient «*comme un poète*». Mais, s'il avait une érection devant, «*par exemple, la statue d'un éphèbe nu*», il s'attendait à en avoir une aussi devant une femme «*le moment venu*», non sans être inquiet par un «*léger doute*». Car, *au moment de [se] livrer à [ses] mauvaises habitudes, [il ne s'était] jamais représenté [...] une partie du corps féminin.*» Il se demandait si c'était «*par paresse*» qu'il ne faisait pas les rêves érotiques de ses camarades. Ayant décidé de rassembler «*tous [ses] souvenirs relatifs aux femmes*», il se rappela qu'à l'âge de «*treize ou quatorze ans*», il était resté seul avec sa cousine, Sumiko, pour laquelle il avait «*du goût*», parce qu'il avait remarqué la beauté de ses dents ; comme elle était fatiguée, elle avait posé sa tête sur sa cuisse ; il avait été troublé, sans plus, mais n'avait jamais oublié «*la sensation de ce poids voluptueux pressé un moment sur [sa] cuisse*» ; cependant, cette sensation «*n'avait rien de sexuel*».

Dans l'autobus, il rencontrait «*souvent une jeune femme anémique*», qui lui manquait quand elle n'était pas là. Il se demandait «*si cela pouvait être ce qu'on appelle l'amour*», ne pensait pas «*qu'il pût y avoir quelque rapport entre*» celui-ci «*et le désir sexuel*» qui l'attirait «*vers le jeune conducteur du véhicule, un garçon fruste aux cheveux luisants de pommade épaisse*», où «*il y avait quelque chose d'inévitable, d'étouffant, de pénible, d'oppressant*».

Il manquait «*d'intérêt pour ce qu'on appelle "propreté morale"*», se montrait «*incapable de "contrôle de soi"*», était, à cause de ses «*désirs sexuels*», obsédé par le «*monde charnel*», sa «*curiosité*» étant «*en fait purement intellectuelle*». Il avait «*acquis une telle maîtrise dans l'art de l'illusion qu'il parvint à se] considérer comme un être à l'esprit vraiment dépravé*», adoptant «*les airs élégants d'un adulte, d'un homme qui connaît la vie*», affectant «*d'être complètement las des femmes*», entreprenant «*un travestissement minutieux de [son] moi véritable*», jouant «*un rôle conscient et mensonger*».

«*Avec le début de la guerre, une vague de stoïcisme hypocrite déferla sur le pays.*» Aussi, alors que les élèves attendaient le moment où, devenus étudiants, ils pourraient «*laisser pousser [leurs] cheveux*», ils durent «*continuer à les porter ras*». Le nombre des périodes d'instruction militaire augmenta. «*À cette époque, [Kochan apprit] à faire semblant de fumer et de boire.*» Et, comme les autres, il acquit «*une étrange maturité sentimentale*», la vie leur paraissant «*susceptible de se terminer*» sous peu. Mais il ne se décidait pas à commencer à «*jouer la comédie*» qu'il avait «*conçue pour [lui]-même*», celle de son «*voyage*» vers «*la vie véritable*», jouissant de sa préparation. Et c'était pour lui «*une période exceptionnelle de bonheur*», car il «*gardait toujours de l'espoir*», frissonnait «*même d'un étrange plaisir à la pensée de [sa] propre mort*», avait «*l'impression de posséder le monde entier*», s'enflammait «*en forgeant d'étranges images*». Il se décrit comme «*un assez bon élève, n'ayant pas encore vingt ans, doué d'une curiosité moyenne, d'un appétit de vivre moyen ; de caractère réservé, sans doute pour l'unique raison qu'il était trop adonné à l'introspection, prompt à rougir au moindre mot et manquant de la confiance que donne la certitude d'être assez beau pour*

plaire aux filles, cramponné, par nécessité, uniquement à ses livres, [qui a] la nostalgie des femmes et souffre des tourments inutiles.»

Ainsi, il cultivait «*l'obsession*» de donner un baiser, et elle «*se fixa sur une seule paire de lèvres*», celles de la soeur aînée de son ami, Nukada, qui avait besoin de son aide pour les cours d'allemand, mais avait compris qu'il détestait sa réputation de «*fort en thème*» (en fait, un «*camouflage*»), et qu'il aspirait «*au contraire à avoir une "mauvaise réputation"*». Il lui servit de «*médium vers le monde féminin*» même si cette soeur aînée, «*une belle jeune fille de vingt-trois ans*», le traitait «*en enfant*». Il se convainquit qu'il était «*amoureux*» d'elle, même s'il «*sentait le caractère artificiel des éternelles protestations*» par lesquelles il s'en persuadait.

«*À cette époque encore, l'attrait qu'[il éprouvait] autrefois uniquement pour des garçons plus âgés que [lui] s'était peu à peu étendu jusqu'aux plus jeunes. Évolution naturelle, car maintenant ces derniers avaient le même âge qu'Omi au temps où [il était] amoureux de lui. [...] À son amour pour le sauvage s'ajoutait maintenant un amour pour le gracieux et le doux.*» Or «*un très beau garçon, âgé d'à peine dix-sept ans, venait d'entrer au collège. Il avait le teint clair, des lèvres douces et des sourcils à l'arc parfait.*» Ce Yakumo exerça sur lui «*un charme profond*». Or, comme au cours de «*la gymnastique rythmique du matin*» et des «*exercices militaires de l'après-midi*», les élèves devaient, en été, «*garder le torse nu*», et que Kochan dut exercer à son tour le commandement sur les élèves de la classe inférieure, il put voir «*le corps à demi nu de Yakumo [...] sans que [celui-ci] risquât de voir [sa] nudité disgracieuse*», sa «*poitrine maigre*», ses «*bras pâles et osseux*». Un jour, devant aller «*nager à la piscine*», au lieu «*d'admettre qu'[il ne savait] pas nager*», il demanda «*à être exempté*» ; mais il lui fut commandé de prendre un «*bain de soleil*». Ainsi, il fut près de Yakumo, de son «*corps lisse et blanc*», de sa «*taille mince*» et de son «*ventre qui respirait doucement*». Mais, «*cette fois encore*», il ne dit «*pas un mot*».

«*En septembre 1944*», il reçut «*son diplôme*», et quitta «*le collège [...] pour entrer dans une certaine université*» y étudier le droit. Mais il était «*persuadé qu'[il ne tarderait pas] à être mobilisé*» et à trouver une «*mort glorieuse au combat*» qui serait un «*immense soulagement*», «*tandis que [sa] famille serait miséricordieusement tuée au cours des raids aériens*» qui étaient «*plus fréquents*», et dont il avait «*une peur extraordinaire*».

Il lui arriva, chez un ami, Kusano, d'entendre «*quelqu'un jouer maladroitement du piano*». C'était sa soeur, âgée de dix-sept ans. Le son de ce piano «*prit possession de [lui]*», et il y vit «*une question de "destinée"*». Quand, ensuite, elle apporta le thé, il garda «*les yeux baissés*», mais fut «*complètement transporté par la beauté de ses jambes*» sans toutefois qu'elles éveillent «*une excitation sexuelle*». Mais il avait décidé qu'il pouvait «*aimer une jeune fille sans éprouver le moindre désir*», ce qui était «*sans doute l'entreprise la plus téméraire qu'on eût vue depuis le début de l'histoire de l'humanité*», alors que, reconnaît-il, il était «*parvenu simplement, sans le savoir, à croire à la conception platonique de l'amour*».

Au début de «*la dernière année de la guerre*» (il avait vingt ans), il fut envoyé, avec tous les étudiants de son université, travailler dans une usine d'aviation où, du fait de sa santé «*trop fragile*», il se vit «*confier certains travaux de bureau*». Le 15 février, un télégramme lui ordonna de «*rallier une certaine unité*». Comme, sur le conseil de son père, il avait passé son «*examen d'aptitude physique*» dans «*une région rurale*», il fut «*convoqué pour rejoindre un régiment de campagne*». Il ressentit de nouveau l'«*espoir de mourir d'une mort facile*». Mais un rhume, qu'il avait attrapé à l'usine, s'aggrava, et il eut «*une forte fièvre*». De ce fait, alors que, subissant un nouvel examen médical, il lui «*fallut rester debout à attendre, entièrement nu*», il ne «*cessa d'éternuer*». Aussi «*le tout jeune médecin [...] prit pour un rôle des poumons le sifflement de [ses] bronches*», et posa «*le diagnostic erroné d'un début de tuberculose*». Il fut «*renvoyé [...] comme impropre au service*». Il quitta la caserne avec une rapidité qui prouvait qu'il voulait «*vivre*». Il comprit qu'il se mentait à lui-même quand il disait que c'était «*pour mourir*» qu'il voulait «*entrer dans l'armée*».

Au retour, il se demanda s'il irait dans la maison familiale, à Tokyo, «*où tout le monde tremblait d'anxiété*», ou s'il irait «*mourir parmi des étrangers*» pour «*un suicide naturel, spontané*», car il aimait se «*représenter sous les traits d'une personne abandonnée même de la Mort*».

La mère de Kusano l'invita à les accompagner, elle et ses trois filles, qui allaient rendre visite au soldat. Le 9 mars, il y avait donc là celle qu'il avait «*entendue jouer du piano*», Sonoko. Si elle «*ne*

paraissait pas avoir remarqué [sa] présence», pour lui, «jamais [son] coeur n'avait été aussi touché par la vue de la beauté chez une femme.» Enfin, elle l'aperçut, lui sourit, se mit même à courir vers lui, «d'un mouvement gracieux». Il se sentit «indigne d'elle, et pourtant ce n'était pas un sentiment d'infériorité servile.» Il était «saisi d'un chagrin intolérable» qui savait «les fondements de [son] existence», et les faisait «chanceler». Il pensait que ce «bonheur» n'était pas mérité. Et Sonoko lui «semblait accablée par le même sentiment» car «elle était douée de cette merveilleuse grandeur d'âme qui est la prérogative de la beauté». Dans le train, ils purent se tenir à part. Il apprit qu'elle lisait "L'histoire d'un esprit des eaux" ("Undine"). Il lui fit passer un papier où était écrite «une lettre d'amour d'une ligne». Ils conversèrent, elle «parlant de son école, de certains romans qu'elle avait lus, et aussi de son frère», lui «dirigeant l'entretien vers des sujets généraux, faisant ainsi [ses] premiers pas dans l'art de la séduction.»

Dans sa chambre d'hôtel, il fut de nouveau en proie au chagrin qui «proclamait que chacune des paroles qu'il avait prononcées, chacune des actions qu'il avait accomplies ce jour-là, était fausse». Il se disait «devenu peu à peu familier avec cette façon de démasquer volontairement [sa] fausseté à [ses] propres yeux» alors qu'il jouait prétendument «le rôle d'un être normal», qu'il était «l'un de ces êtres qui ne peuvent croire à rien d'autre que le faux-semblant [...] l'attrait qu'exerçait sur lui Sonoko n'étant peut-être qu'un masque destiné à cacher [son] véritable désir de [se] croire sincèrement amoureux d'elle.»

Dans la nuit retentit une alerte. Au matin, les trois soeurs se disputant à ce sujet, Kochan se disait que, depuis son enfance, il avait «toujours désiré une famille gaie et animée avec de nombreuses soeurs». Il se disait encore que, «même si [sa] maison avait été détruite par l'incendie [...], même si mère, père, frère et soeur avaient tous été tués, c'eût été une excellente chose pour [lui]». Et il voulut «jouer au chevalier servant plein d'insouciance, et porter le sac de Sonoko» pour «produire un effet devant tout le monde».

Dans la chambre de Kusano, devant ses mains qui, du fait des épreuves par lesquelles il était passé, «ressemblaient vraiment à une carapace de langouste», il fut effrayé comme il l'était par «toute réalité». Il eut l'impression que ces «mains impitoyables» l'«accusaient» et le «condamnaient». Il avait «peur de ne rien pouvoir leur cacher, peur que toute supercherie fût vaine devant elles.» Sonoko lui parut alors pouvoir être sa «seule armure, la seule cotte de mailles de [sa] fragile conscience dans sa lutte contre ces mains», et il pensa : «À tort ou à raison, par des moyens bons ou mauvais, il faut absolument que tu l'aimes». Ils sortirent «dans la cour de la morne caserne» où «chacune des familles était assise en rond sur le gazon flétri, et offrait un festin à son "cadet"», et Kochan commenta : «Je regrette de le dire, de quelque façon que je puisse considérer la scène, je n'y découvrais aucune beauté.»

«Pendant le trajet de retour, une atmosphère de tristesse régnait dans le train.» À Tokyo, sur la passerelle de la gare, ils se trouvèrent «en face des preuves évidentes des dégâts causés par les bombardements de la nuit précédente.» «Enhardi et fortifié par le spectacle» de cette «détresse», Kochan était «dans cet état de surexcitation que crée une révolution» parce que «ces malheureux avaient assisté à la destruction totale, par le feu, de tout ce qui prouvait qu'ils existaient en tant qu'êtres humains». «L'espace de quelques secondes», il sentit que «tous [ses] doutes concernant les exigences essentielles de l'humanité avaient été totalement balayées», et, du fait de «la chaleur d'une espèce de soudain caprice», «pour la première fois», il passa son bras «autour de la taille de Sonoko». Mais ce geste, inspiré par un «esprit fraternel protecteur», lui montra que «ce qu'on appelle amour n'avait aucun sens pour [lui]». Ils continuèrent à voir de telles scènes tragiques dans le métro aérien, puis dans le métro circulaire.

Ils arrivèrent à l'endroit où il leur fallait se séparer, où il rendit son sac à Sonoko. Il s'éloigna en pensant que porter ce sac avait été «une petite corvée», mais qu'il lui «fallait toujours sentir le poids de quelque corvée pour que [sa] conscience ne levât pas trop haut la tête.» «Quelques jours plus tard», il se rendit chez les Kusano pour apporter à Sonoko des livres qu'il lui avait promis. Ils eurent la première occasion de se «voir seuls». Mais «sa beauté [le] décourageait», l'«obligeait à [se] rappeler [son] sentiment de faiblesse et d'impuissance», et «cette pénible impression donnait» à la jeune fille «un aspect plus éphémère». Elle évoqua le bonheur que serait pour elle une bombe lancée par un avion, et qui les ferait mourir, Kochan, qui pensa qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle lui faisait

«une déclaration d'amour», acquiesça : «Oui, ce serait merveilleux». Et, pour «masquer [son] embarras» et se dissocier des gens qui se disaient «séparés à jamais par la mort», il adopta «un ton sarcastique». Comme elle lui indiqua que sa famille allait quitter Tokyo, il fut «incapable de lui répondre d'un air détaché», car cela lui montrait que leur «présente rencontre était dépourvue de sens, et que [son] sentiment actuel n'était qu'un bonheur fugitif». Il lui annonça qu'il allait être «envoyé à nouveau travailler dans une usine.» Et il prit congé.

«Pendant toute la journée du lendemain», il se sentit «le coeur léger à l'idée d'être délivré de l'obligation d'aimer Sonoko». Mais, plus tard, il fut «soudain accablé par l'idée qu'il était amoureux» d'elle, et, après avoir résisté, se résolut à «aller la voir». Or il constata que le déménagement était en cours, et aurait voulu partir aussitôt sans l'avoir vue. Mais elle apparut, déclarant vouloir l'accompagner jusqu'à la gare, ayant «dans sa voix une force qui [l'] émut», tandis que «sa main saisit la manche de [son] uniforme», ce qui lui fit «un choc». Elle lui tendit «une enveloppe», où était inscrite «l'adresse au village de N.», l'invitant à lui écrire. Il était «fou de joie d'avoir reçu la première lettre d'amour» de sa vie. Mais découvrir son contenu enfantin «dégonfla [ses] transports de joie enivrée» : il «devint pâle comme un mort», et «éclata de rire», se disant que «l'éducation qu'elle reçoit dans sa famille [...] n'est guère faite pour la rendre experte à la rédaction des lettres d'amour.»

De retour chez lui, il se reprocha sa paresse dans son étude du droit international, mais aussi son manque d'initiative avec Sonoko, à la lettre de laquelle il lui «fallait composer une réponse habile», comme son intérêt, à l'âge de vingt ans, pour un «amour enfantin». Il se demanda s'il éprouvait vraiment «du désir sensuel pour les femmes», admettant que, dans la rue, il ne voyait «personne d'autre que les marins et les soldats», des «jeunes gens [...] bronzés par le soleil avec des lèvres ingénues et pas la moindre trace de l'intellectuel en eux», que «mentalement, [il dépouillait] de leurs vêtements» ; que, le soir, chez lui, il choisissait, dans cette collection d'«éphèbes», la «victime» du «sacrifice rituel pour célébrer [sa] cérémonie païenne», une scène de sadisme avec corde, couteau, résistance, cris où s'exprimait «l'inexprimable solitude de l'existence», sang qui coulait ; où son «esprit frémissait sous la ruée d'une excitation primitive, mystérieuse» ; où «la joie profonde d'un sauvage renaissait dans [sa] poitrine» ; où il débordait «de cette manifestation de vie adorée par les tribus sauvages» ; où il «flottait dans le souvenir d'un immense, antique fleuve» ; où il «retrouvait le souvenir de la plus profonde émotion issue de la force vitale de [ses] sauvages ancêtres». Pour ces supplices, il choisissait un «jeune torse lisse, souple et ferme sur lequel le sang traçait les courbes les plus subtiles en coulant de la blessure».

Les cours de droit international furent suspendus, et il fut envoyé «dans un arsenal naval», tandis que sa famille se réfugia «dans une petite ferme des environs». Il fut chargé d'«un travail à mi-temps à la bibliothèque», et dut participer au creusement d'un tunnel avec de «jeunes travailleurs de Formose» avec lesquels il sympathisa. Il correspondait avec Sonoko en «montrant une hardiesse sans réserve» ; elle lui écrivit : «Vous me manquez beaucoup», alors que sa «dévotion aveugle» pour elle se fondait avec ses «désirs sensuels contre nature». Sa «vie quotidienne était emplie d'un bonheur inexprimable» et, en même temps, alors qu'un débarquement de «l'ennemi» était annoncé, il se voyait «profondément plongé dans le désir de la mort», «le véritable but de [sa] vie».

Ayant une «permission», il se rendit à Tokyo, mais sentit «les symptômes d'une angine», et se coucha à son arrivée. Se présenta alors Chieko, «la fille de parents éloignés», «de cinq ans [son] aînée», dont le «mari était mort au front», qui était «devenue étrangement gaie». Or, de «ses lèvres trop rouges», elle lui donna un baiser, et ainsi s'établit «une inexplicable et singulière affinité entre la passion qui flambait en elle et la fièvre causée par [sa] maladie». Il en redemanda car, pour lui, «l'important, c'était qu'[il était] devenu "un homme qui connaît les baisers"». Et, désormais, il ne pensa plus qu'à en donner à Sonoko. Il ne se rendit pas au rendez-vous que lui avait donné Chieko. Sonoko et lui échangèrent des photos.

Alors qu'il retournait à l'arsenal, un raid aérien obligea le train à s'arrêter, et les voyageurs purent contempler le spectacle nocturne des avions et des tirs de D.C.A.. Il dut revenir vers la maison familiale de Tokyo, découvrant «que rien n'avait échappé au feu dans toute cette partie de la ville, sauf le voisinage immédiat, la maison étant intacte». Sa soeur lui indiqua qu'on savait qu'il était amoureux, et qu'on se demandait quand il allait se marier. Il dut donc envisager «le mariage - et aussi les enfants» alors que «la guerre approchait de la catastrophe finale». Cela l'«amena à prendre une

décision définitive», «la perverse résolution d'aller voir Sonoko le plus tôt possible». Et il se demanda encore si son «sentiment était de l'amour» ou s'il n'était pas «plutôt semblable à cette forme de curiosité étrange et passionnée qu'un homme montre à l'endroit d'une peur qui l'habite».

Il voulait rejoindre la «normalité» qui ferait de lui «un être différent, un homme complet». «Invité à aller voir la famille de Kusano», il finit «par accepter», se rendit à N., étant «résolu à ne pas [s']en retourner sans avoir embrassé Sonoko». Présenté à ses grand-mère, mère et tante, il craignit qu'on le voie comme «un pâle rat de bibliothèque». Sonoko et lui «échangèrent des clins d'yeux audacieux, se firent du pied sous la table». Il «avait tendance à se laisser griser par un bonheur soudain [qui le] tentait avec une mélancolique insistance». Comme il ne lui restait «plus que deux jours avant [son] retour à l'arsenal», qu'il n'avait «pas encore rempli l'obligation qu'[il s'était] imposée : donner un baiser à Sonoko», que «quelque chose» en lui lui disait : «Allons, pille !», au cours d'une promenade qu'ils firent à bicyclette, il s'imposa des délais pour oser poser sa «main sur son épaule», lui parler, la faire «pivoter vers» lui, et «employer la même technique qu'avec Chieko». Il se jura «de jouer fidèlement son rôle», constatant cependant que «tout cela n'avait rien à voir avec l'amour ou le désir». Elle fut «dans ses bras». «Respirant très vite, elle devint rouge [...] et ferma les yeux.» Mais «ses lèvres [...] n'éveillaient en [lui] aucun désir.» Le baiser ne lui procura «pas la moindre sensation de plaisir». Si Sonoko «avait plongé ses yeux dans les [siens], elle aurait sûrement conçu un soupçon quant à la nature indéfinissable de [son] amour pour elle». Mais elle «gardait les yeux baissés». Il «ne cessa de [se] dire : Il faut que je m'enfuie», car il se rendait compte que les adultes «étaient déjà fort occupés à évoquer les tableaux d'un avenir commun pour Sonoko et [lui]».

Le lendemain, il ne lui donna que «le baiser qu'on donne à sa petite soeur». Comme elle s'inquiétait du moment où elle le reverrait, il envisagea «obtenir une autre permission dans un mois environ, si les Américains n'opéraient pas leur débarquement». car alors «un régiment d'étudiants serait constitué et ils seraient envoyés au combat pour mourir jusqu'au dernier ; ou bien une bombe monstrueuse, telle que nul ne l'avait jamais imaginée, [le] tuerait, en quelque endroit qu'[il] cherche à [s']abriter.» Elle lui demanda de lui promettre de lui «apporter un cadeau», et il fit semblant de ne pas comprendre à quoi elle faisait allusion, tout en sachant bien que «c'était une demande en mariage».

«Ce soir-là», elle le «supplia en faisant la moue de rester un jour de plus». Mais il ne le pouvait pas, car il risquait la «prison militaire». Il se sentit «presque heureux en lui donnant cette réponse», et espéra «réussir à [s']abuser [lui]-même». Au moment du départ, «elle attendait quelque chose», et, comme il la prit «doucement dans [ses] bras», elle lui demanda : «Vous reviendrez sans faute, n'est-ce pas?», mais il ne put que lui répondre : «Heu, peut-être bien, si je suis encore en vie.» Elle le rassura : «Ne vous tourmentez pas [...] Vous ne serez pas tué. Vous ne serez même pas légèrement blessé. Tous les soirs je prie pour vous le Seigneur Jésus et mes prières sont toujours exaucées.»

À la gare, les adieux furent «banals et innocents» car ils n'étaient pas seuls. Mais, tandis qu'il était dans le train, elle l'appela car elle «s'était glissée par le portillon réservé aux porteurs et s'accrochait à la barrière de bois qui bordait le quai». Le train ayant démarré, il se répéta son nom, éprouvant une grande douleur, se disant : «Tout est fini !», se rendant compte qu'il avait «perdu le désir de vivre». De retour à la maison, il envisagea «sérieusement le suicide, pour la première fois de [sa] vie. Mais, à la réflexion [il décida] que ce serait une affaire ridicule. Par une disposition naturelle, [il répugnait] à [s']avouer vaincu. De plus, [il se dit], nul besoin de commettre cet acte décisif alors qu'[il était] entouré d'une abondante moisson de multiples modes de morts.» Deux jours plus tard, il reçut «une lettre passionnée de Sonoko». Comme elle se montrait «sincèrement amoureuse», il s'en sentit «jaloux», mais «se creusait la cervelle pour trouver un moyen d'échapper à cet amour qu'[il avait] lui-même inspiré». Il continuait à lui «écrire fréquemment [...] tout en prenant soin de ne rien dire qui fût susceptible de pousser les choses plus loin». Mais il fut «irrésistiblement attiré par la perspective d'une nouvelle rencontre». Elle eut lieu ; cependant, il s'aperçut qu'il avait «complètement changé, alors que Sonoko demeurerait exactement la même». Kusano lui envoya une lettre où il lui demandait quels étaient «ses sentiments», proposait de «fixer la date des fiançailles», attendait «une réponse franche, donnée librement». Kochan fut «atterré», «rempli d'inquiétude et d'un chagrin inexprimable», et en même temps envahi d'un «sentiment de supériorité», car il se disait : «Je suis un conquérant», arborait «un sourire impudent et sarcastique», refusait l'idée d'avoir «été mû par une passion superficielle» (tout en se traitant de «menteur»), arrivait à cette conclusion : «Je ne suis pas

amoureux de Sonoko.» *«La seule chose qu'[il lui restait] à faire, c'était de découvrir un moyen de [se] dépêtrer de ce mariage.»* S'adressant à sa mère, lui résumant le contenu de la lettre, il alléguait que *«celle qui deviendrait sa femme aurait sûrement la vie difficile, habitant sous le même toit qu'un homme nerveux et tatillon»* ; qu'il ne voulait *«pas se créer des soucis en prenant si tôt la responsabilité d'une épouse»* ; qu'il n'avait *«pas pris la chose tellement au sérieux»* ; que *«c'était plutôt une manière de jeu»* ; que *«c'était elle qui l'avait pris au sérieux et [l'avait] mis dans le pétrin.»* S'étant assurée qu'*«il n'avait pas...»*, elle lui conseilla d'*«envoyer une réponse nette»*. Ce qu'il fit. Comme *«les avions ennemis avaient modifié leurs objectifs, et attaquaient des villes plus petites, il semblait que la vie fût momentanément délivrée de tout danger. Des idées favorables à la capitulation étaient depuis peu en faveur parmi les étudiants. L'un des jeunes professeurs assistants commençait à faire des allusions précises à la paix.»* Kochan méprisait *«les fanatiques qui continuaient à croire à la victoire.»* Il lui importait peu *«que la guerre fût gagnée ou perdue»* ; *«tout ce qu'[il voulait], c'était recommencer une nouvelle vie»*. Il fut pris *«d'une forte fièvre»* au cours de laquelle il ne cessa *«de murmurer en [lui]-même le nom de Sonoko.»* Quand il put *«quitter [son] lit, [il apprit] la destruction d'Hiroshima.»* Alors que *«partout régnait un air d'allègre surexcitation», «un jour, des avions pimpants se faufilèrent à travers les tirs stupides de la D.C.A. et firent pleuvoir des tracts»* qui *«annonçaient les propositions de reddition»*. Pour Kochan, cela indiquait qu'il lui *«faudrait commencer à mener la "vie quotidienne" d'un membre de la société humaine.»*

IV

Mais cette *«vie quotidienne»* n'apparaissait pas. *«On avait au contraire l'impression que le pays était engagé dans une sorte de guerre civile, et les gens semblaient accorder encore moins de pensées au "lendemain" qu'ils ne l'avaient fait pendant la guerre.»* À la mort de sa soeur, Kochan découvrit qu'il était *«capable de verser des larmes»*. *«Sonoko fut fiancée officiellement et se maria»*. Kochan tenta de se *«persuader qu'[il était] content»*, et se vanta que *«la rupture venait de [lui] et non pas d'elle»*. Sa *«mauvaise habitude»* qui consistait *«à interpréter les choses que le Destin [l'] obligeait à faire comme des victoires de [sa] volonté et de [son] intelligence»* *«était devenue une sorte d'arrogance délirante»*.

Il passa *«l'année suivante en proie à des sentiments vagues et optimistes.»* Ses études de droit furent poursuivies *«à la diable»*. S'il arborait *«le sourire entendu d'un homme qui connaît la vie»*, il ressentit un malaise à la lecture de cette réflexion d'un auteur français : *«On peut mesurer le pouvoir d'une femme d'après le degré de souffrance qu'elle est susceptible d'infliger à son amant.»*

En 1947, un ami, qui montrait *«un ferme sentiment de confiance en lui»*, lui *«avoua qu'il avait fréquenté des bordels»*, et, ayant deviné qu'il était *«encore vierge»*, se proposa de le conduire dans l'un d'eux. *«Accablé», il «mit [son] désir à l'épreuve en regardant avec insistance des représentations de femmes nues.»* *«Parfois, [il lui semblait] que ses efforts étaient couronnés de succès.»* Mais ce n'était qu'*«une duperie»*. Cependant, sa *«banale vanité étant de ne pas vouloir qu'on sût qu'[il était] vierge à vingt-deux ans»*, il accepta la proposition, et décida d'*«y aller sans avoir bu quoi que ce soit»*, prétendant avoir *«assez de cran pour cela»*. Mais il n'éprouvait *«pas le moindre désir»*. *«Seul [son] sentiment de gêne [l'] aiguillonnait»*. Devant deux femmes, il refusa de choisir *«la plus jolie»*, mais *«le sentiment du devoir [l'amena à vouloir] l'embrasser»*. Elle se récria, *«secouée par le rire»* et sortit sa langue. Kochan constate : *«Dix minutes plus tard, mon incapacité ne faisait plus aucun doute.»*

«Pendant les quelques jours qui suivirent, [il s'abandonna] à un terne sentiment de convalescence.» Son ami lui fit rencontrer *«un grand séducteur»* qui, disant ne pouvoir absolument pas se *«passer de ça»*, déclarait envier les *«impuissants»*. La conversation fut détournée sur Marcel Proust, et, le mot *«sodomite»* étant employé, Kochan feignit l'ignorance afin de tenter de deviner ce que ses interlocuteurs pensaient de lui. Mais il eut *«honte d'être capable de manifester une sérénité aussi impudente»*. Ses visiteurs partis, il pleura *«à gros sanglots jusqu'à ce qu'enfin [ses] habituelles visions ruisselantes de sang viennent le reconforter»*.

Il commença à fréquenter une *«société élégante»* de gens *«aimables et d'abord facile»*, qui aimaient danser. À l'une de ces occasions, *«la plus jolie des jeunes femmes»* tomba, et sa jupe se retroussa,

découvrant ses cuisses, sur lesquelles il appuya son regard «avec autant de calme que s'il examinait] un fragment de matière inanimée». Soudain, il fut «saisi d'une douleur qui proclamait : "Tu es un être incapable de rapports sociaux. Tu n'es qu'une créature inhumaine et en un certain sens étrangement pathétique."»

Il tomba «dans un profond abattement». Il avait besoin de satisfaire sa «perversion naturelle», de contenter ses «désirs anormaux», mais ne trouvait aucune occasion de le faire, «pas même sous leur forme la plus modérée». Cependant, comme il lui fallait «préparer les examens de l'Administration civile», il trouva «un plaisir extrême dans les études ardues et l'existence spartiate qu'il s'était imposées».

Or, un jour, dans un tramway, il sentit «un pur battement de coeur» en apercevant Sonoko à l'autre extrémité. Mais il se rendit vite compte que ce n'était pas elle ! Il reste que «ce petit incident devint pour [lui] inoubliable», l'obligeant à se demander s'il n'était pas «encore amoureux» d'elle. Ce «"coup d'État" prit la forme d'une véritable torture.» Cependant, un autre jour, ce fut bien elle qui, dans une rue, «prononça son nom». Il constata qu'elle «n'était plus la jeune fille virginale» qu'il avait connue. Ils échangèrent quelques mots, mais il eut l'impression qu'elle lui avait «pardonné».

Le samedi suivant, étant allé voir Kusano, il entendit quelqu'un jouer du piano, et son ami lui indiqua que c'était Sonoko. Elle se joignit à eux, puis il se trouva seul avec elle. Elle lui demanda pourquoi ils ne s'étaient pas épousés ; il prétendit que c'était parce qu'il n'avait «pas encore vingt et un ans», qu'il était «encore étudiant», que cela lui avait paru «trop soudain», et qu'elle s'était mariée «de façon si précipitée». Elle se déclara heureuse avec son mari, qui appartenait au ministère des Affaires étrangères, qui la «traitait avec douceur, tout à fait comme un enfant». Alors qu'il osa lui dire qu'il pensait qu'elle le «haïssait avec violence», elle l'assura du contraire. Aussi demanda-t-il qu'ils puissent se «rencontrer encore une fois, rien qu'eux deux». Alors qu'elle se montrait réticente, leur conversation fut interrompue.

Seul, il s'interrogea : sa demande était-elle sincère? «De toute évidence, il n'y entrait pas le moindre désir sexuel». Alors pourquoi l'avoir faite? D'autant plus que «le plein été» excitait son désir sexuel au point qu'il devait «avoir recours à ses mauvaises habitudes jusqu'à cinq fois en une seule journée.» Indiquant que son «ignorance avait été éclairée par la lecture des théories d'Hirschfeld, qui considère l'inversion comme un phénomène biologique parfaitement simple», il constatait cependant que sa «vie émotive» n'avait pas été «remise en ordre grâce à [sa] connaissance intellectuelle de ces théories scientifiques» car il pensait qu'il n'était pas vraiment un «inverti», qu'il existait en lui «une scission, pure et simple, entre l'esprit et la chair», que Sonoko lui apparaissait «comme l'incarnation de [son] amour même de la normalité, [son] amour des choses de l'esprit, [son] amour des choses éternelles.»

Au cours de l'année suivante, il «passa avec succès [ses] examens de l'Administration civile, reçut ses diplômes à l'université, et prit un emploi dans un ministère». Il rencontra plusieurs fois Sonoko, éprouvant chaque fois «un tranquille bonheur». Mais ils se rendirent compte du caractère puéril et stéréotypé de ces rencontres. Quant à lui, il se reprocha ce qui en apparence était une «attitude vertueuse» alors qu'il y trouvait un «plaisir immoral».

«Un jour, à la fin de l'été, dans un restaurant», ils eurent encore «une conversation vide de sens, tournant indéfiniment autour des mêmes sujets et dépourvue de sincérité». Elle lui demanda pourquoi ils continuaient à faire ainsi, lui rappela qu'elle avait «quelque chose qui s'appelle un mari», craignit que cette conduite produise «quelque chose qui [leur] fasse du mal à tous les deux.» Elle se considérait comme «une mauvaise femme, à l'âme immonde», et avait résolu de se «faire baptiser». Pour Kochan, «elle abordait le paradoxe féminin consistant à vouloir dire le contraire de ce qu'elle disait, alors qu'inconsciemment elle aurait voulu dire ce qui ne devait pas être dit.» Ayant à passer avec elle une dernière «demi-heure», il eut l'idée de l'amener dans un «dancing» où il remarqua un groupe de jeunes gens ; où son «attention fut attirée par un garçon [...] aux traits rudes [...] qui avait ôté sa chemise et restait là debout, à demi nu, occupé à enrouler une large ceinture autour de sa taille [...], sa poitrine nue, où était tatoué un pavot, révélant des muscles saillants [...] une profonde entaille descendant vers l'abdomen [...], ses épaules luisant comme s'il les avait enduites d'huile [...] des touffes noires sortant du creux de ses aisselles.» Kochan fut saisi d'un «désir sexuel», son «regard ardent restant fixé sur ce corps rude et sauvage, mais d'une beauté incomparable» tandis

qu'il l'imaginait «*se trouvant mêlé à un combat avec une bande rivale*», «*son corps ensanglanté [étant] déposé sur un brancard improvisé*». Il avait oublié Sonoko qui, s'adressant à lui, le fit sortir de son rêve, l'obligeant à se «*cramponner à [son] glacial sentiment du devoir*.» Si «*elle avait été dressée à ne pas voir les choses qu'il ne convenait pas de voir*», elle lui demanda cependant : «*Cela vous est déjà arrivé, n'est-ce pas? Bien sûr, vous avez déjà fait cela, n'est-ce pas?*». Il avoua que c'était «*au printemps dernier*», mais refusa de dire avec qui. Et ils durent se quitter, tandis qu'il regarda encore vers l'endroit où ne se trouvaient plus les jeunes gens.

Analyse

(la pagination est celle de l'édition dans "Folio")

Intérêt de l'action

Les confessions sont le récit de la vie privée de leur auteur, qui, par le choix même de ce mot, laisse sous-entendre que sa démarche est totalement sincère dans l'évocation de ses réussites comme de ses fautes et de ses erreurs ; que, procédant avec franchise, sans aucun détour et sans honte, il ne falsifie en rien le dévoilement de son intimité.

Cependant, l'auteur de confessions, comme celui de toute autobiographie, court différents risques :

- Celui du défaut de mémoire, ou, au contraire, de la grande précision des souvenirs qui conduit à produire une somme assommante de tous ces petits secrets (de ce «*misérable tas de secrets*» dont se moqua Malraux), Kochan prétendant n'avoir «*nulle intention de [se] livrer à une description fastidieuse d'une période de [sa] vie, dont les aspects extérieurs ne différaient en aucune manière de ceux d'une adolescence normale...*» (page 120), ce qui est une prétention à retardement car il l'avait déjà faite !
- Celui de l'influence du présent sur le passé car, dans cette évocation rétrospective, deux voix s'entremêlent : d'une part, celle du narrateur plus jeune, qui est dans l'action pure ; d'autre part, celle du narrateur actuel, qui, au moment de la rédaction, porte un regard critique sur son propre passé, et fait régulièrement, au présent de l'indicatif, des commentaires, ce qui permet d'ailleurs d'observer son évolution.
- Celui de l'imagination ou de l'invention, de la transformation volontaire ou involontaire des faits.
- Celui de la tentation de pencher soit vers l'autosatisfaction, en donnant de soi une image flatteuse ou amplifiée, soit vers l'autoaccablement, deux pôles entre lesquels, en effet, Kochan oscille sans cesse

Mais Mishima présenta "*Confession d'un masque*" comme un roman. Et, en effet, dans ce texte impudique écrit à la première personne, imprégné de subjectivisme, le narrateur porte le nom de Kochan, qui est indiqué à quelques occasions.

Cependant, la vie de ce personnage se confond avec celle de l'écrivain. On peut, en étudiant la biographie de Mishima, du début de l'enfance à l'âge adulte, constater tous ces points de concordance :

- Mishima est né à Tôkyô en 1925.
- Il avait une soeur (mais aussi un frère dont il ne parla pas dans le roman).
- Alors qu'il n'avait pas deux mois, il fut arraché à sa mère par sa grand-mère paternelle, une femme cultivée, excentrique, quelque peu hystérique, clouée au lit par une sciatique chronique, mais autoritaire à l'excès ; elle le retira à ses parents en prétextant lui assurer une meilleure protection ; appartenant à la caste des samouraïs, elle fut avec lui tyrannique, installant son berceau près de son propre lit ; puis le contraignit à rester dans sa chambre avec des livres, l'éleva comme une petite fille, lui interdisant de jouer avec d'autres enfants.
- Il devint ainsi un petit garçon pâle et maladif, qui était souvent attaqué par une étrange affection, diagnostiquée comme une «*auto-intoxication*» qui le conduisit à plusieurs occasions au seuil de la mort, qui, très tôt, le fascina en ce qu'elle contenait de violence et de sensualité.
- Au cours de cette enfance traumatisante, il s'adonna à la poésie.

- Probablement sur l'insistance de sa grand-mère, il fut mis au "*Gakushû-in*" (le "Collège des pairs"), établissement militarisé et nationaliste, sorte d'Eton nippon où n'entrait pas qui voulait ; où il fit ses études primaires et secondaires ; où, comme il était fragile, il fut dispensé de culture physique.
- Enfant, il se perdit dans la lecture de contes ou de romans d'aventures. Puis il se passionna très tôt pour la littérature occidentale (Wilde, Radiguet, Cocteau, Mauriac, Mann, Dostoïevski, etc., écrivains qui allaient être des références constantes dans son oeuvre).
- À l'âge de douze ans, ses parents le reprirent à sa grand-mère.
- Son adolescence se passa en pleine guerre mondiale, dans un climat d'adoration impériale, d'exaltation héroïque, et d'idée de sacrifice. Mais, pour sa part, il manifesta peu d'enthousiasme, sinon de l'indifférence.
- En 1943, alors qu'il était âgé de dix-huit ans, et devait faire son service militaire, il était toujours fragile, souffreteux. Lorsqu'il fut convoqué devant un comité médical chargé de désigner les jeunes gens susceptibles d'être appelés sous les drapeaux, son père, pensant que son état de santé passerait inaperçu dans la capitale, l'envoya à la campagne, où il avait d'ailleurs son domicile officiel, et où il trancherait sur les constitutions robustes des fils de paysans. De plus, le jour de l'examen, il avait une forte fièvre, et un jeune médecin inexpérimenté confondit bronchite et pleurésie. Mishima (qui prétendit plus tard qu'il était «*impatient de mourir*» en allant à la guerre) ne fit rien pour le détromper, et il fut déclaré inapte. Un examen ultérieur révéla l'erreur, mais il avait entretemps bénéficié d'un sursis. Lorsqu'il fut enfin appelé, la guerre était finie. Le régiment qu'il devait rejoindre avait été anéanti aux Philippines.
- En 1944, il reçut son diplôme, et quitta le collège pour, en septembre, entrer à l'université de Tôkyô, et, sur l'ordre de son père, y étudier le droit international.
- En octobre 1945, sa jeune soeur, Mitsuko, mourut.
- Alors qu'il était obsédé par l'idée de jeunes hommes mourant dans la fleur de l'âge, dans un mélange d'érotisme et de violence qu'il trouvait grisant, espérant avoir désormais une sexualité normale, il s'éprit d'une jeune fille qui aurait été une camarade de classe de sa soeur, dont on ne sait le nom exact, qui reçut dans le roman celui de «*Sonoko*».
- À la fin de ses études, en 1947, il réussit le difficile concours de recrutement des hauts fonctionnaires. Sous la pression de sa famille, il accepta un emploi au ministère des finances. La mère de Mishima, Shizue Hiraoka, confirma la véracité de ces faits.

Ainsi, Kochan peut-il être considéré comme le double de Mishima, et peut-on voir en "*Confession d'un masque*" un roman autobiographique, ou même une manifestation avant la lettre de ce prétendument nouveau genre littéraire qui serait apparu au XXe siècle : l'autofiction, quête narcissique, marquée d'un souci d'exactitude, d'une sincérité de tous les instants, d'une absence complète de réticence ou de gêne, mais aussi d'un souci d'esthétique, car on y fait de sa vie matière à littérature.

D'ailleurs, même si la confession touche de très près la réalité, le texte demeure une fiction. Si les pages qui concernent l'enfance suivent d'assez près les faits réels, Mishima étant allé cependant jusqu'à prétendre se rappeler sa propre naissance (pages 9-11), pour évoquer l'âge adulte, il s'éloigna davantage de l'exactitude, prit certaines libertés avec la vérité. On peut penser que le personnage de Sonoko fut la synthèse de plusieurs jeunes filles de la bourgeoisie japonaise qu'il avait pu rencontrer. Surtout, le processus d'écriture héroïque le protagoniste, son état perpétuellement souffreteux l'érigeant en martyr, la succession de ses résurrections après chacune de ses maladies faisant même de lui une figure christique.

Si, dans ce récit de sa vie, Mishima cacha le fait qu'il s'était très tôt engagé dans la carrière littéraire, avait déjà, en bénéficiant du soutien de Kawabata, publié des nouvelles, il se trahit à plusieurs reprises puisque Kochan :

- retranscrit en entier un texte intitulé "*Saint Sébastien. Poème en prose*" ;
- cite «*un passage d'un texte qu'il écrivit à l'âge de quinze ans*» ;
- considère que «*le fait d'écrire ce livre [donc "Confession d'un masque"] est déjà un exemple de [ses] efforts constants*» vers «*l'auto-discipline*» ;

- prétend que *«depuis son enfance, il pensait déjà qu'il écrirait un jour «un curieux livre tel que celui-ci» ;*
- est, à l'école, considéré *«comme un poète»* (en fait parce qu'il était le *«seul à demeurer insensible»* à la femme).

À sa sortie de l'université, il occupe un emploi dans un ministère, c'est-à-dire qu'il n'a pas choisi, dans un premier temps, l'écriture comme profession. Il précise aussi, lors de sa dernière conversation avec Sonoko, qu'il vient de quitter ce poste administratif. À la question de la jeune femme, *«Qu'allez-vous faire maintenant?»*, il répond : *«Oh, qui vivra verra»* (page 237). L'affirmation est vague, et ne permet au lecteur que des suppositions. Si l'on juge le parcours du protagoniste à l'aune de la vie de Mishima, on peut raisonnablement conjecturer qu'il s'apprête, au moment où il achève sa confession, à embrasser professionnellement la littérature.

"Confession d'un masque" mérite bien son titre car, un «masque» étant une personne qui porte un masque, qui se dissimule derrière une personnalité factice, s'y déploie bien le thème du masque et aussi celui de la décision de l'enlever :

- Kochan indique qu'il prit le goût du travestissement devant le spectacle donné par une magicienne, Shokiokusai Tenkatsu. Il aurait voulu devenir comme elle en s'emparant d'un des *«kimonos»* de sa mère, en se poudrant (pages 23-24).

- Sa *«passion pour de tels accoutrements»* fut excitée par le cinéma, par *«la version filmée de l'opérette "Fra Diavolo"»*, par le film *«"Cléopâtre"»*, personnage en lequel il se déguisa. (pages 25-26).

- Il comprit, à l'âge de sept ans, que *«ce que les gens considéraient comme une attitude de [sa] part était en réalité l'expression de [son] besoin d'affirmer [sa] vraie nature et [que] c'était précisément ce que les gens considéraient comme [son] moi véritable qui était un déguisement.»*

- Quand il fut obligé de se conduire *«en garçon»*, *«à contrecœur, [il adopta] un déguisement»*, *«commença à comprendre vaguement le mécanisme d'un fait : Ce que les gens considéraient comme une attitude de [sa] part était en réalité l'expression de [son] besoin d'affirmer [sa] vraie nature et c'était précisément ce que les gens considéraient comme [son] moi véritable qui était un déguisement.»* (page 33).

- Plus tard, il envisagea *«commencer à vivre [sa] vraie vie, même si ce devait être une simple mascarade.»* (page 99).

- Reprenant l'idée que *«la vie est une scène de théâtre»*, *«dès la fin de [son] enfance»*, il fut *«fermement convaincu qu'il en était ainsi»* et qu'il aurait *«un rôle à jouer sur cette scène, sans jamais révéler [son] véritable moi»*, *«qu'une fois la représentation achevée le rideau tomberait et que le public ne verrait jamais l'acteur sans son maquillage.»* (page 101).

- Il se voyait comme l'une de ces *«personnes qui, privées de tout autre moyen d'évasion, se réfugient dans le havre sûr qui consiste à se considérer comme un personnage de tragédie.»* (page 101).

- Ses camarades *«pouvaient être naturels alors qu'[il lui fallait] jouer un rôle, ce qui exigeait un discernement et une attention considérables.»* (page 104).

- *«Pour commencer»* son voyage dans la vie, il pense qu'il lui fallait prendre *«la détermination d'être une "machine de mensonge"»*. (page 107).

- Il avait *«acquis une telle maîtrise dans l'art de l'illusion qu'[il parvint à se] considérer comme un être à l'esprit vraiment dépravé»*, adoptant *«les airs élégants d'un adulte, d'un homme qui connaît la vie»*, affectant *«d'être complètement las des femmes»*, entreprenant *«un travestissement minutieux de [son] moi véritable»*, jouant *«un rôle conscient et mensonger»*. (pages 114-115).

- Au début de la guerre, il apprit *«à faire semblant de fumer et de boire»* (page 116).

- Alors que *«le moment où le rideau tomberait n'était pas très éloigné»*, il ne se décidait pas à commencer à *«jouer la comédie»* qu'il avait *«conçue pour [lui]-même»*, celle de son *«voyage»* vers *«la vie véritable»* (page 116).

- À l'école, sa réputation de *«fort en thème»* était, en fait, un *«camouflage»* (page 118).

- Il aimait se *«représenter sous les traits d'une personne abandonnée même de la Mort»*. (pages 136-137).

- Devant Sonoko, il était saisi d'un «*chagrin*» qui ne faisait pas partie du «*rôle qu'il jouait*» (page 141), «*rôle*» dans lequel il se détestait (page 142), chagrin qui «*proclamait que chacune des paroles qu'il avait prononcées, chacune des actions qu'il avait accomplies ce jour-là, était fausse*» (page 148).
- Il se disait «*devenu peu à peu familier avec cette façon de démasquer volontairement [sa] fausseté à [ses] propres yeux*», alors qu'il jouait prétendument «*le rôle d'un être normal*», qu'il était «*l'un de ces êtres qui ne peuvent croire à rien d'autre que le faux-semblant [...] l'attrait qu'exerçait sur lui Sonoko n'étant peut-être qu'un masque destiné à cacher [son] véritable désir de [se] croire sincèrement amoureux d'elle.*» (page 149).
- Il voulut «*jouer au chevalier servant plein d'insouciance, et porter le sac de Sonoko*» pour «*produire un effet devant tout le monde*».
- Au cours de la conversation avec elle où elle déclara souhaiter mourir avec lui, pour «*masquer [son] embarras*», il adopta «*un ton sarcastique*» (page 160).
- Lors de la promenade à bicyclette avec elle, il se jura «*de jouer fidèlement [son] rôle.*» (page 190).
- Alors qu'il refuse l'idée d'avoir «*été mû par une passion superficielle*», il se traite de «*menteur*» (page 205).
- Il se voit «*comme un faux prétendant, un imposteur*» (page 214).
- Il mentionne sa «*mauvaise habitude*» qui consistait «*à interpréter les choses que le Destin [l'] obligeait à faire comme des victoires de [sa] volonté et de [son] intelligence*», et il reconnaît qu'en 1945 «*cette mauvaise habitude était devenue une sorte d'arrogance délirante*» (pages 213-214).
- Au cours d'une conversation sur Marcel Proust, où le mot «*sodomite*» fut employé, il feignit l'ignorance afin de tenter de deviner ce que ses interlocuteurs pensaient de lui.
- Devant se rendre dans un bordel, il s'obligea à regarder «*avec insistance des représentations de femmes nues.*» «*Parfois, [il lui semblait] que ses efforts étaient couronnés de succès.*» Mais il avouait que ce n'était qu'«*une duperie*».
- Rencontrant Sonoko, il se reprocha ce qui en apparence était une «*attitude vertueuse*» alors qu'il y trouvait un «*plaisir immoral*».

"*Confession d'un masque*" est une histoire pathétique, sinon tragique, car on y voit le personnage soumis à la fatalité d'une orientation sexuelle innée, à laquelle il essaie d'échapper (dans cette relation avec Sonoko qui est suivie jusqu'en des détails qui rendent le récit lassant) tout en l'entretenant, pour finalement s'y abandonner, dans une scène finale intense et hautement significative, révélation éclatante de son «*inversion*» qui conduit à un aveu où le masque tombe, où la duperie cède sa place à la vérité.

Le caractère dramatique du récit aurait pu être mieux mis en relief par une meilleure organisation du texte. En effet, ses 240 pages (dans l'édition de "Folio"), si elles suivent bien une progression chronologique, sont divisées en quatre chapitres d'importance très inégale, la troisième étant beaucoup plus longue que les autres. Si la première est bien consacrée aux douze premières années de la vie de Kochan, la deuxième aurait pu couvrir son passage à l'école secondaire, la troisième aurait pu être le récit de sa relation avec Sonoko, et la dernière aurait pu se limiter à ce qui se passe après son mariage. Chacun de ces chapitres est lui-même divisé en sections dont le résumé ci-haut n'a pu respecter le découpage car il n'est pas toujours bien ménagé. Et on trouve de regrettables répétitions ; ainsi, il est dit des «*conducteurs de "hana-densha"*» et des «*poinçonneurs du métro*» que ce sont «*deux métiers*» dont Kochan indique qu'ils «*[lui] donnaient une violente impression de "vies tragiques" qu'il ignorait] et dont il semblait qu'il fût à jamais exclu*», pour répéter quelques lignes plus bas : ils «*suggéraient aisément des associations d'idées avec des "choses tragiques"*» (page 17).

Le déroulement des événements n'étant ni rapide ni unifié, car il est constamment interrompu mais enrichi aussi par des réflexions qui ont «*un caractère trop général, trop abstrait...*» (page 120), des commentaires, faits par le personnage adulte, des événements qu'il a vécus, auraient pu être évitées quelques digressions malencontreuses, comme :

- la notice sur Gilles de Rais étudié par Huysmans dans son roman "*Là-bas*" (page 20) ;

- le développement sur la tragédie de l'incompréhension «*entre l'homme et la femme*» (pages 83-84) ;
- les précisions apportées sur les militaires à la tête de l'école (page 116) ;
- la promenade des étudiants en droit international, les bribes de leur conversation, et la rencontre d'ouvriers (pages 174-175) ;
- le tableau des deux voyageuses dans le train après la séparation d'avec Sonoko (pages 200-201).

Comme, dans cette narration à la première personne, le narrateur est également le protagoniste de l'histoire qui nous est communiquée, que le point de vue adopté est une focalisation interne, le lecteur ne perçoit que ce que le narrateur est en mesure de percevoir lui-même. À intervalles réguliers, ce narrateur autodiégétique s'interpelle longuement pour se faire des reproches (pages 168-172), ou s'inquiète du lecteur auquel, d'ailleurs, en l'introduisant dans son intimité, il s'adresse :

- Parlant du «*jouet*» qu'était son pénis et de «*sa tête curieuse*», dans une parenthèse, il propose : «*si l'adjectif "curieux" paraît inapproprié, on peut le remplacer par "érotique" ou "lubrique"*» (page 40).
- Ailleurs, il précise : «*Par mesure de précaution, je dois ajouter que ce n'est pas au sujet habituel de la "connaissance de soi" que je fais allusion ici. [...] Pour l'heure, je ne cherche à faire allusion à rien de plus.*» (pages 101-103).
- Il se demande : «*Le lecteur comprendra-t-il?*» (page 106) - «*Peut-être ne me comprendra-t-on pas si je dis que...*» (page 219).
- «*Pour qu'on ne [l'] accuse pas de prêter à l'être qu'[il était] à cette époque un jugement qu'[il ne possédait] pas*», il cite «*un passage d'un texte qu'[il écrivit] à l'âge de quinze ans*» (page 106-107).
- Il se défend : «*S'il se trouve des gens pour me faire des reproches, pour assurer que ce que je viens d'écrire ici a un caractère trop général, trop abstrait...*» (page 120) - «*Pardonnez-moi, je vous prie, mon penchant naturel pour l'hyperbole.*» (page 129) - «*Le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici se refusera sans doute à croire quoi que ce soit de ce que je viens d'écrire. Il doutera de moi [...] Si le lecteur persiste dans ses doutes, alors l'acte d'écrire est devenu inutile depuis le début : il pensera que j'affirme une chose simplement parce que j'en ai envie, sans aucune considération pour la vérité, et que je me permets de raconter n'importe quoi, du moment que mon histoire demeure plausible.*» (pages 139-140).
- Il indique : «*Le lecteur n'a qu'à se représenter...*» (page 120).

Avouant au lecteur ses erreurs, il lui confère un rôle de juge.

La narration se caractérise encore par :

- Des prolepses :
 - Kochan prévoit qu'une «*curiosité brûlante demeurerait [sa] fidèle compagne de voyage.*» (page 107).
 - Il annonce que «*dans les années qui suivirent, [son] auto-analyse traversa plus lentement le bord du cercle...*» (page 172).
 - Il indique, page 183, qu'il fut amené «*à prendre une décision définitive*», mais elle n'est indiquée que page 185.
- Des ellipses qui soulignent la difficulté du narrateur à explorer sa propre conscience :
 - Alors que Kochan évoque un été passé à la plage, après l'étonnant (et peu justifié) passage d'une section à l'autre, on le découvre «*laissé seul sur le rocher*» (page 85).
 - Alors qu'au cours de la promenade à bicyclette avec Sonoko, il essaie de se convaincre de «*jouer fidèlement [son] rôle*», on lit : «*Sonoko était maintenant dans mes bras*» (page 190).
 - Le récit de la visite au bordel est escamoté pour aboutir rapidement à ce bilan : «*Dix minutes plus tard, mon incapacité ne faisait plus aucun doute.*» (page 220).
 - Surtout est sauté cet évènement crucial, la relation sexuelle avec un homme, auquel fait allusion Sonoko quand elle lui demande : «*Cela vous est déjà arrivé, n'est-ce pas?*», qu'elle affirme même : «*Bien sûr, vous avez déjà fait cela*», ce qui le conduit à avouer que c'était «*au printemps dernier*», tout en refusant de dire avec qui.

- Des effets de surprise :

- Alors qu'il est dans un autobus, Kochan aperçoit Sonoko, avant de se rendre compte que ce n'est pas elle (page 224), et, plus loin, la surprise est appuyée par le présent de «*Sûrement il ne peut pas être vrai que je sois encore amoureux.*» (page 225).

"*Confession d'un masque*" est donc bien, non une simple autobiographie, mais une oeuvre littéraire.

Intérêt littéraire

Dans "*Confession d'un masque*", Mishima déploya toute une palette de tons.

Il put procéder parfois avec une grande sobriété, une grande économie de mots, de façon télégraphique même :

- pour ce minuscule tableau : - «*un petit bois - pins, érables et bouleaux blancs*» (page 189).

- pour l'imagination d'une situation possible : «*Un hôtel... une chambre particulière... une clef... les rideaux tirés... une douce résistance... un mutuel accord pour commencer les hostilités...*» (page 186).

- pour le récit du baiser donné à Chieko : «*Je posai mes lèvres sur les siennes. Une seconde s'écoula. Pas la moindre sensation de plaisir. Deux secondes. C'est exactement la même chose. Trois secondes... J'avais tout compris.*» (pages 190-191).

Mais, la plupart du temps, il recourut à de multiples effets, à des figures de style :

Des accumulations :

- Kochan indique : «*L'arme de mon imagination massacra nombre de soldats grecs, nombre d'esclaves blancs en Arabie, de princes de tribus sauvages, de garçons d'ascenseurs dans les hôtels, de serveurs de restaurants, de jeunes apaches, d'officiers de l'armée, de garçons de piste dans les cirques...*» (pages 92-93).

- Dans l'attirance qu'il éprouvait pour le conducteur d'autobus, «*il y avait quelque chose d'inévitable, d'étouffant, de pénible, d'oppressant*» (page 113).

- Dans l'usine d'aviation régnait «*un fracas du tonnerre - grondant, criant, mugissant.*» (page 131).

- Il se voyait «*entouré d'une abondante moisson de multiples modes de morts : la mort au cours d'un raid aérien, la mort au poste de travail, la mort au service militaire, la mort sur le champ de bataille, la mort dans un accident d'automobile, la mort par suite de maladie.*» (page 201).

- Sonoko lui apparaissait «*comme l'incarnation de [son] amour même de la normalité, [son] amour des choses de l'esprit, [son] amour des choses éternelles.*» (page 234).

- Il imaginait des scènes sadiques où son «*esprit frémissait sous la ruée d'une excitation primitive, mystérieuse*» ; où «*la joie profonde d'un sauvage renaissait dans [sa] poitrine*» ; où il débordait «*de cette manifestation de vie adorée par les tribus sauvages*» ; où il «*flottait dans le souvenir d'un immense, antique fleuve*» ; où il «*retrouvait le souvenir de la plus profonde émotion issue de la force vitale de [ses] sauvages ancêtres.*» (page 171).

Hyperboles :

- Apprendre que «*le chevalier*» qu'il admirait dans un livre d'images était en fait «*une femme*» donna, à Kochan, «*l'impression d'avoir reçu un coup de massue.*» (page 19).

- Le «*Saint Sébastien*» de Guido Reni est, à ses yeux, «*un jeune homme d'une beauté remarquable*» (page 43), d'une «*beauté luxuriante.*» (page 88) ; «*son incomparable nudité blanche*» fait éclater «*rien d'autre que le printemps de la jeunesse, rien que lumière, beauté et plaisir*» (page 43) ; mais «*les flèches [...] vont consumer son corps au plus profond, par les flammes de la souffrance et de l'extase suprêmes.*» (page 44).

- La «*complète désintégration de [son] équilibre intérieur*» que ressent Kochan devant les «*mouvements périlleux*» d'Omi le conduit à «*la tentation du suicide*».
- «*Dans ses yeux [ceux d'Omi] brillait la résolution hardie de celui qui défie les dieux.*» (page 77).
- Quand il se livra à son exercice de gymnastique, il apparut que la chair d'Omi «*avait été mise sur cette terre pour une seule raison : devenir un insensé sacrifice humain*». (page 79).
- Pour Kochan, l'érection devant une femme serait «*une inspiration surgie d'au-delà des cieux.*» (page 110).
- Alors qu'il envisageait son avenir, il avait «*l'impression de posséder le monde entier*» (page 117).
- Il avait décidé qu'il pouvait «*aimer une jeune fille sans éprouver le moindre désir*», ce qui était «*sans doute l'entreprise la plus téméraire qu'on eût vue depuis le début de l'histoire de l'humanité. Sans [s]'en rendre compte, [il visait] à devenir un Copernic de la théorie de l'amour.*» C'est alors que Mishima demande à son lecteur de lui pardonner son «*penchant naturel pour l'hyperbole*» (page 129).
- Kochan aimait se «*représenter sous les traits d'une personne abandonnée même de la Mort*» (page 137).
- Devant Sonoko, il était «*saisi d'un chagrin intolérable*» qui sapait «*les fondements de [son] existence*», et les faisait «*chanceler.*» (page 140).
- À la découverte du contenu de la lettre de Sonoko, il «*devint pâle comme un mort.*» (page 167) [Comment peut-il savoir que son propre visage est pâle?].
- Il avoue choisir, dans sa collection d'«*éphèbes*» vus dans la rue au cours de la journée, «*le sacrifice rituel pour célébrer [sa] cérémonie païenne.*» (page 170).
- Il pense que «*la "normalité" s'enflammerait soudain au-dedans de [lui], comme une révélation divine.*» (page 186).
- Il lui semblait «*agir sous la pression d'une obligation morale qui [lui] eût été imposée par quelque démon.*» (page 189).
- Kochan considère que «*la force de Samson n'eût pas été suffisante pour [lui] faire adopter une attitude virile et sans équivoque à l'égard de Sonoko.*» (page 197).
- Au moment des adieux entre lui et Sonoko, il sentit «*une douleur d'une nature si exceptionnelle et si incompréhensible qu'[il n'aurait] pu l'expliquer, [eût-il] essayé de le faire. Elle était si éloignée des sentiers battus qu'empruntent les émotions ordinaires qu'[il éprouvait] même une certaine difficulté à y reconnaître la douleur.*» (page 199).
- Croyant pouvoir connaître du désir devant «*des représentations de femmes nues*», il était en fait victime d'«*une duperie qui semblait [lui] écraser le coeur et le réduire en poudre.*» (page 216).
- À l'approche des clients, «*deux femmes se levèrent d'un bond, comme si quelque diable avait pris possession d'elles.*» (page 219).
- Donnant un baiser à la prostituée, il sentit tout son «*corps se paralyser sous l'effet d'une douleur intense, mais que cependant [il ne sentait] pas du tout.*» (page 219).
- Quand Sonoko le tira de la scène qu'il imaginait au «*dancing*», «*quelque chose en [lui] fut déchiré en deux avec une force brutale. Comme si un coup de foudre avait fendu un arbre vivant. [Il entendait] l'édifice qu'[il avait] construit pierre par pierre s'effondrer lamentablement. Il [lui] semblait assister à l'instant où [son] existence était transformée en une sorte d'effroyable non-être.*» (page 245).

Comparaisons : Parfois étonnantes, hasardées, sinon vraiment ridicules, elles sont très variées, et on peut essayer de les classer selon qu'elles furent établies :

Entre des choses :

- La vieille maison de Tokyo «*craquait comme une commode ancienne.*» (page 12).
- «*L'odeur de sueur des soldats [est] pareille à la brise marine, à l'air brûlant et doré qui règne au-dessus du rivage de la mer.*» (page 21).
- Lors de l'éjaculation, certaines gouttes étaient «*molles, comme du plomb ; d'autres luisaient d'un reflet terne ,comme les yeux d'un poisson mort.*» (page 45).

- « Ces paroles de [l'ami de Kochan] agirent comme un engrais répandu sur les herbes vénéneuses d'une idée profondément implantée en [lui]. » (page 54).
- « La neige avait l'air d'un pansement sale cachant les plaies ouvertes de la cité, cachant ses balafres irrégulières de rues tracées au hasard et de ruelles tortueuses, de cours et de rares parcelles de terre nue, qui sont la seule beauté qu'on puisse trouver dans le panorama de nos villes. » (page 56).
- « Le paysage de neige ressemblait dans un certain sens à une forteresse en ruine : cette fantasmagorie était baignée dans la lumière et la splendeur sans bornes qui n'existent que dans les ruines des châteaux anciens. » (page 60).
- Kochan indique : « Sur le standard téléphonique de mes souvenirs, deux paires de gants ont croisé leurs fils - ces gants de cuir d'Omi et une paire de gants de cérémonie blancs. » (page 63).
- Comme Omi l'a fortement saisi, « Ses doigts [lui] semblaient être les pointes aiguës d'un arme dangereuse prête à [le] transpercer. » (page 70).
- « Omi avait senti la force palpitante qui coulait comme l'éclair entre les pointes de nos doigts. » (page 71).
- Pour Kochan, lors de l'examen médical, « la balance avait absolument l'air d'un échafaud, annonçant l'heure de [son] exécution. » (page 74).
- Un jour de printemps est « un jour pareil à un échantillon de tissu coupé dans un morceau d'été, une sorte de répétition générale de la saison nouvelle. » (page 75).
- « Ses épaules [celles d'Omi] se gonflèrent comme des nuages d'été. » (page 78).
- Les poils de ses aisselles sont « comme une exubérante croissance d'encombrantes herbes d'été. Et de même que ces herbes, non contentes d'avoir complètement envahi un jardin, vont même jusqu'à recouvrir un escalier de pierre, les poils débordaient des creux profonds des aisselles et s'allongeaient en touffes épaisses vers sa poitrine. Ces deux fourrés noirs et lustrés luisaient, baignés de soleil. » (page 78).
- « Les grandes vacances » furent « l'un de ces entractes pendant lesquels on ne sait que faire de sa personne ». (page 84).
- La mer projette « très haut dans l'air des éclaboussures pareilles à des mains blanches appelant au secours. » (page 86).
- « Comme si une coquette venait raconter ses petits secrets, une brise légère soufflait du large, apportant [aux oreilles de Kochan] un très faible son, pareil aux invisibles battements d'ailes de quelque insecte insouciant. » (page 86).
- « Les rochers [...] semblaient rêver de bouées qui auraient rompu leurs amarres. » (page 86).
- « La vague [...] révéla la lame, affilée comme un rasoir, de l'énorme hache de l'océan, levée et prête à frapper. Soudain, la guillotine bleu sombre s'abattit, projetant une éclaboussure de sang blanc. Le corps de la vague, bouillonnant et retombant, se lança à la poursuite de sa tête coupée. » (page 87).
- Les mains de Kochan atteintes d'anémie « avaient pris la couleur de l'herbe sèche » (page 90).
- La poitrine du supplicié qu'il voyait en rêve était « pareille à une bouche couleur d'ambre. » (page 95).
- Dans les rêves des autres garçons, « les seins d'une femme flottaient souvent comme de belles méduses surgies de l'océan de la nuit. » (page 110).
- Du fait de la guerre, « la vie apparaissait comme une chose extrêmement volatile. Exactement comme si elle était un lac salé, dont l'eau se serait soudain presque entièrement évaporée, laissant une si lourde concentration de sel que nos corps flottaient légèrement à la surface. » (page 116).
- Kochan ne voyait pas comment l'usine d'aviation « pouvait exister sans quelque grandiloquence religieuse. Et en fait elle était douée de grandeur religieuse, même par la façon dont les directeurs - le clergé - engraisaient leurs ventres. / De temps à autre, les sirènes signalant un raid aérien annonçaient l'heure où cette religion pervertie célébrait sa messe noire. » (page 131).
- Le 9 mars, jour de la visite à Kusano, « l'atmosphère était pareille à la corde tendue d'un "samisen", prête à faire retentir un son perçant dès qu'on la pincerait. » (page 139).
- Les mains de Kusano « ressemblaient vraiment à une carapace de langouste ». (page 153).
- Pour ses rêveries sadiques, Kochan choisit un « jeune torse lisse, souple et ferme sur lequel le sang tracera les courbes les plus subtiles en coulant de la blessure [trace] des dessins pareils à ceux formés par un ruisseau qui serpente à travers une plaine, ou comme le grain de la coupe transversale d'un vieil arbre. » (page 172).

- «[Ses] pouvoirs d'auto-analyse étaient [...] comme l'un de ces cercles obtenus en donnant un simple mouvement de torsion à un morceau de papier, dont on colle ensuite les deux extrémités ensemble. [...] Dans les années qui suivirent, [son] auto-analyse traversa plus lentement le bord du cercle, mais quand [il avait] vingt ans, elle ne faisait que se précipiter aveuglément à travers l'orbite de [ses] émotions et, fouaillée par l'excitation créée par les désastreuses périodes finales de la guerre, la vitesse de ses révolutions suffisait pour [lui] faire perdre presque complètement le sens de l'équilibre.» (page 172).
- Lors des «conférences en apparence interminables sur la Société des Nations», il avait «l'impression d'écouter des leçons sur le mah-jong ou les échecs», et «une sorte de bruit de cloches résonnait sans cesse au loin.» (page 174).
- Tandis que l'«accumulation de calamités» exhalait un «air fétide», ses «relations avec Sonoko» étaient «une sorte de composé chimique qui ne pouvait être produit que par l'action de l'acide sulfurique.» (page 183).
- Lors des attaques aériennes, «le vacarme des applaudissements et des hourrahs» des spectateurs «retentissait [...] comme dans un théâtre.» (pages 183-184).
- Devant l'expression de son amour par Sonoko, Kochan se sent atteint d'«une intolérable jalousie, comparable à celle que doit éprouver une perle de culture à l'endroit d'une perle véritable.» (page 202).
- Sonoko «vit les flancs du volcan brillant d'un vif éclat [...] comme si la montagne avait été lavée.» (page 202).
- «Le chapeau de paille que portait [l'oncle de Kochan] demeura immobile, penché comme une fleur de tournesol affaissée, sans se tourner une seule fois de son côté.» (page 207).
- La langue de la prostituée était «épaisse comme un bâton.» (page 219).
- La rencontre de Sonoko fut un «"coup d'État".» (page 225).
- «Le "konnyaku"» est une «masse ballottante et gélatineuse, ressemblant à la peau d'une femme bronzée par le soleil au bord de la mer.» (page 227).
- Kochan et Sonoko «découvrirent qu'ils ne vivaient plus dans une nursery mais qu'ils étaient les habitants d'une demeure d'adultes où une porte, si elle ne s'ouvre plus qu'à demi, doit être promptement remise en état. [Leurs] réactions étaient exactement à l'image d'une telle porte, une porte qui ne pouvait jamais s'ouvrir au-delà d'un certain point et qui exigerait tôt ou tard une réparation.» (page 235).
- Ayant à passer avec Sonoko une dernière «demi-heure», il eut «le désir de la barbouiller de couleurs épaisses comme de la peinture à l'huile.» (page 241).
- Les «tendons épais» du jeune «dur» paraissent à Kochan «pareils à des liens» (page 244), comme si, dans son sadisme, il se plaisait à le voir ligoté.
- «L'atmosphère» du «dancing» avait provoqué, chez Sonoko, «une sorte de réaction chimique.» (page 246).

Entre un être humain et une chose :

- À la suite du baiser de Kochan, «Sonoko gardait les yeux baissés, telle une poupée.» (page 191).
- Ses «pupilles» étaient «pareilles à des sources chantant sans cesse, où l'émotion coulait à flots.» (page 241).

Entre un sentiment et une chose :

- Kochan indique : «Un malaise, comme une mince pellicule de glace, se formait çà et là sur la surface de mon cœur.» (page 83).
- Pour lui, «le laid spectacle de [sa] naïveté» était «aussi laid que les traînées de larmes séchées sur le visage d'un enfant.» (page 99).
- Il ressentait «l'ivresse de [se] croire juché sur un échelon au-dessus du reste de l'humanité.» (page 105).
- «Gardant de l'espoir», il attendait «avec impatience le ciel bleu inconnu de chaque lendemain.» (page 117).
- «Un sentiment de honte déborda la digue derrière laquelle il était contenu.» (page 136).

- Sonoko parut à Kochan pouvoir être sa «*seule armure, la seule cotte de mailles de [sa] fragile conscience dans sa lutte contre ces mains [celles de Kusano].*» (page 153).
- Il constata que, pour les membres de la famille de Kusano, tout se passait «*comme si les émotions qu'on garde normalement cachées au fond de soi-même avaient été retournées comme un gant et cuisaient comme une plaie à vif.*» (page 155).
- «*Enhardi et fortifié par le spectacle*» de la «*détresse*» des victimes du bombardement de Tokyo, Kochan était «*dans cet état de surexcitation que crée une révolution.*» (page 156).
- Pour lui, «*le corps souple d'un jeune homme [est] un corps pareil à celui d'un lionceau*» (page 170).
- Il considère que, à l'égard des «*éphèbes*» qu'il remarque dans la rue, son «*imagination est pareille à l'un de ces sacs employés pour récolter des spécimens de plantes.*» (page 170).
- Il disait n'avoir «*pas approché le fruit défendu appelé bonheur*» (page 188).
- Sa «*réaction*» à la nouvelle du mariage de Sonoko «*fut comme si un fardeau [lui était] ôté des épaules.*» (page 213).
- Il considérait que «*la véritable douleur*» est «*comme la tuberculose, en ce sens que la maladie est déjà parvenue à un point critique avant que le malade n'ait conscience de ses symptômes.*» (page 214).
- Pour lui, «*les émotions [...] telles de minuscules particules dans l'éther, voltigent librement, flottent à l'aventure, et préfèrent demeurer à jamais vacillantes.*» (page 234).
- Ses rencontres avec Sonoko «*n'étaient que des objets stéréotypés, tous de même dimension et de même épaisseur - un paquet de cartes à jouer, dont les bords coïncidaient à un millimètre près quand on les empilait les unes sur les autres.*» (page 235).
- «*L'immoralité*» de Kochan lui paraissait «*comme un poison subtil.*» (page 236).
- Son «*attitude vertueuse*» avait «*une saveur vraiment diabolique de péché secret.*» (page 236).
- «*La chose*» que lui et Sonoko «*portaient dans [leurs] mains jointes [...] était comme une sorte de gaz, qui existe quand on croit à sa présence et qui disparaît quand on la met en doute.*» (page 236).
- Sonoko considérait que les relations entre elle et Kochan les enfermaient «*dans une impasse d'où [ils ne pourraient] échapper.*» (page 239).
- Kochan sentait, chez les passants, «*un mépris*» qui «*était pareil au violent soleil d'été et [le] brûlait profondément.*» (page 241).

Entre des sentiments :

- Pour Kochan, «*cette forme de curiosité étrange et passionnée qu'un homme montre à l'endroit d'une peur qui l'habite*» est «*semblable au désir de jouer avec le feu.*» (page 185).
- Pour lui encore, «*il existe une torpeur semblable à une douleur violente.*» (page 219).

Entre un être humain et un élément de la nature :

- La «*toison de poils*» «*sous les aisselles*» d'Omi était «*comme une exubérante croissance d'encombrantes herbes d'été. Et de même que ces herbes, non contentes d'avoir complètement envahi un jardin, vont même jusqu'à recouvrir un escalier de pierre, les poils débordaient des creux profonds des aisselles et s'allongeaient en touffes épaisses vers sa poitrine.*» (page 78).
- «*L'étonnante blancheur de [la] peau*» d'Omi «*était pareille à du sable blanc*» (page 78).
- Sous les aisselles des autres élèves, «*on ne pouvait discerner qu'une très faible promesse de bourgeons susceptibles d'éclorre un jour.*» (page 83). Mais, plus tard, apparurent «*les premières pousses des halliers noirs.*» (page 88).
- «*Dans ce premier amour*», Kochan semblait «*être un oisillon gardant cachés sous son aile des désirs animaux vraiment innocents.*» (page 73).
- Observant le développement de son corps, il se voyait comme un «*nouvel exemple du vilain petit canard persuadé qu'il va devenir un cygne.*» (page 83).
- Atteint d'anémie, il avait «*l'impression qu'une trombe de brouillard blanc était descendue en tourbillonnant sur [sa] nuque, y creusant un trou et [l']amenant presque à [s']évanouir.*» (page 91).
- Lors d'un examen médical, il lui «*fallut rester debout à attendre, entièrement nu comme une bête sauvage.*» (page 133).

- Il voulait «*une mort pareille à celle d'un renard, pas encore très astucieux, qui suit nonchalamment un sentier de montagne, et se fait tuer par une balle d'un chasseur, à cause de sa stupidité.*» (page 135).
- Sonoko court vers Kochan, «*d'un mouvement gracieux, pareil au tremblement d'une lumière.*» (page 140).
- Dans le train, ils purent «*former un petit îlot séparé.*» (page 144).
- Comme Sonoko lui tendit «*une enveloppe*», il faillit écraser sa main, «*comme on étoufferait un oisillon.*» (page 166).
- Il lui semblait «*que Sonoko était un gouffre au-dessus duquel [il se tenait] en équilibre.*» (page 188).
- Alors que «*quelque chose*» en lui lui disait : «*Allons, pille !*», il avait «*tout à fait l'impression d'être un chien de chasse qu'on excite à poursuivre le gibier.*» (page 189).
- «*Deux bouleaux blancs [sont] pareils à deux tendres soeurs*» (page 202).
- Comme il entendit une voix, «*la pensée que c'était la voix de Sonoko ruissela dans [son] coeur comme le soleil du matin.*» (page 199).

Entre un être humain et un sentiment :

- «*Tel un malade faisant ses premiers pas pendant sa convalescence, [Kochan éprouvait] une sensation de gêne, comme s'[il agissait] sous la contrainte d'une obligation imaginaire.*» (page 33).
- Lors de «*la Fête de l'Été*», au passage de «*la chasse principale*», «*s'établit un état pernicieux de calme absolu comme l'air des tropiques.*» (page 36).
- Au sujet d'Omi, «*il [lui] était amer de penser que ce pêcheur pût oublier, abandonner, renier, l'Ionie de sa naissance.*» (page 65).
- «*La puissance ressemblait à une maladie*», et la chair d'Omi, «*infectée de ce violent pouvoir*», «*avait été mise sur cette terre pour une seule raison : devenir un insensé sacrifice humain, sans aucune crainte d'infection.*» (page 79).
- Kochan avait désiré les grandes vacances «*comme un affamé*», mais «*elles devinrent pour [lui] un festin pénible.*» (page 84).
- Pour lui, «*le rôle de Nukada en tant que médium devint la charpente naturelle de [sa] curiosité.*» (page 119).
- La manche de l'uniforme de Kochan étant saisie par Sonoko, il éprouva «*un choc pareil à celui que sent un piéton heurté par une automobile alors qu'il se promène, perdu dans ses pensées.*» (page 166).
- Quand la soeur de Kochan lui indiqua qu'on savait qu'il était amoureux, et qu'on se demandait quand il allait se marier, ses «*sentiments étaient ceux d'un fugitif, qui a échappé à la justice, quand quelqu'un, ignorant sa culpabilité, vient à lui parler de son crime.*» (page 184).

Entre des êtres humains :

- Omi cherchant un adversaire avait «*l'air d'un meurtrier aux abois.*» (page 68), avait une «*attitude d'assassin.*» (page 69).
- Kochan se voyait comme l'une de ces «*personnes qui, privées de tout autre moyen d'évasion, se réfugient dans le havre sûr qui consiste à se considérer comme un personnage de tragédie.*» (page 101).
- Il aspirait à la mort qui serait un «*immense soulagement*», car il pourrait, «*comme un lutteur*», arracher de ses épaules «*le lourd poids de la vie.*» (page 125).
- Il voyait les victimes des bombardements «*comme l'équipage d'un navire naufragé*» qui «*s'étaient trouvés dans une situation où il était permis de tuer quelqu'un pour qu'un autre vive.*» (pages 156-157).
- Il s'imagina devenant «*un homme complet, comme s'[il était] soudain libéré du mauvais sort jeté par un esprit malin.*» (page 186).
- Au moment de donner un baiser à Sonoko, il était «*aussi angoissé qu'une nouvelle recrue.*» (page 190).
- Quand elle lui demanda de lui «*apporter un cadeau*», dont il savait bien que «*c'était une demande en mariage*», son «*effroi ressemblait à celui qu'un enfant sent rôder la nuit tout autour de lui quand il*

a peur de suivre un couloir sombre.» (page 194). - *«Elle attendait quelque chose, paisiblement, comme un enfant»* (page 195).

- Au moment de s'éloigner, il ne pouvait *«détacher [ses] yeux d'elle - comme un voyageur regarde pour la dernière fois un paysage qu'il est sur le point de quitter.»* (page 195).

- Il dit de sa douleur à la séparation *«qu'on aurait pu la comparer à celle d'une personne qui, par un éclatant soleil, attend le grondement du canon de midi, et qui, quand le moment où il devait tonner est passé dans le silence, cherche à découvrir le vide de l'attente quelque part dans le ciel bleu. Elle éprouve l'impatience déchirante d'attendre une chose ardemment désirée qui tarde à venir ; en proie à un horrible doute, elle se dit que cette chose n'arrivera peut-être jamais en définitive. Elle est le seul être au monde à savoir que le canon de midi n'a pas brusquement tonné à l'heure dite.»* (page 199-200).

- Son *«chagrin ressemblait à celui d'un étudiant sans courage qui a raté un examen : j'ai commis une erreur, j'ai commis une erreur ! Tout simplement parce que je n'avais pas résolu ce "x", tout a été faussé. Si j'avais résolu ce "x" au début, tout aurait bien marché. Si seulement j'avais employé des méthodes déductives, comme tout le monde, pour résoudre les mathématiques de la vie.»* (page 200).

- Kochan, cherchant *«un moyen de se dépêtrer de ce mariage», «s'attaqua à cette tâche exactement comme s'[il était] un amant jaloux intrigant pour empêcher la jeune fille qu'il aime d'en épouser un autre.»* (page 206).

- Il arborait *«le sourire entendu d'un homme qui connaît la vie, comme on en voit aux jeunes prêtres.»* (page 214).

- L'ami qui le conduisait dans un bordel prit *«l'air grave d'un président de commission.»* (page 218).

- *«Les pas»* des clients, dans le quartier des bordels, étaient *«assourdis comme s'ils marchaient pieds nus»* (page 218).

- Kochan y allait aiguillonné *«comme s'[il était] un enfant réclamant son goûter de l'après-midi.»* (page 218).

- Des femmes avaient *«des bras rouges comme ceux des marchandes de poisson.»* (pages 243-244).

Métaphores :

- Pensant à devoir *«commencer à vivre [sa] vraie vie»,* Kochan se disait qu'il lui fallait *«prendre le départ et [s'] avancer en traînant lourdement [ses] pas.»* (page 99).

- Une *«curiosité brûlante demeurerait [sa] fidèle compagne de voyage.»* (page 107).

- Décidé à embrasser Sonoko, ayant déterminé le processus à suivre, il considéra que *«la machine prenait son élan.»* (page 190).

- Assez heureux de pouvoir lui échapper en devant retourner à l'arsenal, il se décrit par cette métaphore suivie : *«Une personne qui a été gravement blessée n'exige pas que les pansements d'urgence qui lui sauvent la vie soient propres. J'arrêtais mes hémorragies en recourant aux bandages de l'illusion, avec laquelle j'étais déjà familier et je ne pensai plus à courir à l'hôpital.»* (page 195).

- La maladie, qui parcourt le roman, pourrait être considérée comme une métaphore de l'homosexualité de Kochan. Il est vrai que, pendant longtemps, l'homosexualité masculine fut perçue comme une maladie dont il fallait guérir. Mais il semble que Mishima apporta une réponse plus nuancée, moins systématique et plus vraisemblable. Il usa de cette métaphore pour mieux la détourner : s'il apposa à l'homosexualité de son héros cette image de la maladie, ce fut tout simplement parce qu'elle était mal vécue. On voit Kochan qui, après son échec avec la prostituée, s'abandonner *«à un terne sentiment de convalescence, [étant] pareil à une personne qui a souffert d'une maladie inconnue et en a éprouvé une peur atroce : le seul fait de connaître le nom de sa maladie, fût-elle incurable, lui apporte une étonnante impression de soulagement momentané.»* (page 220).

- Surtout, domine le texte cette métaphore dont a déjà signalé la récurrence : celle de *«la scène de théâtre»* qu'est la vie (page 101), de la *«mascarade»* qu'elle serait dans le cas de Kochan (page 99), du *«rôle»* (pages 101, 104, 115, 141, 142, 149, 190), de *«la comédie»* (page 116) qu'il avouait y jouer

«sans jamais révéler [son] véritable moi» (page 101), du «masque» (pages 149, 160), des «déguisements» qu'il prenait (pages 33) ou du «maquillage» qu'il mettait (page 101), de «l'art de l'illusion» (page 114), du «travestissement» (page 114), du «faux-semblant» (pages 115, 149), du «camouflage» (page 118), qu'il avait acquis. Il disait encore «qu'une fois la représentation achevée le rideau tomberait et le public ne verrait jamais l'acteur sans son maquillage» (page 101), que, «puisque le moment où le rideau tomberait n'était pas très éloigné, on aurait pu s'attendre à ce qu'[il] joue avec d'autant plus de diligence la comédie qu'[il avait] conçue pour [lui]-même.» (page 116). Il se voyait encore «comme un faux prétendant, un imposteur qui a été porté sur le trône par un caprice du hasard. Ce benêt d'usurpateur ne pouvait prévoir la vengeance qui serait inévitablement exercée contre son stupide despotisme.» (page 214).

Personnifications :

- Kochan craignait «le bruit des pas de la maladie tandis qu'elle s'approchait» (page 14).
- Il sentit «la main de l'adieu avec laquelle l'enfance allait prendre congé» de lui. (page 34).
- Il indique que «le jouet [son pénis] prenait l'initiative de vouloir jouer avec [lui].» Ce «jouet» est «insubordonné», a des «désirs», «possédait déjà des goûts bien définis et évidents [...] son propre mécanisme.» (page 39).
- Devant le "Saint Sébastien" de Guido Reni, il sentit «un je ne sais quoi secret et radieux bondir à l'attaque, venu d'au-dedans de [lui]» (page 44) : c'est sa première éjaculation.
- L'arbre du poème en prose «garde un silence serein, comme s'il était lui-même son propre créateur.» (page 47).
- «Les hautes colonnes sinistres des cheminées et les sombres ondulations des monotones toits d'ardoise restaient tapies derrière le rire bruyant de l'éclatant masque de neige.» (page 57).
- «Des éclats de neige brillants et luisants se ruiaient, comme pour un suicide, dans l'espèce de marécage du trottoir, souillé par la fange des souliers des passants.» (page 57)
- «La bascule allait de gauche à droite avec une sorte d'indifférence, décrivant des arcs, impassible.» (page 69).
- À la vue du corps d'Omi, le «coeur» de Kochan «lança une clameur dans [sa] poitrine» (page 77).
- «Quelques nuages d'été demeuraient muets, immobiles, plongeant à demi dans la mer leurs formes splendides, mélancoliques et comme prophétiques.» (page 86).
- Alors que Sumiko posait sa tête sur la cuisse de Kochan, son «pantalon d'uniforme tremblait tant [il était] ému par l'honneur de lui servir d'oreiller.» (page 112).
- Les «mains impitoyables» de Kusano «accusaient» Kochan, et le «condamnaient». Il avait «peur de ne rien pouvoir leur cacher, peur que toute supercherie fût vaine devant elles.» (page 153).
- Il devait «toujours sentir le poids de quelque corvée pour que [sa] conscience ne levât pas trop haut la tête.» (page 158).
- «Bien que le printemps fût déjà arrivé, à pas furtifs, tel un léopard, l'hiver l'enserrait toujours, comme une cage, lui barrant la route avec une sombre obstination.» (page 163).
- À la découverte du contenu de la lettre de Sonoko, les «transports de joie enivrée» de Kochan se dégonflèrent «comme un ballon». (page 167).
- Lors des attaques aériennes, les projecteurs «attrapaient les ailes étincelantes de l'appareil», puis «faisaient courtoisement signe à l'avion, le transportant d'un bâton de lumière à l'autre, en le rapprochant chaque fois davantage de Tokyo.» (page 183).
- Aux yeux de Sonoko que la conduite de Kochan inquiétait, les feuilles des bouleaux «étaient comme agitées d'un vague pressentiment.» (page 202).
- «Un oratoire tournait vers [Kochan] sa face ténébreuse.» (page 206).
- «Le plein été fouetta les chevaux du désir sexuel [de Kochan] lancés au galop.» (page 233).
- Pour lui, «l'inversion» était «une sombre impulsion [qui] criait en vain, luttant désespérément, aveuglément.» (page 234).

Correspondances :

- Pour Kochan, devant les poinçonneurs du métro, «*les rangées de boutons dorés sur la tunique de leur uniforme bleu [...] se confondaient dans [son] esprit avec l'odeur qui flottait dans les métros de l'époque*». (page 17).
- Il indique que l'arbre du poème en prose est «*peut-être une composition musicale. Un morceau de musique de chambre, écrite par un maître allemand. Une musique procurant un plaisir si religieux, si tranquille, qu'il ne pouvait être appelé que sacré, plein de la solennité et du désir qu'on trouve dans les motifs des majestueuses tapisseries murales.../ Ainsi l'affinité entre la forme de l'arbre et les sons musicaux prenait un sens à [ses] yeux. Il n'y a donc guère lieu de s'étonner si, au moment où [il fut] saisi par ces deux impressions à la fois, rendues plus fortes encore par leur alliance, [son] émotion indescriptible, mystérieuse, put être assimilée non pas au lyrisme, mais à cet enivrement inquiétant que procure la conjonction de la religion et de la musique.*» (page 47).
- Dans «*une pièce où une foule de garçons attendent un examen médical*» règne «*cette odeur rose pâle, pareille à du lait chaud sucré.*» (page 74).
- Dans le «*dancing*», «*l'étouffante chaleur fiévreuse qui stagnait soulevait un brouillard laiteux de poussières vers les lumières miroitantes.*» (page 242).

Surtout, Mishima peignit de puissants tableaux :

- les tableaux de la nature, de la part de celui qui déclara : «*Dans mes livres, les descriptions de la nature ont une importance pareille à celle des scènes d'amour dans l'oeuvre d'autres auteurs.*»
 - «*le paysage de neige*» (pages 56-57) ;
 - la mer déchaînée (pages 86-87) ;
 - les «*cerisiers*», éclosion où se manifeste «*la munificence inépuisable et l'extravagance inutile de la Nature*» (pages 173-174) ;
- la rencontre du «*vidangeur*» à laquelle, même s'il a un aspect misérable, est conférée une dimension solennelle car, vécue comme une révélation, elle est dépeinte comme l'émotion de l'esthète qui regarde une toile pour la première fois, le corps masculin étant considéré comme une œuvre d'art (pages 15-16) ;
- le rêve de la «*cité brillante*» (pages 22-23) ;
- le spectacle donné par la magicienne Shokiokusai Tenkatsu (page 23) qui donna à Kochan le goût du travestissement ;
- «*la Fête de l'Été*» (pages 35-38) ;
- la découverte du «*"Saint Sébastien" de Guido Reni*», et la description de l'émoi qu'il provoqua (pages 42-45) car ce fut aussi pour Kochan la découverte de son orientation sexuelle ;
- le poème en prose (pages 46-50) qui exploite le motif essentiel de l'arbre auquel est attaché le saint supplicié ;
- la description de «*l'abondante toison de poils*» qu'Omi avait «*sous les aisselles*» (page 78) ;
- le portrait de Sonoko (page 142) ;
- la description du trajet vers le bordel puis du quartier (page 218) ;
- la description des bombardements, des dégâts qu'ils causèrent, des excès de violence auxquels ils conduisirent ;
- surtout, les descriptions circonstanciées, détaillées, flamboyantes et éblouissantes des fantasmes sexuels, souvent sadiques et sanguinolents, de Kochan, le livre ne tombant cependant jamais dans le graveleux car les scènes les plus crues sont sublimées par l'art (pages 93-96, 170-172) ;
- enfin, la puissante scène du «*dancing*» qui se clôt (et le livre avec elle) sur cette très habile image : «*Une boisson quelconque avait été répandue sur la table et lançait des reflets brillants et menaçants.*» (page 247).

Dans ces tableaux, on assiste à une montée en puissance d'un style qui, dans l'ensemble, est à la fois franc et imagé, prosaïque et poétique, fluide et introspectif, voluptueux et torturé, élégant et puissant, car, comme le personnage, il est tiraillé entre deux extrêmes.

Pour son plus grand bonheur, le lecteur étranger parvient à goûter l'incontestable qualité de l'écriture en dépit du tamis de la traduction qui, dans ce cas, fut effectuée par Renée Villoteau à partir de la version anglaise.

On ne peut donc qu'être impressionné par la maîtrise que Mishima déploya dans ce premier roman.

Intérêt documentaire

Cette autobiographie précise qu'est "*Confession d'un masque*", document précieux pour comprendre la personnalité de Mishima, ne pouvait que nous donner aussi une somme de renseignements divers : sur le Japon, sur les intérêts culturels d'un jeune intellectuel, et sur l'homosexualité.

Le Japon

La nature : Mishima n'en donna que quelques aperçus :

- les «*grands arbres*» que sont «*des zelkovas*» qui peuvent en effet atteindre trente-cinq mètres de haut, qui «*fournissaient l'heureuse imperfection par laquelle la Nature met toujours la majesté en relief*» ; (page 60).

- les saisons :

- le printemps et ses «*cerisiers*» en fleurs (le tableau de la page 173) ;

- «*la saison des pluies*» qui ont pour conséquence que «*les hauteurs environnantes étaient enveloppées dans la bruine*», que le «*grillage*» du «*terrain de tennis*» était «*ruisselant de pluie brumeuse*» (page 189) ;

- l'été où un «*vaste jardin resplendissait sous l'éclatant soleil, des rangées de tomates et d'aubergines levaient vers le soleil leurs feuilles desséchées avec une sorte d'âpre défi. Le soleil déversait avec violence ses rayons brûlants sur les feuilles aux veines épaisses. Aussi loin que pouvait porter le regard, la sombre abondance de la vie végétale était écrasée sous la lumière brillante qui tombait dans le jardin.*» (page 206).

D'autres détails apparaissent quand Kochan se rend dans le village de N., et qu'il fait avec Sonoko une promenade à bicyclette ; ce sont «*un petit bois - pins, érables et bouleaux blancs*» (page 189).

Plus loin, Sonoko «*vit les flancs du volcan brillant d'un vif éclat, couleur d'ocre brûlée, comme si la montagne avait été lavée. Elle vit aussi des traces de brouillard sombre s'élevant des gorges de la montagne et les deux bouleaux blancs pareils à deux tendres soeurs, dont les feuilles étaient comme agitées d'un vague pressentiment.*» (page 202) ; on peut supposer que le volcan est le mont Fuji, la montagne la plus haute du pays, qui se trouve au sud-ouest de l'agglomération de Tokyo.

Signalons encore que Kochan indique qu'il était «*né deux ans après le grand tremblement de terre*» (page 11), c'est-à-dire le grand séisme qui dévasta la plaine de Kantō, dans Honshū, l'île principale du Japon, le 1er septembre 1923, qui a été estimé à une magnitude de 7,9, et provoqua de graves dommages aux villes de Yokohama, Kanagawa, Shizuoka, et Tokyo.

Les souvenirs du Japon ancien :

- Les «*samourais*», membres de la classe guerrière qui dirigea le Japon féodal durant près de sept cents ans. Ils impressionnent Kochan parce qu'ils «*s'ouvrent le ventre*» (page 40), pratiquant le «*seppuku*» (littéralement «*coupure au ventre*») ou «*hara-kiri*» (comme on dit en Occident), une forme rituelle de suicide masculin par éviscération. On peut penser aussi que la relation entre Kochan et Omi est une réminiscence du «*nanshoku*», les relations sexuelles entre samourais.

- La fascination pour la mort qui est propre à la culture japonaise. □

Les coutumes :

- La célébration de «*la Fête de l'Été*» (pages 35-38), qui fait partie des rituels de la religion première du pays, le «*shinto*». En effet, il conduit à des fêtes traditionnelles («*matsuri*») qui ponctuent la vie au

long de l'année. On lit que *«le prêtre [...] avait le visage recouvert d'un masque de renard, les yeux dorés de cette bête, qui [à Kochan] semblait douée d'un pouvoir occulte, s'attachant trop intensément sur [lui] comme pour [l'] ensorceler»* ; or le renard incarne, dans la tradition japonaise, l'esprit du mal. Si les pompiers n'avaient que des *«kimonos d'été [...] révélant presque entièrement leur corps»*, c'est que les participants sont souvent entièrement dévêtus, à l'exception d'une sorte de pagne (*«fundoshi»*) ceint autour des reins, pour leur permettre de mieux nettoyer leur corps et leur esprit. Ils portent des châsses (dont *«le majestueux "omikoshi" noir et or»* dominé par un *«phénix»*). Ils se livrent à des débordements, venant, dans le roman, saccager le jardin, le jeune garçon étant alors frappé par, sur leur visage, *«l'expression de l'ivresse la plus obscène et la plus manifeste qui fût au monde»* (page 38).

Toujours en matière de religion, on constate que, plus tard, Kochan aperçoit *«un oratoire qui tournait vers [lui] sa face ténébreuse.»* (page 206), sans qu'on sache s'il s'agit d'un lieu de culte shintoïste ou bouddhiste. Mais Sonoko est chrétienne puisqu'elle déclare à Kochan : *«Tous les soirs je prie pour vous le Seigneur Jésus et mes prières sont toujours exaucées.»* (page 198), et qu'elle a résolu de se *«faire baptiser»* (page 240).

- La célébration de *«la Journée de l'Empire»*, pour laquelle Omi portait *«les gants blancs des jours de fête»* (page 67), gants blancs que portent aussi, au Japon, les fonctionnaires, les policiers, les militaires.

- La stricte *«étiquette»* qui règne dans une société où le besoin de se conformer aux normes est omniprésent, surtout vécu par les femmes. L'étiquette détermine les places que doivent occuper dans le train *«la grand-mère et la mère de Sonoko»* et leurs amis (page 144). Si la mère de Kochan s'assura qu'*«il n'avait pas...»* (l'ellipse éluda de possibles relations sexuelles avec le risque d'une grossesse), Sonoko, qui est la discipline même, s'intègre parfaitement dans le moule sociétal : elle fait la révérence devant Kochan, emploie *«les formes honorifiques pour désigner les membres de sa famille»* (page 141), reste digne quand elle est rejetée, n'en tient pas rigueur à Kochan lorsqu'il la rencontre par la suite ; elle n'en est pas moins l'objet de sa misogynie, qui, elle aussi, est un trait culturel japonais, car lui qui, enfant, pensait qu'il ne devait pas *«flatter le goût des filles, mais leur donner en quelque sorte du fil à retordre»* (page 33), juge que *«l'éducation qu'elle reçoit dans sa famille [...] n'est guère faite pour la rendre experte à la rédaction des lettres d'amour»* (page 168), indique qu'elle lui envoie *«la reproduction d'un dessin animé de Walt Disney, représentant le Petit Chaperon rouge et le loup»* (page 167), considère qu'*«elle abordait le paradoxe féminin consistant à vouloir dire le contraire de ce qu'elle disait, alors qu'inconsciemment elle aurait voulu dire ce qui ne devait pas être dit.»* (page 240), qu'*«elle avait été dressée à ne pas voir les choses qu'il ne convenait pas de voir»* (page 246).

- Le canon qu'on fait gronder à midi (pages 199-200).

- *«Le chapeau de paille que portait»* l'oncle de Kochan (page 207).

- La *«boîte en bois rouge vif, fermée par une boucle dorée»* dont sont munies les écolières, et qui contient leur déjeuner (page 198).

- Le *«cuvier»* dans lequel le bain était donné (pages 10-11).

- La vidange des excréments par un ouvrier portant *«à l'aide d'une palanche deux seaux de vidange sur une épaule, équilibrant adroitement leur poids par sa démarche»* (page 15).

- Le luth à long manche qu'est le *«samizen»* dont *«la corde tendue [était] prête à faire retentir un son perçant dès qu'on la pincerait»* (page 139).

- Les sports que sont le *«judo»*, le *«sumo»*, lutte très populaire au Japon, qui se caractérise par le gabarit des combattants ainsi que par les nombreux rites traditionnels qui entourent les combats.

- Les *«hana-densha»*, tramways qui sont *«si gaiement décorés de fleurs à l'occasion des jours de fêtes»* (page 17).

- L'habitat : On n'en trouve que quelques mentions :

- la *«vieille maison»* des parents de Kochan qui se trouvait dans *«un quartier pas très reluisant de Tokyo»*, et qui est décrite page 12 ;

- la «*minuscule pièce à trois "tatamis" du bordel*» (page 219 où une note explique que c'est une pièce «dont la surface ne pouvait contenir que trois nattes de paille de riz rectangulaires du modèle courant [1m80 x 90]», nattes qu'on déploie le soir pour s'y coucher).

Les vêtements :

- le vêtement d'un nouveau-né (page 13) ;
- les vêtements traditionnels que sont les «*kimonos*» (pages 24, 112) et leur «*ceinture*», le «*obi*» (page 24), le «*kimono à grands ramages*» (page 178) ; les chaussures traditionnelles que sont «*les socques de bois*» (page 175) ;
- les vêtements occidentaux que sont les «*sweaters*» ou «*la chemise polo bleu sombre*» que portent les élèves, «*la blouse kaki qu'on voyait alors partout*», pendant la guerre, «*le pantalon de travail bouffant*» porté par la jeune ouvrière (page 175), «*les pantalons bouffants comme ceux des fermières*» (page 128), les «*"slacks"* [mot anglais : «pantalons»] *devenus à la mode en ces temps dangereux*» (page 128), «*la blouse de Sonoko, dont la dentelle débordait de son boléro à pois*» (page 199), la «*robe toute simple, en étoffe à fleurs dont le dessin ressemblait à celui d'un élégant papier mural, sans aucun autre ornement qu'une dentelle au décolleté en V*» qu'elle arbore plus loin (page 226), la «*chemise*» et le «*short blanc*» de Kochan (page 210) ; ainsi que les «*caoutchoucs*» qu'on a aux pieds (page 59).

Les nourritures :

- le thé ;
- «*le "konnyaku"*» (page 227) qui est une gelée pâteuse, au goût neutre, tirée de la racine d'une plante tropicale.

Les classes sociales :

Le roman décrit avant tout la vie de familles de bourgeois. Dans celle de Kochan, le grand-père, qui «*remplissait les fonctions de gouverneur colonial [...] avait dû subir les conséquences des erreurs commises par un sous-ordre et donner sa démission*», ce qui fit que la famille «*commença à glisser sur la pente avec rapidité*», tandis que, «*à mesure que se multipliaient les difficultés financières, une vanité morbide flamba de plus en plus haut comme une impulsion mauvaise*» (pages 11-12). On apprend plus loin que le père revient d'une «*mission officielle*» en Europe, sans que sa fonction soit indiquée.

La famille de Sonoko possède une maison à Tokyo et une résidence secondaire à la campagne, dans le «*village de N.*». On apprend que la jeune fille joue «*maladroitement du piano*», sert le thé, Et elle épouse un homme qui appartient au ministère des Affaires étrangères.

L'école :

Kochan n'y trouvait que «*de petits snobs*» ne s'intéressant pas aux «*questions vulgaires*». Mais Mishima n'indiqua pas, dans «*Confession d'un masque*», qu'il s'agissait en fait du «*Gakushû-in*» (le «*Collège des pairs*»), établissement militarisé (son directeur est un «*vieil amiral*» [page 127]) et nationaliste, sorte d'Eton nippon où n'entrait pas qui voulait ; où il fit ses études primaires et secondaires ; où, comme il était fragile, il fut dispensé de culture physique et tourmenté par les plus forts ; où, comme il n'était pas noble, il fut traité comme un étranger ; mais où il fut attiré par le style de vie aristocratique, ce qui fit que, alors qu'il était un représentant typique de la bourgeoisie et donc, en fait, un snob au sens étymologique du mot, il allait entretenir le mythe d'une ascendance féodale.

On apprend qu'on y donne des cours d'allemand (page 118), matière dans laquelle Kochan devait exceller puisque son camarade, Nukada, avait besoin de son aide. L'importance donnée à cette langue était due aux forts liens, à l'époque contemporaine, entre l'Empire du Soleil Levant et l'Allemagne, qui fit que la grand-mère de Sonoko put évoquer des «*souvenirs sur sa vie à Berlin en des temps très anciens*» (page 187), que Kochan ait pu voir «*un jeune Allemand*» aux «*cheveux blonds*» et aux «*mains blanches*» (page 189). Durant la Seconde Guerre mondiale fut même constitué un axe Berlin-Tokyo qui fut une alliance limitée en fait par la grande distance géographique,

qui fit que les deux pays combattirent séparément, et se sont rendus séparément. Et le père de Mishima se signala par ses liens avec des nazis.

L'école étant dirigée par des militaires (page 116), les élèves portent «*l'uniforme de serge bleue*», «*l'uniforme prétentieux [qui] ressemblait à celui des officiers de la marine et ne pouvait guère avoir d'allure sur nos corps*», se souvient Kochan, ainsi que la casquette (page 165) ; «*les jours de fête*», ils doivent mettre des «*gants blancs*» (page 67) ; ils doivent garder «*les cheveux ras*» (page 115). Leur étaient imposés «*la gymnastique rythmique du matin*» et les «*exercices militaires de l'après-midi*». «*Les chefs de groupe de la classe supérieure*» devaient, chacun «*à tour de rôle, pendant une semaine*», exercer le commandement sur les élèves de la classe inférieure (page 122).

L'université :

«*En septembre 1944*», Kochan entra «*dans une certaine université*» pour y étudier le droit, dont on apprend plus loin que c'est plus précisément le droit international. Or Mishima entra à l'université de Tokyo pour y étudier le droit allemand. On apprend que le professeur, «*au beau milieu des attaques aériennes [...] poursuivait avec une grande largeur de vues ses conférences en apparence interminables sur la Société des Nations*» (page 174). Mais Kochan se reprochait sa paresse, et, après la guerre, il poursuivit ses études «*à la diable*», commença à fréquenter une «*société élégante*» de gens «*aimables et d'abord facile*». Cependant, comme il lui fallait «*préparer les examens de l'Administration civile*», il trouva «*un plaisir extrême dans les études ardues et l'existence spartiate qu'il s'imposa*». Au cours de l'année suivante, il «*passa avec succès [ses] examens [...], reçut ses diplômes à l'université, et prit un emploi dans un ministère*».

L'impérialisme du Japon :

On en a un indice par la mention de la présence de «*jeunes travailleurs de Formose*» (page 176), île qu'on appelle aujourd'hui Taïwan, qui avait été envahie par les Japonais en 1895, ce qui inaugura cinq décennies de domination. L'esprit colonialiste des Japonais est quelque peu partagé par Kochan qui, s'il sympathisa avec les Formosans, s'amusa de leurs croyances dans la magie, de leur grand appétit.

C'est la même politique expansionniste du Japon, qui visait l'ensemble de l'Extrême-Orient, qui avait provoqué l'invasion de la province chinoise de la Mandchourie puis une offensive brutale contre la Chine, qui entraîna la guerre contre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

La guerre : Kochan a traversé une époque cruciale de l'histoire du Japon contemporain, la Seconde Guerre mondiale qui, dans le roman, est montrée selon son point de vue.

Il constate qu'«*avec le début de la guerre, une vague de stoïcisme hypocrite déferla sur le pays*». Aussi, alors que les élèves attendaient le moment où, devenus étudiants, ils pourraient «*laisser pousser [leurs] cheveux*», ils durent «*continuer à les porter ras*». De plus, ils furent astreints à une «*préparation militaire*» le soir (page 107) ; puis le nombre des périodes d'instruction militaire augmenta (page 115). Bientôt, il leur fallut «*creuser des abris anti-aériens ou faucher de l'herbe*», et, dans les deux cas, ils devaient avoir «*le torse nu*» (page 122).

La vie paraissant «*susceptible de se terminer*» sous peu, Kochan, comme les autres, acquit «*une étrange maturité sentimentale*». Les jeunes hommes pouvaient choisir de «*s'engager comme cadet*» (page 127) comme le fit Kusano, ou attendre d'être soumis à la mobilisation à l'âge de dix-huit ans. Mais, en 1943, y échappèrent Kochan (même s'il n'était «*pas atteint d'une véritable affection pulmonaire*» [page 175]) et un «*solide gaillard au teint florissant*» mais qui «*était atteint de tuberculose*» (page 174).

Cependant, «*en septembre 1944*», Kochan croyait qu'il serait vite mobilisé et tué au combat. Le 15 février, un télégramme lui ordonna de «*rallier une certaine unité*». Comme, sur le conseil de son père, il avait passé son «*examen d'aptitude physique*» dans «*une région rurale*», il fut «*convoqué pour rejoindre un régiment de campagne*».

Il craignait que sa famille, qui «*tremblait d'anxiété*», soit victime des «*raids aériens*» (page 131) et des bombardements par «*les B-29*» (bombardiers lourds américains à long rayon d'action) contre lesquels «*les tirs de D.C.A.*» ("Défense contre les avions") n'étaient pas «*très nourris*» (page 183), Kochan

s'en moquant même plus loin : *«Les inutiles projecteurs semblaient plutôt des phares accueillant les avions ennemis, attrapaient les ailes étincelantes de l'appareil, exactement au milieu de deux faisceaux qui s'étaient un moment croisés, puis faisaient courtoisement signe à l'avion, le transportant d'un bâton de lumière à l'autre.»* (page 183). Ces raids étaient annoncés par des alertes qui étaient *«ce gémissement toujours sinistre, mais en quelque sorte fascinant malgré tout»* (page 150). Pendant ces raids, en ville, on se réfugiait dans des abris, tandis que Kochan, qui se trouvait dans un train qui avait dû s'arrêter, se blottit dans une des *«nombreuses excavations qui avaient été creusées le long»* du chemin de fer. Il avait alors pu admirer *«un ciel bleu fantastique»*. Mais il se trouva ensuite *«en face des preuves évidentes des dégâts causés par les bombardements», «la destruction totale, par le feu», «rien n'y ayant échappé» «dans toute une partie de la ville»* de Tokyo. Aussi les familles bourgeoises de Kochan et de Sonoko partirent-elles à la campagne, la première *«dans une petite ferme des environs»*, la seconde dans *«le village de N.»*

Au début de *«la dernière année de la guerre»*, Kochan fut envoyé, avec tous les étudiants de son université, travailler dans une usine d'aviation fabriquant *«l'avion de combat modèle Zero, utilisé par les escadrilles des volontaires de la Mort [les «kamikazes»]»,* usine qui *«semblait être le lieu d'un culte secret, qui se déroulait dans un fracas du tonnerre - grondant, criant, mugissant.»* (pages 130-131). Kochan, plein de sarcasme, ne voyait pas comment cette usine *«pouvait exister sans quelque grandiloquence religieuse. Et en fait elle était douée de grandeur religieuse, même par la façon dont les directeurs - le clergé - engraisaient leurs ventres. / De temps à autre, les sirènes signalant un raid aérien annonçaient l'heure où cette religion pervertie célébrait sa messe noire.»* (page 131).

Du fait des épreuves par lesquelles il était passé en étant soldat, les mains de Kusano *«ressemblaient vraiment à une carapace de langouste»*, et Kochan eut l'impression que ces *«mains impitoyables»* l'*«accusaient»* et le *«condamnaient»*. Mais, voyant *«dans la cour de la morne caserne», «chacune des familles offrant un festin à son "cadet"»*, il commente : *«Je regrette de le dire, de quelque façon que je puisse considérer la scène, je n'y découvrais aucune beauté.»* (page 154).

Plus tard, il fut envoyé *«dans un arsenal naval»*, où il dut participer au creusement d'un tunnel avec de *«jeunes travailleurs de Formose»* (page 176). Il put toutefois bénéficier d'une *«permission»*, qu'il ne lui fallait pas prolonger car il risquait la *«prison militaire»*.

Plus tard encore, comme *«les avions ennemis modifièrent leurs objectifs, et attaquèrent des villes plus petites, il semblait que la vie fût momentanément délivrée de tout danger. Des idées favorables à la capitulation étaient depuis peu en faveur parmi les étudiants. L'un des jeunes professeurs assistants commençait à faire des allusions précises à la paix»* (page 209), mais Kochan méprisait *«les fanatiques qui continuaient à croire à la victoire.»* Il envisageait le fait que *«les Américains opèrent leur débarquement»*. Alors *«un régiment d'étudiants serait constitué et ils seraient envoyés au combat pour mourir jusqu'au dernier»* (page 193).

Mishima lui fit envisager aussi qu'*«une bombe monstrueuse, telle que nul ne l'avait jamais imaginée, [le] tuerait, en quelque endroit qu'[il] cherche à [s'] abriter»*, et, ce qu'il était facile de faire en 1949, ajouta : *«Se peut-il que c'eût été là une prémonition de la bombe atomique, qui allait bientôt tomber?»* (page 193). En fait, la bombe atomique fut une totale surprise pour les Japonais et pour le monde entier, seules quelques personnes ayant été dans le secret.

Ce fut alors que Kochan était en proie à la fièvre et à son incertitude à l'égard de Sonoko qu'il apprit *«la destruction d'Hiroshima»* (page 210), le 6 août 1945, qui avait donc été pour lui occultée par ses problèmes personnels. Puis, tandis que *«partout régnait un air d'allègre surexcitation», «un jour, des avions pimpants se faufilèrent à travers les tirs stupides de la D.C.A. et firent pleuvoir des tracts»* qui *«annonçaient les propositions de reddition»*.

Mais, pour lui, auquel déjà auparavant il importait peu *«que la guerre fût gagnée ou perdue»* ; *«tout ce qu'[il voulait], c'était recommencer une nouvelle vie», «pour [lui] seul - cela signifiait que des jours terribles commençaient. Cela signifiait que désormais, qu'[il le voulût] ou non et en dépit de tout ce qui [l']avait leurré et fait croire qu'un tel jour ne viendrait jamais, dès le lendemain il [lui] faudrait commencer à mener la "vie quotidienne" d'un membre de la société humaine. Comme ces seuls mots [le] faisaient trembler !»* (page 210). Et il demeura indifférent devant la capitulation du Japon, le 2

septembre 1945, son attitude rappelant celle du héros du *"Diable au corps"*, roman autobiographique et scandaleux de l'écrivain français Raymond Radiguet, pour lequel Mishima se passionna.

L'après-guerre :

Mishima nous fait découvrir un Japon blessé à mort.

Kochan avait *«l'impression que le pays était engagé dans une sorte de guerre civile, et les gens semblaient accorder encore moins de pensées au "lendemain" qu'ils ne l'avaient fait pendant la guerre.»* (page 213). Les Japonais continuaient en effet à connaître de graves difficultés, en particulier de ravitaillement, ce qui oblige la bourgeoise Sonoko de s'astreindre avec sa servante à porter un seau de *«konnyaku»* (page 226).

On voit que le pays, sous l'influence des occupants américains, connut une nette modernisation :

- Les femmes adoptèrent un *«costume masculin»* (en particulier les *«slacks»*), dont Kochan indique qu'*«aujourd'hui même»*, il lui fait éprouver *«une répugnance»*.

- Sonoko rentrait de *«vacances à la montagne»* (page 236), *«hâlée par le soleil montagnard»*, *«sa peau ayant perdu son éclatante blancheur»* (page 237), cette blancheur à laquelle les Japonaises de la ville et de la haute société tenaient tant.

- Elle portait un *«sac en plastique»* (page 238).

- Kochan la conduisit dans un *«dancing où un haut-parleur lançait dans la rue les accents sauvages d'une rumba»* (pages 241-242) ; où un *«orchestre de swing»* jouait *«un blues vulgaire»* ; où on buvait du *«coca-cola»* *«à la douceur sirupeuse»* ; où une femme *«fumait une cigarette d'un air affecté qui montrait bien qu'elle n'avait pas l'habitude de fumer.»* (page 243).

- Deux femmes portaient *«des robes d'été sans manches, découvrant des bras rouges comme ceux des marchandes de poisson, marqués çà et là de piqûres d'insectes.»* (pages 243-244).

- Un garçon arborait *«une chemise hawaïenne, vêtement alors fort en vogue dans des bandes de jeunes "durs" de Tokyo.»* (page 244).

Les intérêts culturels d'un jeune intellectuel

Kochan se nourrissait à différentes sources :

- Le monde grec : Lui appartiennent les mots *«éphèbe»* (dont Mishima indique qu'il *«vient du mot grec qu'on retrouve dans le nom d'Hébé, fille de Zeus et d'Héra, échanton des dieux de l'Olympe, épouse de l'immortel Hercule et symbole du printemps de la vie»* [page 122], ce à quoi on peut ajouter que *«hébé»* signifie «jeunesse» [ce ne serait donc pas pour rien qu'on parle de l'hébétude des adolescents !]) et *«spartiate»* (Kochan adopta *«une ligne de conduite spartiate en matière d'autodiscipline»*, s'imposa une *«existence spartiate»* [page 224]), *«la conception platonique de l'amour»* (page 129).

Surtout, Kochan admira des *«héliogravures de sculptures grecques»*, y vit *«l'idéal universel de la beauté [qui] s'approche d'une étroite ressemblance entre l'homme et la femme, [ressemblance qui serait] un des secrets de l'amour»* (page 83) ; écrivit un *«poème en prose»* où il est question d'Antinoüs, l'amant de l'empereur Hadrien, d'Endymion, l'amant d'Artémis. Il se plut aussi à évoquer *«l'Ionie de [la] naissance»* d'Omi (page 65), lui attribuant donc le prestige qu'avait dans l'Antiquité cette région de la Grèce d'Asie. Et, à ses yeux, le jeune professeur de géométrie *«prit petit à petit l'aspect d'une statue d'Hercule nu»*.

- Le monde romain est représenté par Héliogabale, *«empereur romain de la décadence, destructeur des anciens dieux de Rome, monarque avili et bestial»* (page 26), par les *«jeunes gladiateurs romains offrant leur vie»* (page 92), par le Colisée où étaient conduites *«d'innombrables victimes, les mains liées derrière le dos»* pour y être martyrisées.

- La Bible apparaît à travers l'allusion que fait Kochan à «*la force de Samson [qui] n'eût pas été suffisante pour [lui] faire adopter une attitude virile et sans équivoque à l'égard de Sonoko.*» (page 197).

- Le monde chrétien :

On s'étonne de la référence à «*la théorie augustinienne de la prédestination*» (page 21), c'est-à-dire à la conception que se faisait Augustin d'Hippone ou saint Augustin (354-450), d'ailleurs l'auteur lui aussi de "*Confessions*", du salut de l'être humain qu'il ne pourrait atteindre que par la grâce que Dieu n'accorderait toutefois qu'à un nombre restreint d'individus qui y seraient destinés.

On comprend mieux qu'un long développement soit consacré à saint Sébastien, «*jeune capitaine de la garde prétorienne*», à son martyre (pages 44-50) et au tableau de Guido Reni, «*cette image de la mort d'un saint chrétien dégageant une forte odeur de paganisme [...] le corps du jeune homme [faisant éclater] le printemps de la jeunesse, rien que lumière, beauté et plaisir*» (pages 42-45). Kochan, qui privilégie la peinture comme art qui coïncide avec l'expression de sa sexualité car elle a besoin de représentations immédiates, est subjugué par la nudité apollinienne de ce corps livré au regard comme un objet de désir, ressent un appétit invouable pour un spectacle interdit, reste toujours «*obsédé par l'image de saint Sébastien*». Et Mishima allait même, en 1966, se faire photographe, par le célèbre photographe Kishin Shinoyama, dans le costume et la pose choisis par Guido Reni !

A une importance aussi pour lui Jeanne d'Arc (pages 18-19), bien qu'elle ait d'abord été prise pour «*un chevalier*» et qu'il soit profondément déçu d'apprendre que c'était «*une femme*», d'ailleurs désignée plus loin comme «*la Pucelle d'Orléans*» (page 27). Pour Marguerite Yourcenar, dans son essai "*Mishima ou La vision du vide*", il «*ressentit le fait comme une duperie qui l'offensait dans sa masculinité puérile*». Jeanne d'Arc conduit à une digression sur Gilles de Rais étudié par l'écrivain français Huysmans dans son roman "*Là-bas*". (page 20).

Mishima évoque le «*concept médiéval de la lutte entre le corps et l'âme [...] entre l'esprit et la chair.*» (page 234).

- La littérature occidentale :

Il semble bien que «*les contes de fées*» peuplés de «*princesses*» et de «*princes*» que lisait Kochan dans son enfance aient été occidentaux, comme le sont :

- les contes du Danois Andersen, «*"L'Elfe à la Rose"*» [plus exactement, "*L'elfe de la rose*", car l'elfe habite dans la rose] et «*"Le Rossignol"*» [plus exactement, "*Le rossignol et l'empereur de Chine*" où celui-ci, d'abord séduit par un vrai rossignol, lui en préfère un artificiel jusqu'à ce que, celui-ci se détraquant, il lui faille revenir au premier] (page 27) ;

- le «*conte hongrois*» (pages 28-29) qui n'est pas plus identifié ;

- "*L'histoire d'un esprit des eaux*" ("*Undine*"), une nouvelle de Friedrich de la Motte Fouqué, où celle qu'on appelle en français Ondine se marie avec un chevalier nommé Huldebrand afin d'obtenir une âme, nouvelle que l'écrivain allemand publia en 1811, et que lit Sonoko (page 146) ;

- les romans :

- "*L'Ile au trésor*" de l'Écossais Robert-Louis Stevenson (page 24), récit d'aventures dont le héros est un enfant, qui parut en 1881-1882 ;

- "*Quo vadis?*", roman du Polonais Henryk Sienkiewicz (page 92), paru en 1895, où est décrite l'émergence de la chrétienté à Rome sous Néron, à travers une histoire d'amour entre l'officier romain Vinicius, neveu de Pétrone, et Lygie, une jeune otage chrétienne, fille adoptive d'un général, qu'il prendra comme épouse après avoir échappé au massacre des chrétiens dans le Colisée ;

- "*Là-bas*", roman de l'écrivain français Joris-Karl Huysmans (développement page 20 et note en bas de page) qui parut en 1891, où il réhabilita Gilles de Rais, maréchal qui livra bataille au côté de Jeanne d'Arc mais fut aussi un monstre violeur et tueur d'enfants de paysans, le présentant comme un fin lettré, mystique, alchimiste, sataniste à ses heures ;

- le poème de l'Irlandais Oscar Wilde (pages 19-20), qui est "*The dole of the king's daughter (Breton)*" (1881) ; son conte "*Le Pêcheur et son âme*", en fait "*The fisherman and his soul*" (1891) où un pêcheur qui aime une sirène doit abandonner son âme pour la rejoindre (page 27) ;

- les deux vers du poète américain Walt Whitman (page 124) qui sont extraits d'un poème de "Song of myself" (1891) où des «jeunes gens» sont mystérieusement morts au bord de la mer ;
- le vers du poète français du début du XXe siècle André Salmon (page 242) ;
- la citation de l'écrivain autrichien du XXe siècle Stefan Zweig (page 104).

On trouve encore une mention de Sade, une allusion à «Juliette», l'héroïne de la pièce de Shakespeare (page 188), la réflexion d'un auteur français (page 214-215), une allusion à Marcel Proust, qui est qualifié de «sodomite» (page 221).

On remarque enfin l'emploi du mot français «coup d'État» (page 225).

- Le cinéma occidental :

Kochan enfant fut impressionné par :

- «une version filmée de l'opérette "Fra Diavolo"» (page 26), qui est "The devil's brother", film américain réalisé par Hal Roach et Charley Rogers, sorti en 1933 qui était une adaptation de l'opéra-comique "Fra Diavolo" d'Eugène Scribe et Daniel François Esprit Auber consacré à Frà Diavolo (littéralement «Frère Diable»), surnom de Michele Pezza, l'un des chefs insurgés napolitains contre l'armée de Napoléon, mort pendu en 1806 ;

- «un film dont Cléopâtre était l'héroïne» (page 26) qui devrait être celui réalisé par Cecil B. De Mille en 1934, avec Claudette Colbert.

Sonoko lui envoya «la reproduction d'un dessin animé de Walt Disney, représentant le Petit Chaperon rouge et le loup» (page 167), qui devrait être "The big bad wolf" ("Le grand méchant loup"), court métrage d'animation américain de la série des "Silly symphonies" produite par les studios Disney, et sorti en 1934.

En ce qui concerne la culture japonaise, il n'est fait mention que de :

- le «théâtre Kabuki» (pages 12, 26), qu'aime la grand-mère, et dont une imitation amuse les servantes ; c'est une forme épique du théâtre japonais traditionnel centrée sur un jeu à la fois spectaculaire et codifié, qui se distingue par le maquillage élaboré des acteurs et l'abondance de dispositifs scéniques destinés à souligner les paroxysmes et les retournements de la pièce ;
- le roman "Certains préfèrent les orties" de Tanizaki (page 227) qui date de 1928, qui propose une réflexion sur le mariage, le désamour et la complexité des sentiments, et que lit Sonoko.

Ainsi, la culture japonaise ne serait bonne que pour les femmes ! Quant à la mention des «bois gravés de la période Genroku» (page 83), elle est faite par l'écrivain Mishima, tandis que son personnage comme lui-même dans sa jeunesse n'eurent d'intérêt que pour des oeuvres occidentales, étaient donc acculturés.

L'homosexualité

Pour mieux connaître cette orientation sexuelle d'un individu vers des personnes du même sexe que le sien, qui est appelée aussi dans le livre «inversion» (du fait du coït anal) tandis qu'est employé aussi, à une occasion, le mot péjoratif de «sodomite» (car la destruction par Dieu, dans la Bible, de la ville de Sodome, qui est d'ailleurs mentionnée dans le texte de Dostoïevski qui sert d'épigraphe, est été attribuée à l'homosexualité de ses habitants), nous pouvons suivre Kochan qui, cherchant à comprendre la raison de cette particularité, indiqua : «Mon ignorance avait été éclairée par la lecture des théories de Hirschfeld qui considère l'inversion comme un phénomène biologique parfaitement simple.» (page 233).

Il s'agit du médecin et sexologue allemand, juif et homosexuel, Magnus Hirschfeld (1868-1935). Celui qu'ironiquement la presse allemande appela l'«Einstein du sexe», considérant qu'une meilleure compréhension de l'homosexualité mènerait à la disparition de l'hostilité à son égard, montra qu'elle est innée, pulsionnelle et d'ordre médical, compara les homosexuels aux handicapés, conçut les théories du «troisième sexe», des «inter-marches sexuelles» (une échelle allant de la masculinité à la féminité, qui englobait les homosexuels, les intersexués et les transsexuels ou personnes

transgenres, caractérisations qui n'existaient pas à l'époque), lutte sans relâche contre la persécution des homosexuels.

En 1896, il publia sous un pseudonyme la brochure "*Sappho et Socrate*" sur l'amour entre personnes de même sexe. En 1897, il fonda le "Comité scientifique humanitaire" dont il fut élu président, qui fut la première organisation au monde s'étant fixé pour objectif de dépénaliser les relations homosexuelles. De 1899 à 1923, il publia la revue "Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen" ("Revue annuelle sur les intermédiaires sexuels"). En 1903 et 1904, il fit, auprès d'étudiants et de travailleurs, par le biais de questionnaires, une étude statistique qui l'amena à conclure que la proportion d'homosexuels dans la population était de 1,5%, tandis que le pourcentage de bisexuels serait de 3,5%. En 1908, il commença à publier le "Journal de sexologie", mais cessa après un court laps de temps. En 1910, il orienta ses travaux sur les personnes qui portent des vêtements du sexe opposé, qu'il nomma indistinctement «travestis». En 1918, il créa la "Fondation du Dr Magnus Hirschfeld". En 1919, il fonda l'Institut de sexologie, qui fut le premier au monde consacré à l'étude des rapports sexuels. La même année, il participa au scénario, et joua dans le film "*Anders als die Andern*" ("*Différent des autres*"), et participa aussi au scénario de "*Prostitution*", autre film du même réalisateur, Richard Oswald. Comme ses conférences étaient de plus en plus chahutées, il fut, en 1920, à Munich, grièvement blessé au crâne, et certains journaux annoncèrent même sa mort. En 1921, avec l'Institut de sexologie, il organisa la première "Conférence pour une réforme sexuelle basée sur la sexologie" qui conduisit à la création d'une "Ligue mondiale pour la réforme sexuelle", fut suivie d'autres conférences en 1928, 1929, 1930 et 1932. En 1930, l'Institut de sexologie effectua la première opération connue de changement de sexe d'homme à femme. Comme en tant que juif et homosexuel, il était une cible de choix pour les nazis, il ne pouvait plus se sentir en sécurité en Allemagne. Aussi, ayant, en 1931, accepté une série de conférences aux États-Unis, ayant reçu des avertissements de ses amis, il ne rentra pas, resta en exil, d'abord à Zurich et à Ascona en Suisse. Après la prise du pouvoir par Adolf Hitler, le 6 mai 1933, les nazis attaquèrent et pillèrent son Institut de sexologie, et ses bibliothèques alimentèrent les premiers autodafés nazis. À Paris, il tenta de refonder sans succès un nouvel institut de sexologie. En 1934, il déménagea à Nice où il décéda d'une crise cardiaque en 1935.

Auparavant, Kochan avait, dans une parenthèse, signalé que «*Hirschfeld place les images de saint Sébastien au premier rang des oeuvres d'art qui procurent aux invertis un plaisir particulier*». C'est que, alors que ce «soldat de Dieu» était âgé, les peintres (Guido Reni mais aussi Fra Angelico, El Greco, le Pérugin, Cima de Conegliano, Mantegna, Caravage, le Sodoma, etc.) en firent un suave éphèbe alangui, dénudé, au visage gracieux entouré de boucles, au torse criblé de flèches, mais presque souriant, consentant passivement à la pénétration des flèches que lui décochent de robustes archers, ce qui fut vu comme une soumission érotique rien moins que religieuse, et fit de lui une icône homosexuelle. Pourtant d'autres que lui connurent le martyre par sagittation sans devenir l'enjeu d'une pareille récupération. Peut-être est-elle due au fait que sa vertu était irréprochable, et que c'est pour avoir repoussé les avances indécentes de l'empereur qu'il connut ce destin. Alors que la passivité du saint Sébastien des peintres semble induire une tendance au masochisme, Mishima prêta à Kochan une réflexion qui lui permit de justifier sa propre tendance contraire : «*Cette observation de Hirschfeld amène aisément à supposer que dans l'immense majorité des cas l'inversion, en particulier d'inversion congénitale, les pulsions inverties et sadiques sont liées ensemble de façon inextricable.*» (page 45). Kochan avait encore noté que «*Hirschfeld divise les invertis en deux catégories les "androphiles" qui ne sont attirés que par les adultes et les "éphébophiles" qui aiment les jeunes gens entre quatorze et vingt et un ans*» (page 121).

Ailleurs, il disait encore : «*L'impulsion que j'éprouvais n'est pas rare, paraît-il, chez les Allemands. Le journal intime du comte von Platen en fournit un exemple très représentatif. Winckelmann était dans le même cas. Et si l'on considère la Renaissance italienne, il est clair que Michel-Ange avait des impulsions du même caractère que les miennes.*» (page 233).

Le comte August von Platen-Hallermünde (1796-1835) fut un poète allemand, auteur d'épigrammes, de comédies satiriques antiromantiques, qui lui valurent des démêlés avec Immermann et Heine,

surtout connu par sa poésie lyrique directement tributaire de l'Antiquité ("*Sonnets vénitiens*"), et qui célébra principalement la beauté masculine car il eut de nombreuses relations avec des hommes.

Johann-Joachim Winckelmann (1717-1768) fut un archéologue, antiquaire et historien de l'art allemand, dont les écrits témoignent de l'internationalisation des circulations artistiques en Europe au XVIIIe siècle tout comme de leur rôle déterminant dans l'émergence d'une nouvelle conception de l'art, le néoclassicisme. Il était un homosexuel notoire, et cette orientation, qui imprégna ses écrits esthétiques, était reconnue et acceptée par ses contemporains, en particulier Goethe. Il mourut assassiné, étant peut-être victime d'un crime passionnel homosexuel.

Quant à l'homosexualité de Michel-Ange, elle est bien connue. Mais, si elle ne pose plus problème aujourd'hui, il n'en a pas été de même autrefois. La nudité des corps du "*Jugement dernier*" de la chapelle Sixtine fut, après sa mort, chastement recouverte, et sa sexualité fut pudiquement dissimulée. Mais Giorgio Vasari avait indiqué : «Par-dessus tous les autres, sans comparaison, il aima Tommaso dei Cavalieri, gentilhomme romain, jeune et passionné pour l'art. Il fit sur un carton son portrait grandeur nature, le seul portrait qu'il ait dessiné car il avait horreur de copier une personne vivante, à moins qu'elle ne fût d'une incomparable beauté.»

Par son souci de se situer dans les classifications de Hirschfeld, Mishima montra bien l'influence que l'Occident exerçait sur lui, car, au Japon, l'homosexualité n'est pas envisagée comme en Occident. Traditionnellement, ce sont les actes sexuels qui sont vus comme homosexuels, pas les personnes (distinction entre identité et comportement) ; en Occident, c'est plutôt l'inverse.

Dans l'ancien Japon, l'homosexualité ne fut jamais considérée comme un péché. Malgré l'interdiction qui figure dans le "*Vinaya*", qui est un code de discipline monastique, les monastères bouddhistes ont été des centres d'activité homosexuelle. Ni le shintô, ni l'interprétation japonaise du confucianisme ne contenaient d'interdiction. Lorsqu'un jeune samouraï était l'apprenti d'un samouraï plus âgé, il pouvait aussi devenir son amant ; c'est le «shudô», abréviation de «wakashudô» («la voie des jeunes hommes»).

Il reste qu'au Japon, sans doute plus que nulle part ailleurs, le besoin de se conformer à la normalité tourne parfois à l'obsession. Et, comme depuis la fin du XIXe siècle, le pays a été exposé aux religions occidentales, la manière d'y voir l'homosexualité en a été affectée, Mishima, interviewé sur le sujet, ayant pu affirmer : «*C'est un sentiment plus ancien et plus naturel au Japon que l'amour entre les deux sexes. Mais cette longue tradition a été rompue par les critiques des missionnaires américains venus s'installer dans ce pays au XIXe siècle.*»

Si un certain nombre d'artistes cultivent leur image homosexuelle (comme l'a fait Mishima), si certaines personnalités ont fait leur «coming out», s'il y a des bars «gays», les hommes et les femmes homosexuels dissimulent souvent leur orientation, on voit peu ou pas de couples homosexuels en public. Beaucoup épousent des personnes de sexe opposé pour éviter les discriminations (comme l'a fait Mishima). Le mariage homosexuel n'est pas autorisé par la Constitution. La défense des droits des homosexuels n'est pas une priorité des grands partis politiques, et la modification de la Constitution pour prendre en compte l'orientation sexuelle n'est pas largement soutenue. Beaucoup de lois ne s'appliquent pas aux couples homosexuels, et certains rêvent d'avoir une structure comme le PACS. Alors que l'OMS, qui avait classé l'homosexualité parmi les maladies, l'avait retiré de la liste en 1985, ce ne fut qu'en 1994 que la société de psychiatrie et de neurologie japonaise le fit. Pour les femmes, subsiste un mythe de l'«invisibilité lesbienne japonaise», une sorte de déni qui a permis de les ignorer longtemps.

Dans "*Confession d'un masque*", Mishima offrit, sur l'homosexualité, un témoignage parfois cru, terriblement réaliste.

Intérêt psychologique

"*Confession d'un masque*", roman autobiographique, roman d'apprentissage, véritable «éducation sentimentale», est évidemment axé sur la psychologie, Mishima ayant d'ailleurs indiqué à son éditeur, en 1948, qu'il avait tourné sur lui «*le scalpel de l'analyse psychologique*» pour tenter de «*se disséquer tout vivant*», sa très grande sensibilité lui ayant fait accorder une signification à chacun des événements de sa vie.

On pourrait penser qu'il avait été inspiré par cet autre auteur de "*Confessions*", Jean-Jacques Rousseau, qui y avait écrit dans l'"*Avertissement*" liminaire : «Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature ; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.» Puis il répéta : «J'ai promis de me peindre tel que je suis», de «rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur», et dit craindre «de ne pas tout dire et de taire des vérités.»

On peut estimer que Mishima, qui avait la conviction que toute sa personnalité s'était progressivement constituée au fil de ses jeunes années, qui consacra à la perception qu'un enfant a du monde des pages d'une remarquable perspicacité, qui puisa dans ses souvenirs les plus obscurs certaines scènes majeures, des images traumatisantes ou exaltantes de cette époque, se donna le même objectif, Kochan prétendant «tout dire» de :

- Son état physique :

Il subit une espèce de fragilité congénitale. Sont fréquentes les allusions à sa faiblesse, à sa mauvaise santé, et on assiste à de nombreuses scènes de visites médicales.

En effet, il avait une «*nudité disgracieuse*», un «*corps frêle*», une «*poitrine maigre*», «*étroite*», des «*épaules décharnées*», des «*bras frêles et osseux*», des «*nerfs moteurs paresseux*». Il détestait ce corps ainsi que l'image qu'il renvoyait. Passant, à l'école, un examen médical alors qu'Omi était absent, il fut soulagé qu'il n'ait pas été présent pour constater sa grande maigreur.

Il a un «*tempérament maladif*», ayant subi toute une série de maux :

«*À l'âge d'un an environ, [il tomba] de la troisième marche de l'escalier et [se blessa] au front*» (page 13).

«*Le matin du Nouvel An qui précéda [son] quatrième anniversaire, [il vomit] une matière couleur de café*». Le médecin «*déclara n'être pas certain qu'[il] puisse guérir*». Il survécut. Mais «*cette maladie - une auto-intoxication - devint chronique. Elle [le] frappait environ une fois par mois, tantôt légèrement, tantôt gravement. [Il subit] ainsi de nombreuses crises. D'après le bruit des pas de la maladie tandis qu'elle s'approchait, [il en vint] à être capable de pressentir si la crise allait ou non être voisine de la mort !*» (page 14). Il apparaît que Mishima a fait de cette maladie latente le mode d'expression des conflits internes de son héros, et peut-être, comme on l'a déjà signalé, peut-on y voir une métaphore de son homosexualité.

Plus loin, il est indiqué qu'il avait «*contracté une légère attaque de tuberculose dans [sa] petite enfance*» et qu'en conséquence, on lui «*défendit de [s'] exposer à de forts rayons ultra-violetts*», car cela provoquait «*un brusque accès de fièvre*» (page 85).

«*Un rhume*» qui le retint à la maison l'empêcha d'être de l'examen médical collectif où il aurait pu voir le corps d'Omi (page 73). Un autre jour, il eut «*un rhume et les bronches irritées*» (page 75). Alors qu'il avait obtenu une «*permission*», et qu'il s'était rendu à Tokyo, il sentit «*les symptômes d'une angine*», et se coucha à son arrivée, pour bénéficier d'ailleurs des «*bons soins*» de Chieko !

Cette fragilité physiologique, latente pendant l'enfance, s'exacerba à l'adolescence.

«*Pendant sa quatrième année à l'école secondaire*», Kochan fut «*atteint d'anémie*». Il raconte : «*Je devins plus pâle encore que de coutume, si bien que mes mains avaient pris la couleur de l'herbe sèche. Quand je montais un escalier raide, je devais m'accroupir et me reposer une fois arrivé en haut. J'avais l'impression qu'une trombe de brouillard blanc était descendue en tourbillonnant sur ma*

nuque, y creusant un trou et m'amenant presque à m'évanouir. Mes parents m'emmenèrent chez le médecin qui [cacha que la cause] était l'"onanisme". Je sentais mon coeur battre violemment de honte. Le docteur avait découvert mon secret.» (pages 90-91).

«Un ami», faisant «allusion à [sa] faible constitution [lui] avait dit : "Tu mourras sûrement avant l'âge de vingt ans"», et «cette prédiction exerçait sur lui un attrait étrangement délicieux et romanesque». Ce désir secret de mourir avant d'avoir eu le temps de devenir adulte est une autre manifestation de son refus de grandir.

Comme, à l'âge de vingt ans, il avait encore une santé «*trop fragile*», il se vit, dans l'usine d'aviation, «*confier certains travaux de bureau*». Mais un rhume qu'il y attrapa s'aggrava, et il eut «*une forte fièvre*». De ce fait, alors que, subissant un nouvel examen médical en vue de l'incorporation dans l'armée, il lui «*fallut rester debout à attendre, entièrement nu*», il ne «*cessa d'éternuer*». «*Le tout jeune médecin [...] prit pour un râle des poumons le sifflement de [ses] bronches*», et posa «*le diagnostic erroné d'un début de tuberculose*». Il fut donc «*renvoyé [...] comme impropre au service*». Plus tard, il sentit «*les symptômes d'une angine*», et dut se coucher. Il fut encore pris «*d'une forte fièvre*» au moment où eut lieu le bombardement d'Hiroshima.

Invité dans la famille de Sonoko, qui est une «*fille vigoureuse*» (page 189), dont les «*fortes cuisses montaient et descendaient rapidement, tandis qu'elle pédalait*», ce qui fait qu'«*elle semblait être l'incarnation de la vie*», il craignit qu'on le voie comme «*un pâle rat de bibliothèque*» (page 187).

Il fut encore pris «*d'une forte fièvre*» au cours de laquelle il ne cessa «*de murmurer en [lui]-même le nom de Sonoko*» au moment même où tomba la bombe nucléaire sur Hiroshima, ce qu'il apprit seulement quand il put «*quitter [son] lit*», ce qui est tout à fait significatif de sa faiblesse égocentrique.

- Sa personnalité :

L'image fort médiocre que Kochan se fait de son corps, accrue par une comparaison obsédante avec celui, plus séduisant, de certains de ses camarades, a pour conséquence ses grandes fragilité et vulnérabilité narcissiques.

Or lui qui a si instinctivement le goût du Beau, en subit l'influence inhibante car il a le sentiment de ne pas être beau, ressent une insatisfaction permanente envers son propre corps dont, dès avant son entrée au collège, il a une piètre image, à cause de sa fragile constitution et à ses incessants problèmes de santé.

Issu d'une famille aisée, il grandit au milieu de figures féminines, son autoritaire grand-mère et sa mère qui demeura longtemps passive ou silencieuse, n'apportant pas l'énergie roborative dont un enfant a besoin pour se développer pleinement. «*La sollicitude ridicule dont [il était] l'objet depuis [sa] petite enfance*», les soins vigilants mais étouffants et même mortifères dont elles l'entourèrent, loin de le fortifier, accrurent au contraire sa fragilité physique, son état maladif de naissance. Après que sa grand-mère l'ait élevé comme une petite fille, ses parents s'employèrent à restreindre encore sa vie sociale.

Alors que, pendant sa «*dernière année à l'école secondaire*», il aurait pu faire «*connaissance avec la vie de dortoir*», «*[ses] parents, toujours prudents, avaient allégué [sa] santé médiocre pour obtenir en [sa] faveur une exception à la règle exigeant que chaque élève vive en dortoir pendant un an ou deux durant son séjour à l'école secondaire. Une fois de plus la raison majeure n'était autre que de [l']empêcher d'apprendre "de vilaines choses".*» Et, à l'école, il ne prenait «*aucune part aux sports*», aux «*exercices de gymnastique*», «*aux exercices de natation*» (page 85). De ce fait, comme il ne savait pas nager, il lui fallut plus tard être exempté de piscine.

On comprend qu'il se soit complu dans la solitude, pour laquelle il avait un penchant naturel ; qu'il se soit construit en tant qu'individu dans la plus grande solitude. Il aima «*rester seul à lire un livre, à [s']amuser avec [ses] jeux de construction, à [se] repaître des fantaisies de [son] imagination ou à dessiner*». Il était sensible aux «*événements imaginaires du monde des contes de fées*» qui lui inspiraient des rêves. Il se créa cette forte imagination qui fit que, quand Omi disparut, il pensa que «*l'attraction vers le mal qu'un démon suscitait en lui donnait à sa vie un sens et constituait son destin*» ; qu'il avait été entraîné dans une «*société secrète organisée de façon compliquée et dont les machinations souterraines minutieusement conçues étaient sûrement en faveur d'un dieu interdit.*»

Considéré par ses camarades «*comme un poète*», non pas parce qu'il s'exprimait créativement dans l'écriture, cette activité étant secrète, mais parce qu'il ne s'intéressait pas aux femmes, il prit conscience de sa «*délicatesse*», basée sur une sensibilité esthétique très vive, qui le distinguait radicalement d'eux. Et il cultiva son goût du Beau. Cependant, cette sensibilité esthétique, si elle allait se révéler féconde et régénérante plus tard, ne l'aida pas pendant cette période charnière de l'adolescence, car ce raffinement, qui l'isolait, généra une autre fragilité causée par l'image qu'il avait de son corps.

Voilà qui entraîna la réduction d'instincts sociaux déjà peu développés, qui le conduisit à une incommunicabilité effrayante, qui fit de lui un être froid, peu enclin à partager les souffrances d'autrui. Il est tout à fait intéressant de noter que cette froideur produite par le refoulement de ses instincts est mise en relief par la mort, non d'un ami, d'un cousin ou d'une quelconque relation, mais d'une soeur, et qui survient à l'issue de ses années de collège.

Enfermé dans son égocentrisme plaignard, cet écorché vif était dominé par un «*sentiment de faiblesse et d'impuissance*», une «*incertitude*», une «*gêne*», ce à quoi il allait trouver une explication dans «*l'instabilité inhérente à toute l'humanité*» dont parla Stephan Zweig (page 104). Il était «*écrasé par un sentiment de malaise à la pensée de devenir adulte, et l'idée qu'il grandissait] continuait de s'accompagner d'une étrange et déchirante inquiétude*». À l'âge de quatorze ans encore, «*la pensée de pouvoir un jour parvenir à la taille d'un adulte [l']emplissait de crainte, [il redoutait] quelque terrible danger*». Il avouait : «*L'avenir était pour moi un lourd fardeau. Dès le début, la vie m'avait écrasé sous un pesant sentiment du devoir. Bien que je fusse de toute évidence incapable d'accomplir ce devoir, la vie me harcelait, me reprochait ce manquement. C'est pourquoi j'aspirais à l'immense soulagement que sans aucun doute m'apporterait la mort si seulement, comme un lutteur, je pouvais arracher de mes épaules le lourd poids de la vie. J'acceptais avec volupté la conception de la mort en honneur pendant la guerre.*» (page 125). Il cultivait l'obsession de mourir jeune et de choisir sa mort, ce qui pourrait être mis en parallèle avec la propre mort de Mishima par «*seppuku*».

Kochan fut toujours effrayé par «*toute réalité*». (page 153), restait «*si timide qu'il n'osait même pas regarder les gens droit dans les yeux*». Se jugeant «*nerveux et tatillon comme [son] père*», il était, du fait de sa grande sensibilité, facilement impressionnable. Aussi cet être d'émotions, dominé par elles, allait-il resté tout à fait passif, comme si tout ce qui se passait était plus fort que lui et hors de contrôle.

Lui, qui «*avait tendance à se laisser griser par un bonheur soudain [qui le] tentait avec une mélancolique insistance*», s'abandonnait pourtant constamment au pessimisme. À peine connut-il son «*premier amour*» qu'il en prévit la fin. Alors qu'il se réjouissait d'être auprès de Sonoko, il pensait que «*sûrement, dans quelques minutes, un soudain raid aérien ou quelque autre événement aussi funeste surviendrait et [les] tuerait sur place. [...] Sûrement [ils ne méritaient] même pas un peu de bonheur. Ou peut-être [avaient-ils] pris la mauvaise habitude de considérer le moindre bonheur comme une grande faveur qu'il [leur] faudrait payer.*» (page 142). Il se jugeait : «*Je ne voulais pas manquer une seule occasion de me tourmenter. C'est là un expédient banal, souvent adopté par des personnes qui, privées de tout autre moyen d'évasion, se réfugient dans le havre sûr qui consiste à se considérer comme un personnage de tragédie.*» (page 101).

Dans sa construction narcissique, il voulait devenir l'être qu'il désirait. Ainsi, devant le vidangeur, il fut «*suffoqué par le désir en pensant : "Je veux me changer en lui, je veux être lui"*». Plus tard, Tenkatsu, dont les tours de magie l'avaient émerveillé, l'incita à pousser encore plus loin le processus identificatoire puisqu'il voulut s'habiller comme elle. Le travestissement marqua alors l'aboutissement identificatoire du jeune garçon qui, vêtu d'un kimono somptueux surgit dans le salon de sa grand-mère en hurlant : «*Je suis Tenkatsu ! Moi, je suis Tenkatsu !*» (page 25).

Cependant, sa perception mitigée de son apparence, si elle lui inspirait du masochisme, n'était pas exempte d'orgueil. S'il dit avoir été «*un assez bon élève [...] doué d'une curiosité moyenne, d'un appétit de vivre moyen ; de caractère réservé, sans doute pour l'unique raison qu'il était trop adonné à l'introspection, prompt à rougir au moindre mot et manquant de la confiance que donne la certitude d'être assez beau pour plaire aux filles, cramponné, par nécessité, uniquement à ses livres*», il se

croyait *«plus mûr que les autres garçons de son âge»* parce qu'il était *«plus enclin à l'introspection et à l'analyse de soi»*. Ces caractères se seraient, ce qui est quelque peu invraisemblable, manifestés dès sa petite enfance ; ainsi, s'étant déguisé en Tenkatsu, il aurait, en voyant sa mère baisser les yeux, ressenti pour la première fois ce *«remords comme prélude au péché»* qui allait le poursuivre ensuite, et appris aussi son *«incapacité à accepter l'amour»*. (page 25). Mais, en fait, s'il fut animé d'une *«curiosité brûlante»*, il ne connaissait pas *«la psychologie de [ses] camarades»*, ne savait pas que *«chaque nuit tous les garçons sauf [lui] faisaient des rêves où les femmes - des femmes entr'aperçues la veille à un coin de rue - étaient dépouillées de leurs vêtements et appelées l'une après l'autre à défiler sous les yeux du dormeur.»* Mais, ailleurs, il constate qu'il *«tourne en rond dans d'interminables cercles d'introspection»* (page 149).

Surtout, lançant cette maxime : *«Seule la vanité incite les gens à prendre des risques»* (page 217), lui, qui était né dans une famille où, *«à mesure que se multipliaient les difficultés financières, une vanité morbide flamba de plus en plus haut comme une impulsion mauvaise»* (pages 11-12), reconnu éprouver, à l'égard de ses camarades, un *«sentiment de supériorité [qui] devint en partie de la vanité»*, avoua son *«désir vaniteux de faire figure d'adulte en assimilant [ses] émotions glacées et changeantes à celles d'un homme lassé et même rassasié par ses succès féminins»*, fustigea enfin sa *«banale vanité [qui était] de ne pas vouloir qu'on sût qu'[il était] vierge à vingt-deux ans»*, et qui l'amena aussi à vouloir nier et en même temps combattre son penchant véritable.

- Son orientation sexuelle :

Elle apparaît comme un phénomène inné, qui n'est pas dû à l'éducation, car il se manifeste dès l'âge de quatre ans, dans des pulsions provoquées par des images que l'enfant contemple, et qui établissent les prodromes des désirs homosexuels. On est frappé par l'engouement spontané et sans réserve de Kochan pour la beauté du corps masculin (avec Nukada, il était *«sur un pied d'intimité, bien qu'il n'y ait pas entre [eux] la moindre affinité»* [page 118] car il *«n'était pas beau du tout»* [page 119]), qui entraîne un investissement sexuel immédiat. La séduction de l'image est telle qu'il y succombe sans résistance. Et Mishima décrivit, avec un luxe de détails inouï pour son temps, la mécanique sexuelle mise en branle par sa sensibilité esthétique, son héros étant curieux de connaître *«les relations fonctionnelles entre les courbes du torse de l'éphèbe et le taux de son débit sanguin»*. Cet attrait pour la beauté masculine présente une variété et une évolution car Kochan fut attiré, d'une part, par des hommes virils ; d'autre part, par des *«éphèbes»*.

Les hommes virils sont :

- *«Un vidangeur [...] collecteur d'excréments», «un jeune homme»* qui avait *«les jambes serrées dans un pantalon de coton bleu foncé, du genre ajusté qu'on appelle "cuissard"»*, que Kochan observait *«avec une attention insolite de la part d'un enfant de quatre ans»*, qui lui apportait *«la révélation d'un certain pouvoir, le premier appel que [lui] lançait une certaine voix étrange et secrète»* ; en face de lui, il eut *«le pressentiment qu'il existe en ce monde une sorte de désir pareil à une douleur aiguë»*, car ce métier, qu'il aurait voulu prendre, lui donnait *«un certain sentiment de "renoncement à soi-même"»*. (pages 15-16).

- *«Les conducteurs de "hana-densha"»* et *«les poinçonneurs du métro»*, *«deux métiers»* qui lui *«donnaient une violente impression de "vies tragiques" qu'[il ignorait] et dont [il lui semblait] qu'[il était] exclu.»* Chez les poinçonneurs, l'impressionnaient *«les rangées de boutons dorés sur la tunique de leur uniforme bleu [qui] se confondaient dans [son] esprit avec l'odeur qui flottait dans les métros de l'époque»*. (page 17).

- *«Les soldats»* dont émanait une *«odeur de sueur»* qui provoquait en lui *«un violent désir sensuel pour des choses telles que leur destinée, la nature tragique de leur métier, les pays lointains qu'ils verraient, les conditions dans lesquelles ils mourraient.»* (pages 20-21). Plus tard, il dut reconnaître que, tandis qu'il courtisait Sonoko, il ne voyait dans la rue *«personne d'autre que les marins et les*

soldats», des «jeunes gens [...] bronzés par le soleil avec des lèvres ingénues et pas la moindre trace de l'intellectuel en eux», que, «mentalement, [il dépouillait] de leurs vêtements».

- Les pompiers qui, lors du défilé de la «Fête de l'Été», ne portaient que des «kimonos d'été [...] révélant presque entièrement leur corps».

- Les «jeunes gens vus un été au bord de la mer, les équipes de nageurs du lac Meiji, le jeune homme basané qu'avait épousé une de ses cousines», «les lutteurs de "sumo"» (pages 39-40).

- «L'un de [ses] camarades de classe, nageur habile, remarquablement bien bâti» qu'en rêve, il fit supplicier par des cuisiniers (page 93).

- Omi surtout, camarade de classe de trois ans son aîné, qui le fascine par sa musculature, sa maturité, sa masculinité, sa volonté de transgression.

Il avait «cette nonchalance hautaine si souvent manifestée par les possesseurs d'un beau physique». En effet, ce jeune garçon athlétique avait une «carrure» qui remplissait bien l'uniforme de l'école. Il donnait «une impression de poids, de solidité et d'une sorte de sexualité». Kochan indique : «Je n'étais sûrement pas le seul à regarder avec des yeux envieux et tendres les muscles de ses épaules et de sa poitrine, cette forme de muscles qu'on peut deviner même sous un uniforme de serge bleue.» Il montrait «une extravagante abondance de force vitale». Il avait des «traits rudes», des «gestes rudes», faisait «saillir fortement les muscles de ses bras», se signalait par «la force de ses hanches souples». Quand Kochan le vit s'exercer à la barre fixe, son «coeur lança une clameur dans [sa] poitrine» en découvrant «l'étonnante blancheur de sa peau», «les contours hardis de sa poitrine, avec les deux mamelons» (page 77). Il fut surtout ébloui par «l'abondante toison de poils» qu'il avait «sous les aisselles» : «C'était sans doute la première fois que nous voyions une telle opulence de poils ; cela semblait presque de la prodigalité, comme une exubérante croissance d'encombrantes herbes d'été. Et de même que ces herbes, non contentes d'avoir complètement envahi un jardin, vont même jusqu'à recouvrir un escalier de pierre, les poils débordaient des creux profonds des aisselles et s'allongeaient en touffes épaisses vers sa poitrine. Ces deux fourrés noirs et lustrés luisaient, baignés de soleil.» (page 78). Elle provoqua chez lui une érection. Et il savait qu'on disait que «son tu-sais-bien-quoi [son pénis] était énorme».

Or ce garçon «bien plus avancé», délinquant et rebelle, qui «ne faisait jamais ses devoirs» (page 61). qui avait été chassé du dortoir «en raison de son comportement scandaleux», dont on disait qu'«il avait déjà eu des tas de filles», qu'«il arrivait chaque matin de chez une femme», était marqué «du signe indiscutable de ce qu'on appelle la "culpabilité"», «osait braver les tabous, faisait preuve d'une étrange habileté pour décorer sa perversité du beau nom de révolte». «Dans ses yeux brillait la résolution hardie de celui qui défie les dieux.» (page 77). Donnant l'impression d'avoir «une âme indomptable», il avait «une attitude innée et hautaine de mépris gratuit». «Une sorte de secret sentiment de supériorité flottait toujours sur son visage».

Quand Omi fut expulsé de l'école, Kochan pensa que «l'attraction vers le mal qu'un démon suscitait en lui donnait à sa vie un sens et constituait son destin» ; qu'il avait été entraîné dans une «société secrète organisée de façon compliquée et dont les machinations souterraines minutieusement conçues étaient sûrement en faveur d'un dieu interdit.» Et, «convaincu de son étroite affinité avec saint Sébastien», il l'imaginait «dépouillé de ses vêtements», «attaché à un arbre», «la première flèche pénétrant dans sa poitrine, la seconde dans son aisselle».

Sa perfection physique mettant en relief son propre aspect pitoyable, Kochan resta d'abord à distance, mais «les yeux collés sur» lui. Il n'osa pas s'assurer de la grosseur de «son tu-sais-bien-quoi» en profitant d'un jeu appelé «le dégoûtant» où on pouvait toucher le pénis d'un participant. Il créa de lui «une image illusoire, parfaite», mais ne se soucia pas de savoir s'il avait «une vie intérieure». À cause de lui, il se mit «à aimer la force, une impression de sang surabondant, l'ignorance, les propos inconsiderés, et cette sauvage mélancolie propre à la chair où l'intellect n'a aucune part». Il en vint à détester «les gens qui portent des lunettes» pour préférer «jeunes bandits, marins, soldats, pêcheurs».

Comme, un jour, il put s'approcher de lui, même s'il craignit de lui déplaire, il fut «*poussé par une passion indescriptible*». L'autre l'«*accueillit avec son sourire inimitable, à la fois amical et rude*» alors qu'il l'«*avait toujours traité comme un morveux, indigne même de mépris*». Mais, soudain, Kochan se sentit «*paralysé par la timidité*», tout en étant envahi par «*un brutal sentiment charnel*». «*Dès ce moment*», il fut «*amoureux d'Omi. [...] C'était le premier amour de [sa] vie [et] un amour étroitement lié aux désirs de la chair.*» Il pensait que l'été lui «*fournirait une occasion de voir son corps nu*». et, surtout, «*sa fameuse "grosse affaire"*». Il manqua un examen médical de toute la classe où il aurait pu satisfaire «*son désir perpétuel, farouche, de voir le corps nu d'Omi*». Pourtant, il affirme plus loin que, «*dans ce premier amour*», ses «*désirs animaux*» étaient «*vraiment innocents*».

Lors d'un jeu d'Omi avec ses camarades, il admira sa force et son habileté. Mais ses «*mouvements périlleux*» lui firent éprouver «*un malaise atroce, inexplicable*», «*une complète désintégration de [son] équilibre intérieur*» qui le conduisit même à «*la tentation du suicide*». Et, comme Omi appelait d'autres attaquants qu'il traitait de «*lâches*», Kochan, cédant à son «*désir*», et ayant l'impression d'accomplir «*un acte voulu par le destin*», se lança. Il reçut un coup, éprouvant la «*sensation violente*» «*de ses doigts étroitement serrés dans les gants blancs*». «*Ces doigts [lui] semblaient être les pointes aiguës d'un arme dangereuse prête à [le] transpercer*», se rappelle-t-il. Et il eut l'impression qu'Omi «*avait deviné*» qu'il était «*amoureux de lui*». Comme il était tombé, il le releva et «*s'éloigna avec*» lui qui leva «*les yeux vers lui, comme pour lui reprocher cet étalage d'intimité.*» Il éprouva «*un bonheur suprême à marcher appuyé sur son bras*». Cette «*adoration aveugle pour Omi était dépourvue de tout élément de critique consciente*». En classe, il ne pouvait «*détacher ses yeux de son profil*», le regardant avec un «*regard primitif*».

Cependant, il s'efforça de «*protéger la pureté de [ses] quatorze ans contre le processus d'érosion*» (page 73), pressentit «*la fin de [son] premier amour*», ne put l'empêcher de subir «*une dégradation pire que celle de n'importe quel amour normal*». Voyant Omi s'exercer à la barre fixe, il «*ressentit une émotion qui était tout le contraire de la joie*» : «*la jalousie*» qui lui fit se dire que «*désormais, il n'était plus amoureux d'Omi.*» (page 79). Mais il dut bien admettre que sa jalousie «*était plus que jamais de l'amour*», un amour sans réponse car sa relation avec Omi fut à sens unique.

- Un jeune professeur de géométrie, dont il «*avait entendu dire qu'il était autrefois moniteur de natation*», qui, à ses yeux, «*prit petit à petit l'aspect d'une statue d'Hercule nu*», qui l'amena à se livrer à ses «*mauvaises habitudes [...] au beau milieu de la classe*» (page 97).
- «*Un garçon*» dont il était «*amoureux*», qui lui envoya «*un coup de poing à la poitrine*» qui, «*bien qu'asséné de toutes ses forces, était cependant chargé d'amitié*» (page 98).
- Un «*jeune conducteur*» d'autobus, «*un garçon fruste aux cheveux luisants de pommade épaisse*», pour lequel il éprouva un «*désir sexuel*» où «*il y avait quelque chose d'inévitable, d'étouffant, de pénible, d'oppressant*».
- «*Les marins et les soldats*», les «*jeunes gens [...] bronzés par le soleil avec des lèvres ingénues et pas la moindre trace de l'intellectuel en eux*» qu'il remarquait dans la rue.
- Enfin, dans le «*dancing*», qui était là avec d'autres jeunes gens, «*un garçon [...] aux traits rudes [...] qui avait ôté sa chemise et restait là debout, à demi nu, occupé à enrouler une large ceinture autour de sa taille*» ; dont la «*poitrine nue, où était tatoué un pavot, révélait des muscles saillants*», «*ses épaules luisant comme s'il les avait enduites d'huile*», tandis que «*des touffes noires sortaient du creux de ses aisselles*» ; qui présentait encore «*une profonde entaille descendant vers l'abdomen*» ; garçon devant lequel Kochan fut saisi d'un «*désir sexuel*», son «*regard ardent restant fixé sur ce corps rude et sauvage, mais d'une beauté incomparable*», tandis qu'il l'imaginait «*se trouvant mêlé à un combat avec une bande rivale*», «*son corps ensanglanté [étant] déposé sur un brancard improvisé*». Il en fut fasciné au point d'oublier Sonoko. Et, quand ils durent se quitter et quitter le «*dancing*», il regarda encore vers l'endroit où, cependant, ne se trouvaient plus les jeunes gens.

Le «*"Saint Sébastien" de Guido Reni*», où le corps du jeune martyr, qui incline la tête dans une posture d'extase, est planté de deux flèches indolentes, pourrait être considéré comme une figure intermédiaire entre les hommes virils et les éphèbes. C'est «*un jeune homme d'une beauté remarquable*» mais qui «*était attaché nu au tronc*» d'un arbre ; «*des flèches ont mordu dans la jeune*

chair ferme et parfumée, et vont consumer son corps au plus profond, par les flammes de la souffrance et de l'extase suprêmes....» (page 43). Mais, en même temps, «*le corps du jeune homme*» faisait éclater «*le printemps de la jeunesse*», n'était «*rien que lumière, beauté et plaisir*» (page 43). Pour Kochan, «*cette image de la mort d'un saint chrétien dégageait une forte odeur de paganisme.*» «*Tout [son] être se mit à trembler d'une joie païenne*», et la contemplation provoqua sa «*première éjaculation*» : «*Je sentis un je ne sais quoi secret et radieux bondir à l'attaque, venu d'au-dedans de moi. Soudain la chose jaillit, apportant un enivrement aveuglant.*» (page 44). Et il allait demeurer «*obsédé par l'image de saint Sébastien*», par sa «*beauté luxuriante*», se plaisant à prendre la même «*pose*» que lui (page 88), ou, pensant à Omi, être «*convaincu de son étroite affinité avec saint Sébastien*», il l'imaginait «*dépouillé de ses vêtements*», «*attaché à un arbre*», «*la première flèche pénétrant dans sa poitrine, la seconde dans son aisselle*».

Les «*éphèbes*» sont de beaux jeunes hommes :

- Le «*chevalier monté sur un cheval blanc, l'épée levée*» du «*livre d'images*» dont sa garde-malade lui apprit, en le décevant, qu'il s'agissait d'une femme, Jeanne d'Arc. (pages 18-19).

- Les «*princes*» des contes de fées.

- «*Le beau jeune homme*» de «*"L'Elfe à la Rose"*» d'Andersen.

- «*Le cadavre du jeune pêcheur dans "Le Pêcheur et son âme"*» de Wilde.

- Les «*sculptures grecques*», «*la statue d'un éphèbe nu*».

- Kochan constate qu'à la fin de son adolescence, «*l'attrait qu'[il éprouvait] autrefois uniquement pour des garçons plus âgés que [lui] s'était peu à peu étendu jusqu'aux plus jeunes.*» Il juge que c'est une «*évolution naturelle, car maintenant ces derniers avaient le même âge qu'Omi au temps où [il était] amoureux de lui. [...] À son amour pour le sauvage s'ajoutait maintenant un amour pour le gracieux et le doux.*» Or «*un très beau garçon, âgé d'à peine dix-sept ans, venait d'entrer au collège. Il avait le teint clair, des lèvres douces et des sourcils à l'arc parfait.*» Ce Yakumo exerça sur lui «*un charme profond.*» (page 122). Comme au cours de «*la gymnastique rythmique du matin*» et des «*exercices militaires de l'après-midi*», les élèves devaient, en été, «*garder le torse nu*», et que Kochan dut exercer à son tour le commandement sur les élèves de la classe inférieure, il put voir «*le corps à demi nu de Yakumo*» (page 123). Plus tard, comme il lui fut ordonné de prendre un «*bain de soleil*», il fut ainsi près du jeune garçon, de son «*corps lisse et blanc*», de sa «*taille mince*» et de son «*ventre qui respirait doucement*». Mais, «*cette fois encore*», il ne dit «*pas un mot*» (page 124).

Réfléchissant sur cet attrait, il pensait : «*Il n'y avait là aucune raison d'être honteux. Ce désir pour l'éphèbe, fruit de mon imagination, [...] pas une seule fois il n'aboutit à la pédérastie. [...] Il était difficile que l'inversion devînt une réalité dans mon cas, pour la simple raison qu'en moi l'impulsion n'allait pas au-delà de la sexualité, qu'elle n'était pas autre chose qu'une sombre impulsion qui criait en vain, luttant désespérément, aveuglément. Même l'excitation suscitée en moi par un séduisant éphèbe s'arrêtait court devant le simple désir sexuel.*» (pages 233-234).

Qu'il s'agisse d'hommes virils ou d'éphèbes, on assiste à la fétichisation de parties des corps désirés. Envoûté sensuellement par les corps de garçons ou d'hommes qu'il trouvait beaux, Kochan ne les envisageait pas dans leur globalité, mais les morcelait pathologiquement, était obsédé par certaines de leurs parties.

Il exerça d'abord cette coupe sensuelle sur le vidangeur. On lit : «*Je me souviens nettement que mon désir était concentré sur [...] son "cuissard" bleu foncé [...] Le pantalon collant dessinait avec précision la partie inférieure de son corps, qui se mouvait avec souplesse et semblait se diriger tout droit vers moi. Une adoration inexprimable pour ce pantalon était née en moi. Je ne comprenais pas pourquoi.*» (page 16). Puis il apprécia que les princes des contes de fées aient des «*culottes collantes qui révélaient les formes*», que les pompiers de la «*Fête de l'Été*» ne portent que des «*kimonos d'été [...] révélant presque entièrement leur corps*».

D'autre part, il ressentait de fortes émotions à la vue des poils des aisselles de garçons et d'hommes. Comme on l'a vu, cela se manifesta en particulier dans le cas d'Omi devant lequel il focalisa son regard sur cette partie bien précise de son corps. Et c'est bien d'elle qu'il dit avoir fait «*un fétiche*» (page 83).

Pour le jeune «dur» dans la scène finale du «*dancing*», qui a un «*corps rude et sauvage mais d'une beauté incomparable*», le morcellement corporel isole son «*torse lisse*», ses «*muscles saillants*», «*ses tendons épais*», «*ses épaules nues*», «*son cou épais et musclé*», «*les touffes noires sortant du creux de ses aisselles*», «*le pavot tatoué*» (pages 244-245).

Kochan exerça aussi cette fétichisation sur lui-même. Alors que, longtemps, il se lamenta en constatant que «*rien n'était encore visible sous [ses] aisselles*», un jour, sur une plage, «*ses yeux se portèrent sur [elles]. Un mystérieux désir sexuel bouillonna en [lui]*» qu'il satisfait alors.

Les femmes aussi, quand elles ne sont pas aimées mais superficiellement désirées, subissent un identique fractionnement corporel. Il dit «*trouver séduisant chez les conductrices d'autobus [...] leur uniforme ! Parce qu'il leur moule étroitement le corps.*» (page 103). Comme il cultivait «*l'obsession*» de leur donner un baiser, cette obsession d'abord «*se fixa sur une seule paire de lèvres*», celles de la soeur aînée de son ami, Nukada, dont il s'éprit très furtivement, qui exercèrent une force d'attraction fétichiste sur lui : «*Je dessinais d'innombrables images de ses lèvres.*» (page 119), note-t-il, conscient de cette division physique qu'il inflige à l'autre.

Dans le cas de Sonoko, on pourrait considérer qu'il céda à la même tendance puisque, lorsqu'il la rencontra, s'il garda «*les yeux baissés*», il fut «*complètement transporté par la beauté de ses jambes*» (sans toutefois qu'elles éveillent «*une excitation sexuelle*»). Mais, comme elle est aimée sans jamais être désirée, elle n'est pas profanée visuellement. Respectée (et le respect est, chez Mishima, la preuve d'une absence de désir), elle bénéficie d'une description qui la restitue dans son intégralité physique : «*Sonoko était grande et forte, elle m'arrivait à hauteur du front. Elle avait un corps d'une grâce remarquable, bien proportionné et des jambes superbes. Son visage rond, enfantin, qu'elle ne chargeait d'aucun maquillage, semblait le reflet d'une âme immaculée et sans détour. Ses lèvres étaient légèrement gercées et n'en paraissaient que plus rouges.*» (page 142).

On constate donc que la sensibilité esthétique-sexuelle de Kochan provoque en lui un comportement antinomique. Si l'autre fait naître l'amour, il échappe au risque de désintégration corporelle que Kochan fait courir à toute personne qui le menace de sa séduction. Par contre, si l'autre provoque le désir, il est déchu de son statut d'être humain, impitoyablement fragmenté en éléments fétiches dont on se demande quelles fêlures narcissiques secrètes ils recouvrent chez lui.

Qu'il s'agisse d'hommes virils ou d'éphèbes, on assiste, de la part de Kochan, à un refus de la cérébralité car elle fait obstacle à son imaginaire érotique, Mishima ayant fait de cet aspect un élément fondamental de séduction. Plus exactement, dans les nombreux couples que son double forma fantasmatiquement avec les hommes qui le séduisaient furtivement ou plus durablement, c'était toujours lui le cérébral, l'autre n'étant essentiellement qu'un corps. Ainsi, se parlant à lui-même à la fin de sa confession, il avoue : «*Pendant le jour, tu marches dans la rue sans voir personne d'autre que les marins et les soldats. Ce sont ces jeunes gens-là qui te plaisent - exactement de l'âge que tu aimes, bien bronzés par le soleil avec des lèvres ingénues et pas la moindre trace de l'intellectuel en eux.*» (page 170).

Le désir éprouvé pour des hommes et la jalousie devant leurs beaux corps musclés amena souvent Kochan à les transformer en victimes, dans des imaginations sadiques, morbides et cruelles, l'écoulement de leur sang provoquant l'excitation sexuelle, l'orgasme naissant de la destruction physique de l'autre, et parfois de sa dévoration même.

Dès l'enfance, il montra un penchant «*vers la Mort, la Nuit et le Sang*». Lui, qui souffrait d'anémie, d'un «*manque de sang*», voyait un «*bizarre rapport*» entre celui-ci et son «*appétit de sang*» : «*Mon insuffisance naturelle de sang avait d'abord implanté en moi l'impulsion de rêver d'effusions de sang.*» Dans les rêveries suscitées par les contes de fées, il fallait que les princes, qui symbolisaient la perfection esthétique connaissent une «*mort cruelle*» : «*Je n'aimais que les princes. Surtout les princes assassinés ou voués à la mort. J'étais absolument amoureux de tous les jeunes hommes qui venaient à être tués*» (page 27), note-t-il dans l'évocation de sa petite enfance où se manifestait déjà son désir de destruction de l'être désiré. Il résume un conte racontant l'aventure terrible d'un prince

qui, «afin de sauver sa soeur et aussi pour épouser une belle princesse [...] subissait l'épreuve de la mort [...] par sept fois», et indique qu'il cachait dans le texte la phrase : «Il n'y avait pas sur son corps la moindre égratignure».

«La description du Colisée dans "Quo vadis?" l'incita «à imaginer une sorte de théâtre du meurtre», «un instrument d'exécution» par lequel «d'innombrables victimes, les mains liées derrière le dos, étaient conduites au Colisée».

Il indiquait : «L'arme de mon imagination massacra nombre de soldats grecs, nombre d'esclaves blancs en Arabie, de princes de tribus sauvages, de garçons d'ascenseurs dans les hôtels, de serveurs de restaurants, de jeunes apaches, d'officiers de l'armée, de garçons de piste dans les cirques... J'étais l'un de ces sauvages ravisseurs qui, ne sachant comment exprimer leur amour, tuent par erreur la personne qu'ils aiment. je baisais les lèvres de ceux qui gisaient à terre, encore agités de mouvements spasmodiques.» (pages 92-93).

Il décrivait avec complaisance un étonnant rituel sadique qu'il avait mis en place : «Autant que possible, je choisissais des armes primitives et sauvages - flèches, poignards, lances. Et, pour prolonger la torture, c'était au ventre qu'il fallait viser. La victime offerte en sacrifice devait lancer de longs cris, lugubres et pathétiques, afin que ceux qui les entendaient vissent à sentir l'inexprimable solitude de l'existence. Alors ma joie de vivre [...] poussait finalement une clameur de joie triomphante, répondant cri pour cri à la victime.» (page 92).

Il imagina un «repas de funérailles» se déroulant «dans une cave», où il fit supplicier par les cuisiniers «l'un de [ses] camarades de classe, nageur habile, remarquablement bien bâti», vêtu d'«un pantalon de marin et d'une chemise polo bleu sombre qui lui laissait la poitrine nue», avant qu'on ne le mette «tout nu» ; comme «il gisait», il posa «sur ses lèvres un baiser prolongé» ; puis le corps fut placé sur un plat avec «un couteau à découper et une fourchette de dimensions insolites», que lui-même «planta tout droit en plein coeur», ce qui fit qu'«un jet de sang [le] frappa au visage» ; puis il se mit «à découper la chair de la poitrine, doucement, d'abord par tranches minces», pour manger littéralement cet autre désiré (pages 93-96).

On apprend encore que, plus tard, le soir, chez lui, Kochan choisissait, dans sa collection d'«éphèbes», la «victime» du «sacrifice rituel» par lequel il allait «célébrer [une] cérémonie païenne», une scène avec corde, couteau, résistance et cris, sang qui coulait ; où son «esprit frémissait sous la ruée d'une excitation primitive, mystérieuse» ; où «la joie profonde d'un sauvage renaissait dans [sa] poitrine» ; où il débordait «de cette manifestation de vie adorée par les tribus sauvages» ; où il «flottait dans le souvenir d'un immense, antique fleuve» (page 171) ; où il «retrouvait le souvenir de la plus profonde émotion issue de la force vitale de [ses] sauvages ancêtres». Pour ces supplices, il choisissait un «jeune torse lisse, souple et ferme sur lequel le sang traçait les courbes les plus subtiles en coulant de la blessure».

Enfin, le jeune «dur» à «demi-nu» de la scène finale est imaginé «se trouvant mêlé à un combat avec une bande rivale», «un poignard effilé [...] perçant son torse», «son corps ensanglanté [étant] déposé sur un brancard improvisé» (pages 244-245).

Et il se voyait «lui-même tué sur le champ de bataille ou assassiné», craignait qu'une servante qu'il avait rudoyée ne l'empoisonne. (page 30).

Cependant, il ne se contentait pas de ces fantasmes : ils le conduisaient vers la recherche d'une satisfaction sexuelle puisque, à partir de l'âge de douze ans, il put voir que «le jouet» qu'était son pénis «levait la tête vers la mort, les mares de sang [...] les scènes de duel [...] les images de jeunes samourais s'ouvrant le ventre ou de soldats frappés par des balles» (page 40).

On peut considérer que c'est encore son sadisme qui excite Kochan devant le spectacle des victimes d'un bombardement de Tokyo. Il se trouve en effet «enhardi et fortifié par le spectacle» de leur «détresse». Et, comme s'il enviait l'état extrême qu'ils ont connu, il s'exalte dans l'apologie d'un état primitif : «Ces malheureux avaient assisté à la destruction totale, par le feu, de tout ce qui prouvait qu'ils existaient en tant qu'êtres humains. Sous leurs yeux, ils avaient vu les relations humaines, les amours et les haines, la raison, les convenances, tout enfin, devenir la proie des flammes. Et, à ce moment-là, ce n'avait pas été contre les flammes qu'ils avaient dû lutter, mais contre les relations

humaines, contre les amours et les haines, contre la raison, contre les convenances. À ce moment-là, comme l'équipage d'un navire naufragé, ils s'étaient trouvés dans une situation où il était permis de tuer quelqu'un pour qu'un autre vive. Un homme qui mourait en essayant de sauver sa bien-aimée était tué non par les flammes, mais par sa bien-aimée ; ce n'était nul autre que l'enfant qui assassinait sa propre mère quand elle s'efforçait de le sauver. La situation qu'ils avaient affrontée et contre laquelle ils avaient lutté - une vie contre une vie - était sans doute la plus universelle et la plus élémentaire que rencontre jamais l'humanité.» (pages 156-157).

Au désir était mêlée de la douleur :

Pour Kochan, «*la prémonition d'un malheur se mêlait en général à toute joie.*» (page 72).

Dès sa rencontre avec le vidangeur, il eut «*le pressentiment qu'il existe en ce monde une sorte de désir pareil à une douleur aiguë*», et son métier, qu'il aurait voulu prendre, lui donnait «*un certain sentiment de "renoncement à soi-même"*». (page 16).

«*Les conducteurs de "hana-densha"*» et «*les poinçonneurs du métro*» avaient «*deux métiers*» qui lui «*donnaient une violente impression de "vies tragiques"*». (page 17).

Devant «*les soldats*», il sentit «*la nature tragique de leur métier [...], les conditions dans lesquelles ils mourraient.*» (page 21).

À l'occasion de son premier travestissement, en voyant sa mère baisser les yeux, il ressentit pour la première fois ce «*remords comme prélude au péché*» qui, dit-il, allait le poursuivre ensuite.

Quand Omi fit ses «*mouvements périlleux*», il éprouva «*un malaise atroce, inexplicable*», «*une complète désintégration de [son] équilibre intérieur*» qui le conduisit même à «*la tentation du suicide*».

Bien vite, il pressentit «*la fin de [son] premier amour*». Voyant Omi s'exercer à la barre fixe, il «*ressentit une émotion qui était tout le contraire de la joie*» : «*la jalousie*» qui lui fit se dire que «*désormais, il n'était plus amoureux d'Omi.*» (page 79). Constatant que son amour avait subi «*une dégradation pire que celle de n'importe quel amour normal*» il éprouva un «*malaise*» qui «*formait l'essentiel de [son] plaisir*». Allait subsister en lui «*une sorte de conviction masochiste [...]* qui l'amenait à se dire : «*Jamais en ce monde tu ne pourras ressembler à Omi.*»

Le «*garçon*» dont il fut ensuite «*amoureux*» lui envoya «*un coup de poing à la poitrine*» qui, «*bien qu'asséné de toutes ses forces, était cependant chargé d'amitié*».

Dans son «*désir sexuel*» pour le «*jeune conducteur*» d'autobus, «*il y avait quelque chose d'inévitable, d'étouffant, de pénible, d'oppressant*».

S'il apprécia la «*petite corvée*» qu'avait été porter le sac de Sonoko, c'est qu'il lui «*fallait toujours sentir le poids de quelque corvée pour que [sa] conscience ne levât pas trop haut la tête.*»

Le désir ne fut longtemps satisfait que par la masturbation :

À l'âge de douze ans, avec les premiers émois de la puberté, Kochan découvrit «*le jouet*» qu'était son pénis, qui «*prenait l'initiative de vouloir jouer avec [lui]*», qui était «*insubordonné*», qui avait des «*désirs*», «*possédait déjà des goûts bien définis et évidents [...]* son propre mécanisme», s'animant «*à des choses telles que les corps nus de quelques jeunes gens vus un été au bord de la mer, les équipes de nageurs du lac Meiji, le jeune homme basané qu'avait épousé une de [ses] cousines, et aussi les vaillants héros de plus d'un roman d'aventures.*» Il «*levait également la tête vers la mort, les mares de sang [...]* les scènes de duel [...]

«*les images de jeunes samourais s'ouvrant le ventre ou de soldats frappés par des balles [...]* les photographies de lutteurs de "sumo"», «*la statue d'un éphèbe nu*». Il se mit «*à rechercher le plaisir physique sciemment*», y recourut de façon régulière, prit «*de mauvaises habitudes*», euphémisme désignant la masturbation.

Il considérait que sur ce «*point [il était] tout à fait pareil à*» ses camarades qui en étaient devenus des «*adeptes enthousiastes*». Cependant, «*la différence principale résidait dans le fait que les autres garçons semblaient trouver un sujet d'excitation extraordinaire dans le simple mot "femme". Ils rougissaient toujours dès que ce mot leur passait par l'esprit*». Et, «*quand ils voyaient l'image d'une femme nue, ils avaient aussitôt une érection*». Pour lui, au contraire, «*le mot "femme" n'évoquait pas plus une impression sensuelle que "crayon", "automobile" ou "balai"*».

S'abandonnant de plus en plus à ses «*mauvaises habitudes*», une fois, il «*s'y laissa aller [...]* en plein air» alors qu'il avait été excité par ses propres aisselles.

Un médecin trouva que l'«*anémie*» dont il fut atteint «*pendant sa quatrième année à l'école secondaire*» était due à l'«*onanisme*», mais le cacha à ses parents ; il en guérit l'enfant, mais ses «*mauvaises habitudes ne firent qu'empirer.*» Ainsi, séduit par un jeune professeur de géométrie, il s'y livra «*au beau milieu de la classe.*»

À l'âge de vingt-quatre ans, étant tombé «*dans un profond abattement*», ayant besoin de satisfaire sa «*perversion naturelle*», de contenter ses «*désirs anormaux*», mais ne trouvant aucune occasion de le faire, «*pas même sous leur forme la plus modérée*», comme «*le plein été*» excitait son désir sexuel, il devait «*avoir recours à ses mauvaises habitudes, jusqu'à cinq fois en une seule journée.*»

Ce fut ainsi que, longtemps, Kochan ne satisfait pas pleinement ses instincts homosexuels, demeura vierge, dans une impure virginité qu'il osait appeler «*chasteté*».

Kochan voulut rejoindre la «normalité» à travers différentes tentatives avec des femmes :

Lui qui, longtemps, ne fut pas «*troublé par le sentiment d'être différent des autres*», fut tout de même perturbé par la découverte de son homosexualité et gagné par un sentiment de culpabilité. S'il se demanda : «*Pourquoi est-ce mal pour moi de demeurer exactement tel que je suis maintenant?*», s'imposa toutefois à lui, comme seule échappatoire, le refoulement de son véritable moi. Par ailleurs très intelligent et lucide, il mit en place différents mécanismes qui devaient lui permettre de nier sa différence, de cacher son penchant aux autres comme à lui-même, de devenir «*un homme complet*», en commençant «*à mener la "vie quotidienne" d'un membre de la société humaine.*»

D'ailleurs, n'avait-il pas, depuis son enfance, consacré [ses] «*rêveries les plus délicieuses à des pensées d'amour entre garçons et filles et au mariage*»? n'avait-il pas, à la mort de sa soeur, découvert qu'il était «*capable de verser des larmes*»? n'avait-il pas «*la nostalgie des femmes*»? ne s'attendait-il pas à éprouver, «*le moment venu*», une excitation sexuelle devant l'une d'elles?

Mais il était inquiet par un «*léger doute*», d'une part parce que, «*en observant les hommes qui [l']entouraient, [il en vint] à comprendre qu'[il ne possédait] pas un seul trait susceptible d'attirer une femme*», et, d'autre part, parce qu'il constatait qu'«*au moment de [se] livrer à [ses] mauvaises habitudes, [il ne s'était] jamais représenté [...] une partie du corps féminin.*» Il se demandait si c'était «*par paresse*» qu'il ne faisait pas les rêves érotiques de ses camarades. Persuadé que l'esprit peut contraindre le corps, il voulut se forcer, tandis qu'il se livrait à ses «*mauvaises habitudes*», à imaginer «*des femmes dans les poses les plus obscènes.*»

Ayant décidé de rassembler «*tous [ses] souvenirs relatifs aux femmes*», il se rappela qu'à l'âge de «*treize ou quatorze ans*», il était resté seul avec sa cousine Sumiko, pour laquelle il avait «*du goût*», parce qu'il avait remarqué la beauté de ses dents ; comme elle était fatiguée, elle avait posé sa tête sur sa cuisse ; il avait été troublé, sans plus, mais n'avait jamais oublié «*la sensation de ce poids voluptueux pressé un moment sur [sa] cuisse*» ; cependant, cette sensation «*n'avait rien de sexuel*».

Dans l'autobus, il rencontrait «*souvent une jeune femme anémique*», qui lui manquait quand elle n'était pas là. Il se demandait «*si cela pouvait être ce qu'on appelle l'amour.*»

Même si la soeur aînée de son ami, Nukada, une «*belle jeune fille de vingt-trois ans*» le traitait «*en enfant*», il se convainquit qu'il était «*amoureux*» d'elle, tout en constatant : «*Ces efforts artificiels ne servaient qu'à m'emplir l'esprit d'une lassitude étrange, d'un engourdissement. [...] Il semblait y avoir quelque terrible poison dans cet épuisement mental.*»

Il eut aussi une «*aventure*» avec Chieko, qui, alors qu'il avait senti «*les symptômes d'une angine*», et s'était couché, de «*ses lèvres trop rouges*», lui donna un baiser. Ainsi s'établit «*une inexplicable et singulière affinité entre la passion qui flambait en elle et la fièvre causée par [sa] maladie*». Il en redemanda car, pour lui, «*l'important, c'était qu'[il était] devenu "un homme qui connaît les baisers"*».

C'est surtout Sonoko qui allait être «*comme l'incarnation de [son] amour même de la normalité*» (page 234), les liens empreints de remords et d'artificialité qu'il noua avec elle lui procurant une petite joie : celle de se comporter d'une manière sociale conventionnelle, car il entendit la courtoisie selon le code des usages qu'il s'efforça d'apprendre et d'appliquer.

Cette soeur de son ami, Kusano, jeune fille douce et romantique, «*qui semblait s'être endormie au fond de sa tranquillité d'esprit*» (page 198), était âgée de dix-sept ans quand il l'entendit «*jouer maladroitement du piano*», ce son «*prenant possession de [lui]*», au point qu'il y vit «*une question de*

"destinée"». Si, quand, ensuite, elle apporta le thé, il garda «*les yeux baissés*», mais était «*complètement transporté par la beauté de ses jambes*» sans toutefois qu'elles éveillent «*une excitation sexuelle*». Cependant, il avait décidé qu'il pouvait «*aimer une jeune fille sans éprouver le moindre désir*», ce qui était «*sans doute l'entreprise la plus téméraire qu'on eût vue depuis le début de l'histoire de l'humanité*», alors que, reconnaît-il, il était «*parvenu simplement, sans le savoir, à croire à la conception platonique de l'amour*».

Quand il la revit, il se dit que «*jamais [son] coeur n'avait été aussi touché par la vue de la beauté chez une femme*», d'autant plus qu'elle se mit à courir vers lui «*d'un mouvement gracieux*». Et, rapport de cause à effet qui paraît tout à fait improbable, il considérait qu'«*elle était douée de cette merveilleuse grandeur d'âme qui est la prérogative de la beauté*». (page 143).

Cependant, il pensait que ce «*bonheur*» n'était pas mérité, et «*sa beauté [le] décourageait*», l'«*obligeait à [se] rappeler [son] sentiment de faiblesse et d'impuissance*». Il se sentait «*indigne d'elle, et pourtant ce n'était pas un sentiment d'infériorité servile*.» Il était «*saisi d'un chagrin intolérable*» qui sapait «*les fondements de [son] existence*», et les faisait «*chanceler*».

Il reste que, «*faisant ainsi [ses] premiers pas dans l'art de la séduction*», il lui écrivit «*une lettre d'amour d'une ligne*», voulut «*jouer au chevalier servant plein d'insouciance, et porter le sac de Sonoko*» pour «*produire un effet devant tout le monde*», ne faisant donc que des simulacres de ces attentions qu'un galant porte à sa bien-aimée. Elle lui parut alors pouvoir être sa «*seule armure, la seule cotte de mailles de [sa] fragile conscience dans sa lutte contre*» les mains accusatrices de Kusano (page 153), et il pensa : «*À tort ou à raison, par des moyens bons ou mauvais, il faut absolument que tu l'aimes. Ce sentiment devenait, semblait-il, une obligation morale pour [lui], enfouie encore plus profondément dans [son] cœur que [son] sentiment de culpabilité*». «*Enhardi et fortifié par le spectacle*» de la «*détresse*» des victimes d'un bombardement, du fait de «*la chaleur d'une espèce de soudain caprice*», «*pour la première fois*», il passa son bras «*autour de la taille de Sonoko*». Mais ce geste, inspiré par un «*esprit fraternel protecteur*», lui montra encore une fois que «*ce qu'on appelle amour n'avait aucun sens pour [lui]*».

Quand, plus tard, Sonoko évoqua le bonheur que serait pour elle une bombe lancée par un avion, et qui les ferait mourir, Kochan, qui pensait qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle lui faisait «*une déclaration d'amour*», acquiesça : «*Oui, ce serait merveilleux*». Et, pour «*masquer [son] embarras*», et se dissocier des gens qui se disaient «*séparés à jamais par la mort*», il adopta «*un ton sarcastique*». Comme elle lui indiqua que sa famille allait quitter Tokyo, il fut «*incapable de lui répondre d'un air détaché*», car cela lui montrait que leur «*présente rencontre était dépourvue de sens, et que [son] sentiment actuel n'était qu'un bonheur fugitif*». Mais il se reprochait son manque d'initiative avec elle, appréhendait d'avoir à faire «*une réponse habile*» à sa lettre. Il se reprochait aussi son intérêt, à l'âge de vingt ans, pour un «*amour enfantin*». Il se demanda s'il éprouvait vraiment «*du désir sensuel pour les femmes*», car ses «*désirs sensuels contre nature*» se fondaient à sa «*dévotion aveugle*» pour Sonoko avec laquelle il «*montrait une hardiesse sans réserve*», tandis qu'elle lui écrivit : «*Vous me manquez beaucoup*», et qu'ils échangèrent des photos.

L'expérience des baisers qu'il avait faite avec Chieko l'amena à ne plus penser qu'à en donner à Sonoko. Se rendant à N., où sa famille s'était réfugiée, il était «*résolu à ne pas [s']en retourner sans l'avoir embrassée*». Ils «*échangèrent des clins d'yeux audacieux, se firent du pied sous la table*». Comme il ne lui restait «*plus que deux jours avant [son] retour à l'arsenal*», qu'il n'avait «*pas encore rempli l'obligation qu'[il s'était] imposée : donner un baiser à Sonoko*», que «*quelque chose*» en lui lui disait : «*Allons, pille !*», au cours d'une promenade qu'ils firent à bicyclette, se conduisant tout à fait comme Julien Sorel dans "*Le rouge et le noir*" (après qu'au chapitre 8, un soir, sous le tilleul, il ait effleuré la main de Mme de Rênal, au chapitre 9, le sentiment du devoir le força à recommencer), il s'imposa des délais pour oser poser sa «*main sur son épaule*», lui parler, la faire «*pivoter vers*» lui, et «*employer la même technique qu'avec Chieko*». Il se jura «*de jouer fidèlement son rôle*», constatant cependant que «*Tout cela n'avait rien à voir avec l'amour ou le désir*». Elle fut «*dans ses bras*». «*Respirant très vite, elle devint rouge [...] et ferma les yeux.*» Mais «*ses lèvres [...] n'éveillaient en [lui] aucun désir.*» Le baiser ne lui procura «*pas la moindre sensation de plaisir*». Si Sonoko «*avait plongé ses yeux dans les [siens], elle aurait sûrement conçu un soupçon quant à la nature indéfinissable de*

[son] *amour pour elle*». Mais elle «*gardait les yeux baissés*». Il «*ne cessa de [se] dire : Il faut que je m'enfuie*». Le lendemain, il ne lui donna que «*le baiser qu'on donne à sa petite soeur*».

Comme il envisagea «*obtenir une autre permission dans un mois environ*», elle lui demanda de lui promettre de lui «*apporter un cadeau*», et il fit semblant de ne pas comprendre à quoi elle faisait allusion, tout en sachant bien que «*c'était une demande en mariage*». «*Ce soir-là*», elle le «*supplia, en faisant la moue, de rester un jour de plus*». Mais il ne le pouvait pas, et il se sentit «*presque heureux en lui donnant cette réponse*». Il espéra «*réussir à [s'] abuser [lui]-même*». Au moment du départ, «*elle attendait quelque chose*», et, comme il la prit «*doucement dans [ses] bras*», elle lui demanda : «*Vous reviendrez sans faute, n'est-ce pas?*», mais il ne put que lui répondre : «*Heu, peut-être bien, si je suis encore en vie.*» Elle le rassura : «*Ne vous tourmentez pas [...] Vous ne serez pas tué. Vous ne serez même pas légèrement blessé. Tous les soirs je prie pour vous le Seigneur Jésus, et mes prières sont toujours exaucées.*» Dans le train, il se répéta son nom, éprouvant une grande douleur, se disant : «*Tout est fini !*», se rendant compte qu'il avait «*perdu le désir de vivre*».

Plus tard, il reçut «*une lettre passionnée*» et, comme elle s'y montrait «*sincèrement amoureuse*», il s'en sentit «*jaloux*», tout en «*se creusant la cervelle pour trouver un moyen d'échapper à cet amour qu'[il avait] lui-même inspiré*». Il continuait à lui «*écrire fréquemment [...] tout en prenant soin de ne rien dire qui fût susceptible de pousser les choses plus loin*». Mais il fut «*irrésistiblement attiré par la perspective d'une nouvelle rencontre*», où il s'aperçut qu'il avait «*complètement changé, alors que Sonoko demeurait exactement la même*».

Comme sa famille avait découvert l'«*idylle*», qu'il se rendait compte que les adultes «*étaient déjà fort occupés à évoquer les tableaux d'un avenir commun pour Sonoko et [lui]*», que Kusano lui envoya une lettre où il lui demandait quels étaient «*ses sentiments*», proposait de «*fixer la date des fiançailles*», attendait «*une réponse franche, donnée librement*», Kochan fut obligé d'envisager «*le mariage - et aussi les enfants*», fut contraint de «*prendre une décision définitive*». Mais il se demanda encore si son «*sentiment était de l'amour*» ou s'il n'était pas «*plutôt semblable à cette forme de curiosité étrange et passionnée qu'un homme montre à l'endroit d'une peur qui l'habite*».

Il arriva à cette conclusion : «*Je ne suis pas amoureux de Sonoko.*» «*La seule chose qu'[il lui restait] à faire, c'était de découvrir un moyen de [se] dépêtrer de ce mariage.*» S'adressant à sa mère, lui résumant le contenu de la lettre, il alléguait que «*celle qui deviendrait sa femme aurait sûrement la vie difficile*» ; qu'il ne voulait «*pas se créer des soucis en prenant si tôt la responsabilité d'une épouse*» ; qu'il n'avait «*pas pris la chose tellement au sérieux*» ; que «*c'était plutôt une manière de jeu*» ; que «*c'était elle qui l'avait pris au sérieux et [l'avait] mis dans le pétrin.*» S'étant assurée qu'«*il n'avait pas...*», elle lui conseilla d'«*envoyer une réponse nette*». Ce qu'il fit.

«*Sonoko fut fiancée officiellement et se maria*». Kochan tenta de se «*persuader qu'[il était] content*», et se vanta que «*la rupture venait de [lui] et non pas d'elle*». Il arbora «*le sourire entendu d'un homme qui connaît la vie*». Mais il ressentit un malaise à la lecture de cette réflexion d'un auteur français : «*On peut mesurer le pouvoir d'une femme d'après le degré de souffrance qu'elle est susceptible d'infliger à son amant.*»

Un ami, ayant deviné que Kochan était «*encore vierge à vingt-deux ans*», se proposa de le conduire dans un bordel. Notons que la perte de la virginité avec une prostituée est un thème récurrent dans l'œuvre de Mishima, qui accentue le caractère marginal des personnages : dans «*Le tumulte des flots*», Ryūji «*avait perdu sa virginité au cours de son premier voyage. À Hongkong un camarade plus ancien l'avait emmené chez une prostituée*» ; dans «*Le Pavillon d'Or*», le novice Mizoguchi «*parvient sans conteste à la satisfaction physique*» entre les cuisses de Mariko. Pour sa part, Kochan, qui est «*accablé*», «*mit [son] désir à l'épreuve en regardant avec insistance des représentations de femmes nues.*» «*Parfois, [il lui semblait] que ses efforts étaient couronnés de succès.*» Mais ce n'était qu'«*une duperie*». Cependant, sa «*banale vanité étant de ne pas vouloir qu'on sût qu'[il était] vierge à vingt-deux ans*», il accepta la proposition. Il décida d'«*y aller sans avoir bu quoi que ce soit*», prétendant avoir «*assez de cran pour cela*». Mais il n'éprouvait «*pas le moindre désir*». «*Seul [son] sentiment de gêne [l']aiguillonnait*». Devant deux femmes, il refusa de choisir «*la plus jolie*», mais «*le sentiment du devoir [l']amena à vouloir l'embrasser*». Elle se récria, «*secouée par le rire*», et sortit sa langue. Enfin, Kochan constate : «*Dix minutes plus tard, mon incapacité ne faisait plus aucun doute.*»

Il mesura encore son indifférence quand la jupe d'une «*jolie jeune femme*» se retroussa, découvrant ses cuisses, sur lesquelles il appuya son regard «*avec autant de calme que s'il examinait un fragment de matière inanimée*».

«[Son] âme appartenant encore à Sonoko» (page 234), il sentit «*un pur battement de coeur*» le jour où il crut l'apercevoir, avant de se rendre compte que ce n'était pas elle, ce qui l'obligea à se demander s'il n'était pas «*encore amoureux*» d'elle. Or, un autre jour, ce fut bien elle qu'il rencontra pour se rendre compte qu'elle «*n'était plus la jeune fille virginale*» qu'il avait connue, avoir l'impression qu'elle lui avait «*pardonné*». Comme elle lui demanda pourquoi ils ne s'étaient pas épousés, il prétendit que c'était parce qu'il n'avait «*pas encore vingt et un ans*», qu'il était «*encore étudiant*», que cela lui avait paru «*trop soudain*», et qu'elle s'était mariée «*de façon si précipitée*». Alors qu'il osa lui dire qu'il pensait qu'elle le «*haïssait avec violence*», elle l'assura du contraire, et il demanda qu'ils puissent se «*rencontrer encore une fois, rien qu'eux deux*». Seul, il s'interrogea sur sa demande : était-elle sincère? «*De toute évidence, il n'y entrait pas le moindre désir sexuel*». Alors pourquoi l'avoir faite? Pourtant, il la rencontra plusieurs fois, éprouvant chaque fois «*un tranquille bonheur*». Mais ils se rendirent compte du caractère puéril et stéréotypé de ces rencontres. Quant à lui, il se reprocha ce qui en apparence était une «*attitude vertueuse*» alors qu'il y trouvait un «*plaisir immoral*».

«*Un jour, à la fin de l'été, dans un restaurant*», ils eurent encore «*une conversation vide de sens, tournant indéfiniment autour des mêmes sujets et dépourvue de sincérité*». Elle lui demanda pourquoi ils continuaient à faire ainsi, lui rappela qu'elle avait «*quelque chose qui s'appelle un mari*», craignit que cette conduite produise «*quelque chose qui [leur] fasse du mal à tous les deux*.» Enfin, l'ayant conduite dans un «*dancing*», il fut à ce point fasciné par un jeune homme à demi-nu qu'il l'oublia, jusqu'à ce que, s'adressant à lui, elle le fit sortir de son rêve, l'obligea à se «*cramponner à [son] glacial sentiment du devoir*.» Si «*elle avait été dressée à ne pas voir les choses qu'il ne convenait pas de voir*», elle lui demanda cependant : «*Cela vous est déjà arrivé, n'est-ce pas? Bien sûr, vous avez déjà fait cela, n'est-ce pas?*», sous-entendant cet événement crucial, qui est pourtant escamoté par le romancier, une relation sexuelle avec un homme. Il avoua que c'était «*au printemps dernier*», mais refusa de dire qui était cet homme.

Cette contrefaçon comportementale et sociale fut la cause d'une fatigue permanente. L'énergie investie pour rester dans la tension de cet intérêt artificiel entraîna chez lui un notable affaiblissement psychique. Il nous fait savoir : «*Il m'arrivait de m'imaginer sérieusement que j'étais amoureux d'une jeune fille, puis la fatigue pernicieuse dont j'ai parlé commençait à m'engourdir l'esprit ; dès lors, je prenais un vif plaisir à me considérer comme un être gouverné par la raison et je satisfaisais mon désir vaniteux de faire figure d'adulte en assimilant mes émotions glacées et changeantes à celles d'un homme lassé et même rassasié par ses succès féminins.*»

La relation de Kochan avec Sonoko ne fut qu'une apparence de liaison amoureuse, qui révéla la lutte intérieure qui l'agita car chaque moment partagé avec elle fut une épreuve par laquelle il testait sa normalité, avec une volonté à laquelle se mêlait une formidable forme de cruauté. Les sentiments qu'il crut éprouver restèrent toujours, et de façon systématique, intellectualisés, alors que les pulsions qui le poussaient vers les hommes étaient innées, parfois sauvages et violentes, mais toujours sincères bien que camouflées et tenues secrètes.

Ce fut bien en portant le masque évoqué dans le titre du roman que, non sans s'illusionner, il voulut simuler l'hétérosexualité, faire croire à une personnalité factice d'homosexuel normalisé intégré à la société japonaise qu'en fait il rejetait intérieurement.

On peut donc dire qu'à travers ces tribulations, transparait nettement l'ambivalence constante de Kochan. S'autoanalysant avec précision et sans concession, se disant d'ailleurs victime d'une «*autohypnose irrationnelle*» qu'il savait «*nettement être fausse*», constatant qu'il «*tournait en rond dans d'interminables cercles d'introspection*» (page 149), il se montra dans ses contradictions.

Enfant «*si timide qu'il n'osait même pas regarder les gens droit dans les yeux*», puis adulte qui tint encore «*les yeux baissés*» quand Sonoko apporta le thé, il était aussi celui qui «*regardait fixement, d'un air menaçant*» une personne prise au hasard, considérant «*comme un triomphe*» quand elle «*détournait la tête*».

D'une part, faible, lâche, «*effrayé par toute réalité*», il se vautre, d'autre part, dans l'imagination de la violence la plus sanguinaire exercée sur des victimes tout en se voyant «*lui-même tué sur le champ de bataille ou assassiné*», pour constater aussitôt : «*Pourtant, j'avais de la mort une peur anormale.*» (page 30).

Par ailleurs, découvrant «*qu'il [était] plus enclin à l'introspection et à l'analyse de soi que les autres garçons de son âge, il commit aisément l'erreur de se croire plus mûr qu'eux*» (pages 103-104), éprouvant, à leur égard, un «*sentiment de supériorité [qui] devint en partie de la vanité*». Il ressent un instant «*l'ivresse de [se] croire juché sur un échelon au-dessus du reste de l'humanité.*» (page 105), et tombe, l'instant d'après, dans une «*excessive modestie*» pour affirmer : «*Je suis aussi un être humain comme eux, à tous points de vue*». S'il semble se rabaisser en se disant : «*Tu n'es qu'une créature inhumaine et en un certain sens étrangement pathétique*», il ne fait que perpétuer la conception romantique du grand réprouvé !

Mentionnant sa «*mauvaise habitude*» qui consistait «*à interpréter les choses que le Destin [l'] obligeait à faire comme des victoires de [sa] volonté et de [son] intelligence*», il admettait, en 1945, que «*cette mauvaise habitude était devenue une sorte d'arrogance délirante*» (pages 213-214).

Ayant créé le personnage de Ryotaro qui était soumis à «*une puissante machine de mensonge [qui] se met en marche avec force*», il se convainquit aussi que, «*pour commencer*» son voyage dans la vie, il lui fallait prendre «*la détermination d'être une "machine de mensonge"*» (page 107). Et, voulant «*prendre le départ*» pour cette nouvelle vie, pour «*la vie véritable*», il ne put que «*[s'] avancer en traînant lourdement [ses] pas.*»

S'il avait feint l'ignorance du sens du mot «*sodomite*» afin de tenter de deviner ce que ses interlocuteurs pensaient de lui, aussitôt, il eut «*honte d'être capable de manifester une sérénité aussi impudente*», et, ses visiteurs partis, pleura «*à gros sanglots jusqu'à ce qu'enfin [ses] habituelles visions ruisselantes de sang viennent le reconforter*».

Il constatait le surgissement, «*en toute occasion, [de] cette sorte de curieuse contradiction [...] entre [ses] conceptions intellectuelles et [ses] émotions.*» Il ajoutait : «*Mais, pour cette raison même, j'avais pris l'habitude d'adresser à ces côtés de ma nature dont j'étais dans une certaine mesure responsable des exhortations si justes et si raisonnables qu'elles en étaient comiques. Conformément à mon système d'autodiscipline, datant de mon enfance, je me disais sans cesse que mieux vaudrait mourir que devenir un être tiède, un être peu viril, un être qui ne connaît pas clairement ses goûts et ses haines, un être qui demande seulement à être aimé, sans savoir comment aimer. Cette exhortation avait, bien sûr, une application possible aux côtés de mon caractère dont j'étais responsable, mais en ce qui concernait les autres côtés, ceux dont je n'étais pas responsable, c'était, dès le départ, une exigence impossible.*» (page 196).

Sa conduite sexuelle n'était que tissée de faux-fuyants :

D'une part, il ne cessait de s'abandonner à ses «*mauvaises habitudes*», se montrait «*incapable de "contrôle de soi"*». D'autre part, éprouvant le besoin de se «*tourner désormais vers la "véritable vie"*», même si elle ne devait être qu'«*une simple mascarade*», il décida «*d'adopter une ligne de conduite spartiate en matière d'autodiscipline*».

Avouant être, à cause de ses «*désirs sexuels*», obsédé par le «*monde charnel*», il fut en effet, devant Omi, envahi par «*un brutal sentiment charnel*», ressentit «*un amour étroitement lié aux désirs de la chair.*» Pourtant, il affirma plus loin que, «*dans ce premier amour*», ses «*désirs animaux*» étaient «*vraiment innocents*». Et, du même mouvement, il prétendit que sa «*curiosité*» était «*en fait purement intellectuelle*».

S'il déclara s'efforcer de «*protéger la pureté de [ses] quatorze ans*», par ailleurs, il reconnaissait manquer «*d'intérêt pour ce qu'on appelle "propreté morale"*», se «*considérait comme un être à l'esprit vraiment dépravé*».

Si, d'une part, il se demandait : «*Pourquoi est-ce mal pour moi de demeurer exactement tel que je suis maintenant?*», d'autre part, il ne cessait de se déprécier, se disant «*aterré par le laid spectacle de [sa] naïveté*», «*dégoûté de [lui-même]*».

Alors qu'il avait besoin de satisfaire sa «*perversion naturelle*», de contenter ses «*désirs anormaux*», mais ne trouvait aucune occasion de le faire, «*pas même sous leur forme la plus modérée*», comme il lui fallait «*préparer les examens de l'Administration civile*», il trouva «*un plaisir extrême dans les études ardues et l'existence spartiate qu'[il s'était] imposées*».

Tandis qu'il constata encore son indifférence à l'égard du sexe opposé quand la jupe d'une «*jolie jeune femme*» se retroussa, découvrant ses cuisses, sur lesquelles il appuya son regard «*avec autant de calme que s'[il examinait] un fragment de matière inanimée*», il fut «*saisi d'une douleur qui proclamait : "Tu es un être incapable de rapports sociaux. Tu n'es qu'une créature inhumaine et en un certain sens étrangement pathétique."*»

Dès qu'il était seul, il se reprochait son dédoublement entre ses sentiments et ses désirs : «*J'étais dégoûté de moi-même et, en dépit de ma chasteté, je détruisais mon corps. J'avais pensé qu'avec "du sérieux" (quelle touchante pensée !) je pourrais échapper à mon état infantile. On eût dit que je n'avais pas encore compris que ce qui me remplissait maintenant de dégoût était évidemment une part de ma véritable vie ; on eût dit que je croyais au contraire que ç'avaient été là des années de rêverie, après quoi je me tournerais désormais vers la "véritable vie".*»

Face à la guerre aussi, son attitude fut ambiguë :

À son début, il connut «*une période exceptionnelle de bonheur*», avait «*l'impression de posséder le monde entier*», s'enflammait «*en forgeant d'étranges images*», «*gardait toujours de l'espoir*». Pourtant, elle lui inspira aussi «*une peur extraordinaire*». Mais il espérait y trouver «*la mort glorieuse au combat*» qui serait un «*immense soulagement*», il frissonnait «*d'un étrange plaisir à la pensée de [sa] propre mort*», et, alors qu'un débarquement de «*l'ennemi*» était annoncé, il se voyait «*profondément plongé dans le désir de la mort*», «*le véritable but de [sa] vie*». (page 177). Il déclarait donc vouloir «*entrer dans l'armée*» «*pour mourir [...] d'une mort facile*», «*mourir parmi des étrangers*», connaître «*un suicide naturel, spontané*», mais, dès qu'il fut «*renvoyé [...] comme impropre au service*», il quitta la caserne avec une rapidité qui prouvait qu'il voulait «*vivre*», et il comprit qu'il se mentait à lui-même.

L'équivoque est flagrante dans la relation de Kochan avec Sonoko :

Sa beauté l'«*obligeait à [se] rappeler [son] sentiment de faiblesse et d'impuissance*», à se sentir «*indigne d'elle*», à prétendre à une «*dévotion aveugle*» pour elle, qui se fondait toutefois avec ses «*désirs sensuels contre nature*». Alors qu'il se sentit «*le coeur léger à l'idée d'être délivré de l'obligation de l'aimer*», il fut «*soudain accablé par l'idée qu'il était amoureux*» d'elle. Placé devant la perspective du mariage, il fut «*atterré*», «*rempli d'inquiétude et d'un chagrin inexprimable*», et, en même temps, envahi d'un «*sentiment de supériorité*», car il se disait : «*Je suis un conquérant*», arborait «*un sourire impudent et sarcastique*», refusait l'idée d'avoir «*été mû par une passion superficielle*» (tout en se traitant de «*menteur*» !).

En la quittant, il éprouva une grande douleur, se dit : «*Tout est fini !*», se rendit compte qu'il avait «*perdu le désir de vivre*», envisagea «*sérieusement le suicide, pour la première fois de [sa] vie. Mais, à la réflexion [il décida], en fin de compte, que ce serait une affaire ridicule. Par une disposition naturelle, [il répugnait] à [s'] avouer vaincu. De plus, [il pensa] nul besoin de commettre cet acte décisif alors qu'[il était] entouré d'une abondante moisson de multiples modes de morts.*» (page 201).

Comme elle lui envoya «*une lettre passionnée*» où elle se montrait «*sincèrement amoureuse*», il s'en sentit «*jaloux*». Alors qu'elle lui indiqua que sa famille allait quitter Tokyo, il fut «*incapable de lui répondre d'un air détaché*», car cela lui montrait que leur «*présente rencontre était dépourvue de sens, et que [son] sentiment actuel n'était qu'un bonheur fugitif*». Pourtant, «*pendant toute la journée du lendemain*», il se sentit «*le coeur léger à l'idée d'être délivré de l'obligation d'aimer Sonoko*». Mais, plus tard, il fut «*soudain accablé par l'idée qu'il était amoureux*» d'elle, et, après avoir résisté, se résolut à «*aller la voir*». Et le perpétuel mouvement de balancier se poursuit puisque, si, en «*saisissant la manche de [son] uniforme*», elle lui fit «*un choc*» ; si, en l'invitant à lui écrire, elle le rendit «*fou de joie d'avoir reçu la première lettre d'amour*» de sa vie, découvrir son contenu enfantin «*dégonfla [ses] transports de joie enivrée*» : il «*éclata de rire*», se disant : «*L'éducation qu'elle reçoit dans sa famille [...] n'est guère faite pour la rendre experte à la rédaction des lettres d'amour.*»

Plus tard, il se reprocha ses rencontres avec elle, ce qui en apparence était une «*attitude vertueuse*» alors qu'il y trouvait un «*plaisir immoral*».

D'une part, il se disait «*devenu peu à peu familier avec cette façon de démasquer volontairement [sa] fausseté à [ses] propres yeux*», alors qu'il jouait prétendument «*le rôle d'un être normal*», qu'il était «*l'un de ces êtres qui ne peuvent croire à rien d'autre que le faux-semblant [...] l'attrait qu'exerçait sur lui Sonoko n'étant peut-être qu'un masque destiné à cacher [son] véritable désir de [se] croire sincèrement amoureux d'elle.*» (page 149).

Comme on le voit, Kochan adopta successivement les positions les plus paradoxales, oscilla sans cesse de l'autosatisfaction à l'autoaccablement, fut sans arrêt en déséquilibre entre hésitations et souffrance, entre passion et raison, entre le devoir de trouver une épouse et l'attrance pour les garçons qu'il cherchait à dissimuler aux autres et à lui-même, entre son corps et son âme, entre la chair et l'esprit, entre le désir sexuel et l'amour sentimental.

Dans "*Confession d'un masque*", Mishima donna, avec une grande finesse psychologique, une auto-analyse vaste, fine, brillante, profonde, scrupuleuse, sans complaisance et douloureuse, et démontra ainsi, à l'âge de vingt-quatre ans, une grande maturité.

Intérêt philosophique

Si "*Confession d'un masque*" est un témoignage sur un individu, le livre ne peut manquer d'alerter tout lecteur car il lui propose un message universel.

Cependant, ce n'est pas dans l'épigraphe qu'on en trouve l'annonce, comme cela devrait être le cas. C'est une citation des "*Frères Karamazov*" où Dostoïevski fit dire à Dmitri : «*La beauté est une chose terrible et effrayante. Terrible parce que insaisissable et incompréhensible, car Dieu a peuplé ce monde d'énigmes et de mystères. La beauté ! Ce sont les rivages de l'infini qui se rapprochent et se confondent, ce sont les contraires qui s'unissent dans la paix. [...] Des hommes d'esprit supérieur et de coeur élevé adorent d'abord l'idéal de la Madone pour sombrer ensuite dans celui de Sodome et Gomorrhe. Mais il est encore plus affreux d'être voué à Sodome et Gomorrhe sans pouvoir renier l'idéal de la Madone et de le sentir brûler dans son coeur. [...] La beauté n'existe, pour l'immense majorité des hommes, que dans le péché et la perte. [...] Le plus terrible dans la beauté n'est pas d'être effrayante, mais d'être mystérieuse. En elle, Dieu lutte avec le diable, et le champ de bataille se trouve dans le coeur de l'homme.*» Il semble bien que Mishima ait été sensible surtout à l'allusion à Sodome et Gomorrhe !

Il a aussi émaillé son texte de ces aphorismes qui allaient être un des traits marquants de son style.

Certains sont tout à fait contestables :

- «*Aimer, c'est à la fois rechercher et être recherché*» (page 73) ;
- «*Cette merveilleuse grandeur d'âme qui est la prérogative de la beauté*» (page 143) ;
- «*La curiosité pourrait bien être le désir le plus immoral qu'un homme puisse éprouver.*» (page 216).

Mais la plupart offrent divers éclairs de sagesse :

- «*En vérité, de toutes les sortes de décadences de ce monde, celle de la pureté est la plus redoutable.*» (page 73).
- «*À aucun moment nous ne jouissons aussi complètement d'un voyage, dans les moindres détails, que pendant la période où nous nous affairons à le préparer. Par la suite, il reste seulement le voyage lui-même, qui n'est autre que le processus par lequel nous en perdons la possession. C'est ce qui rend les voyages si totalement inutiles.*» (page 117).
- «*Un caractère romanesque est enclin à une subite méfiance de l'intellectualisme, et ce fait le conduit souvent à l'action immorale appelée rêverie [qui] n'est pas un processus intellectuel, mais plutôt un moyen d'échapper à l'intellectualisme.*» (page 186).
- «*La véritable douleur n'est ressentie que graduellement.*» (page 214).

- «*La prudence est une forme de l'égoïsme, un moyen d'autoprotection rendu nécessaire par la force de nos désirs.*» (page 216).
- «*Seule la vanité incite les gens à prendre des risques.*» (page 217).
- «*Il existe une douleur semblable à une douleur violente.*» (page 219).
- «*Les émotions n'ont aucun goût pour l'ordre établi.*» (page 234).

Comme on l'a vu, Kochan porta longtemps le masque que le titre annonce, qui lui permit de cacher, par le mensonge, une partie de ce qu'il était aux yeux d'une société qui, en fait, ne lui imposait pas une telle obligation, participa d'une tromperie qui ne lui apporta que souffrance et déception. Il fut donc, l'authenticité étant la constance d'une personne quelle que soit la situation affrontée, qui ne l'empêche pas de concevoir un changement des valeurs au cours de son existence, victime d'une inauthenticité qui se manifesta :

- Dans sa négation de son orientation sexuelle, alors que nous ne la choisissons pas, que nous ne choisissons pas l'objet de nos désirs. D'ailleurs, s'il se fit une conviction personnelle qui le conduisit à considérer sa différence comme une faute qu'il lui fallait combattre, s'il subit un intolérable sentiment de culpabilité, son existence tout entière se déterminant par rapport à ce sentiment, le risque étant d'ailleurs de la voir réduite à sa seule homosexualité, s'il tenta d'assassiner en lui la seule chose qui lui importait vraiment, s'il souffrit longtemps de refuser de s'accepter tel qu'il était, malgré tous ses efforts, ce combat exténuant étant de toute manière perdu d'avance, sa vraie et profonde nature fut la plus forte. Et c'est ce qui fait du roman un formidable plaidoyer pour le droit à la différence.

- Dans sa volonté de faire naître un amour artificiel pour une femme «*sans éprouver le moindre désir*», qu'il poursuit parce qu'il était esclave des conventions, qu'il voulait satisfaire son besoin de conformisme, faire ce que ses proches attendaient de lui, attitude non dépourvue d'orgueil car il la qualifia d'«*entreprise la plus téméraire qu'on eût vue depuis le début de l'histoire de l'humanité*». Mais il reconnaît qu'il était «*parvenu simplement, sans le savoir, à croire à la conception platonique de l'amour*». En fait, Mishima put emprunter à Platon, d'ailleurs sans l'identifier, dans sa digression des pages 83-84 sur la tragédie de l'incompréhension «*entre l'homme et la femme*», le mythe de l'androgynisme primitif qui expliquerait que chacun, regrettant sa moitié, s'unisse à elle. En fait, la notion d'«*amour platonique*» n'est pas due à Platon mais au philosophe humaniste florentin du XVI^e siècle Marsile Ficin qui fit la promotion d'un amour intellectuel, poétique, chaste, pur, innocent, suscité par les valeurs d'une personne, qui n'est que de l'affection, du respect, qui est opposé à l'amour «*vulgaire*», l'amour physique, qui ne serait que désir sexuel, et qui aboutit à la reproduction.

Dans le même esprit, Mishima fit encore dire à Kochan : «*Bien que cela ne signifie pas que j'accepte entièrement ce concept, je puis sans inconvénient recourir au concept médiéval de la lutte entre le corps et l'âme pour me faire clairement comprendre ; il existait en moi une scission, pure et simple, entre l'esprit et la chair.*» (page 234). Ce Moyen Âge est celui de l'Europe, cette conception est occidentale, car, traditionnellement, l'«*iro*» japonais ne distinguait pas l'amour physique et l'amour mental ; ce fut seulement à l'époque de Meiji, au XIX^e siècle, qu'apparut le nouveau concept du «*ai*» qui met en avant l'amour spirituel, et dénigre l'«*iro*» (la «*couleur*», métaphore de l'attrait sexuel au Japon) comme sauvage et vulgaire.

- Dans sa soumission au «Destin». Il affirme que «*depuis [son] enfance, [ses] idées sur l'existence ne se sont jamais écartées de la théorie augustinienne de la prédestination*», qu'il «*demeure fermement attaché à [ses] idées déterministes*» (page 21). Quand il se lance contre Omi, il dit avoir l'impression d'accomplir «*un acte voulu par le destin*». Jugeant la conduite de son ami, il considère que «*l'attraction vers le mal qu'un démon suscitait en lui donnait à sa vie un sens et constituait son destin*». Plus tard, il voit dans le son du piano dont joue Sonoko «*une question de "destinée"*». Il reconnaît encore qu'il avait cette «*mauvaise habitude*» qui consistait «*à interpréter les choses que le Destin [l'] obligeait à faire comme des victoires de [sa] volonté et de [son] intelligence*» «*était devenue une sorte d'arrogance délirante*».

Au lieu de l'inauthenticité, de la mauvaise foi, de la mauvaise conscience qui conduit à se cacher des vérités, à refuser ses propres responsabilités, de ce jeu de dupes qui n'apporte que vaines souffrances à Kochan, qui paie au prix fort les implications de son mensonge, il nous faut opposer la sincérité, un comportement conforme à nos convictions, aussi radicales fussent-elles (sans cependant aller trop loin dans la révélation aux autres de nos travers les plus intimes, car la société dans laquelle nous vivons n'est peut-être pas prête à accepter des mœurs ou des idées auxquelles elle ne songerait d'emblée qu'avec dédain et mépris), l'acceptation des contradictions, des défauts, des défaillances, des échecs, des paradoxes que connaît tout être humain. Ainsi Kochan devrait, pour la personne qui l'attire sexuellement, éprouver aussi de l'amour, de l'affection, et ne plus penser que la conduite de sa vie dépend d'une puissance supérieure.

Si le roman est dominé par l'incapacité de s'affirmer face aux autres, néanmoins, le dénouement laisse entrevoir une prise de conscience personnelle. Et, finalement, il apparaît que le masque qui, dans un premier temps, fut, pour Kochan, l'instrument du mensonge, se révèle paradoxalement comme le moyen de se confesser, d'exprimer son intimité, d'être plus honnête envers lui-même dans sa quête pour affirmer et assumer sa sexualité.

Dans "*Confession d'un masque*", livre fascinant, douloureux et poignant, profond, rédigé avec intelligence et édifiant, dont l'intérêt est universel, qui ne laisse pas indemne le lecteur, Mishima, par le récit de son expérience personnelle donné avec une lucidité terrible, une impudeur intrépide et une acuité bouleversante, livra un message clair : un être ne peut pas tenter de changer sa nature, et ne doit pas la masquer.

Destinée de l'oeuvre

Commencé le 25 novembre 1948, fini le 27 avril 1949, publié en juillet 1949, "*Confession d'un masque*" obtint un succès critique et public retentissant, les Japonais l'ayant généralement lu comme un témoignage émouvant et non comme l'aveu d'une passion coupable. Ces confessions, menées avec une impressionnante maestria, apparurent d'emblée plus sincères que celles de saint Augustin, moins emphatiques que celles de Rousseau, plus brillantes encore que celles d'Anaïs Nin. Le livre assura à Mishima une renommée immédiate, établit définitivement sa réputation alors qu'il était âgé de vingt-quatre ans, lui fit peut-être atteindre trop tôt le sommet de son art.

Cependant, il nia la véracité de cette confession, et chercha même à démontrer avec insistance son intérêt sexuel pour les femmes. Comme son père voulait dissiper la rumeur grandissante de son homosexualité, et que sa mère avait reçu (par erreur) un diagnostic de cancer, il accepta de faire un mariage de convenance, en épousant, en 1957, une étudiante de dix-neuf ans, Yoko Sugiyami, fille d'un peintre célèbre, qui allait lui donner deux enfants, une fille, Noriko, et un garçon, Ichihiro.

Le roman annonçait, à coup sûr, une oeuvre provocante, où, en effet, il traita d'autres sujets audacieux, en restant fidèle à des thèmes obsessionnels tels que le tiraillement entre un Japon traditionnel et l'Occident, le goût du théâtre, le goût de la transgression, la fascination morbide pour la mort grandiose, le désir, en particulier celui du corps masculin viril, les pulsions perverses, les sentiments équivoques, la désillusion, le pessimisme, sinon le cynisme. Il reste que c'est dans ce bilan de sa jeunesse qu'il fit entendre la voix la plus vibrante, la plus secrète, la plus troublante. On peut même considérer que c'est son meilleur livre, que c'est son oeuvre maîtresse.

En 1958, le livre fut traduit en anglais, mais les éditeurs américains refusèrent de le publier, pensant qu'il détruirait l'image de l'auteur auprès des lecteurs.

En 1971, il fut, à partir de la traduction en anglais, traduit en français.

Marguerite Yourcenar, qui, du fait de sa propre homosexualité, créa plusieurs héros homosexuels (Alexis dans "*Alexis ou Le traité du vain combat*", Hadrien et Antinoüs dans "*Mémoires d'Hadrien*", Zénon dans "*L'oeuvre au noir*") et étudia les oeuvres d'écrivains homosexuels (Constantin Cavafy,

Virginia Woolf et Mishima), écrivit, dans son essai *"Mishima ou la vision du vide"* (1980), que *"Confession d'un masque"* est «un chef-d'œuvre noir de l'angoisse et de l'atonie».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)